

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

PIERRON Sander, *Le beau voyage*, Bruxelles : Office de Publicité, 1923.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Le-beau-voyage_abbyy.pdf

1^{er} MILLE

SANDER PIERRON



Le Beau Voyage

ROMAN

Primé par le Gouvernement



OFFICE DE PUBLICITÉ

ANCIENS ÉTABLISSEMENTS J. LEBÈGUE & Cie, ÉDITEURS

Société coopérative

36, RUE NEUVE, BRUXELLES

—
1923

1470

ITE



Legs Max Elskamp.

A mon très cher ami Max Elskamp
au merveilleux poète des vies humbles
au grand cœur aimant.
Son affectueux dévoué

James Ferriss

LE BEAU VOYAGE

SARLES PUFFON

Le Beau Voyage

LE BEAU VOYAGE

LE BEAU VOYAGE

Copyright by Sander Pierron, 1923.

*Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.*

SANDER PIERRON



Le Beau Voyage

ROMAN

Primé par le Gouvernement



OFFICE DE PUBLICITÉ

ANCIENS ÉTABLISSEMENTS J. LEBÈGUE & Cie, ÉDITEURS

Société coopérative

36, RUE NEUVE, BRUXELLES

—
1923

DU MÊME AUTEUR :

- Pages de Charité*, nouvelles, avec introduction de Georges Eekhoud. Bruxelles Paul Lacomblez, 1894. Épuisé.
- Berthille d'Haegheleere*, roman. Bruxelles, Éditions du *Coq Rouge*, 1896. Épuisé.
- Jours d'Oubli*, impressions de Zélande. Paris, *Mercuré de France*, 1898. Épuisé.
- Les Délices du Brabant*, contes. Bruxelles, Paul Lacomblez, 1900. Épuisé.
- » » Nouvelle édition, avec une préface de Max Elskamp. Bruxelles, collection Junior, 1913. Épuisé.
- Les Orties*, comédie dramatique en quatre parties. Bruxelles, Édition de l'*Idee Libre*, 1903. Épuisé.
- Le Tribun*, roman. Paris, E. Sansot & C^{ie}, 1906.
- » » Nouvelle édition, avec une préface de l'auteur. Couverture dessinée par Constant Dratz. Bruxelles, Association des Écrivains belges, 1913.
- Les Images du Chemin*, impressions de voyage. Bruxelles, Édition de *La Belgique Artistique et Littéraire*, 1907. Épuisé.
- Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne*, roman. Bruxelles, Édition de *La Belgique Artistique et Littéraire*, 1909.
- Par-dessus la Haie*, la vie d'un hameau. Bruxelles, Association des Écrivains belges, 1911.
- Les Rides de l'Eau*, roman. Avec sept eaux-fortes d'Eugène Laermans. Bruxelles, Association des Écrivains belges, 1914.
- Le Coq de Laiton*, conte brabançon. Avec vingt-cinq gravures sur bois de Léon Perrin. Bruxelles, Vve Ferdinand Larcier, 1918.
- Le Village envahi : Lise et Dominique*, roman. Paris, Georges Crès & C^{ie}, 1920. Troisième édition.
- Études d'Art*, essais de critique. Bruxelles, Xavier Havermans, 1903.
- Portraits d'artistes*, esquisses sur l'art contemporain en Belgique. Bruxelles, Xavier Havermans, 1905.
- Les Dessinateurs belges d'ex-libris*. Bruxelles, Xavier Havermans, 1906.
- L'année artistique 1906*, les beaux-arts en Belgique. Bruxelles, Charles Bulens, 1907.
- La peinture néerlandaise à l'Exposition de la Toison d'Or*. Bruxelles, Pierre Verbeke, 1908. Hors commerce.
- Henri Bonquet*, la vie et l'œuvre du statuaire. Bruxelles, G. Van Oest & C^{ie}, 1909.
- Douze Effigies d'Artistes*, quelques peintres et sculpteurs flamands et wallons. Bruxelles, Xavier Havermans, 1910.
- L'Exposition des Beaux-Arts de Rome, 1911*. Étude couronnée au concours international de critique d'art organisé par le gouvernement italien. Rome, *Revue d'Italie*. Hors commerce.
- Les Mostaert*. Bruxelles, G. Van Oest & C^{ie}, 1912.
- Guillaume Charlier*, la vie et l'œuvre du statuaire. Bruxelles, G. Van Oest & C^{ie}, 1913.
- L'Art populaire*. Étude sur la représentation des ouvriers des villes et des champs dans l'art antique et dans l'art moderne, 1922.
- Histoire de la forêt de Soignes*. Bruxelles, Ch. Bulens, 1905. Épuisé.

A paraître :

- Vieux-Bonheur*, roman.
- Olivier de Marseille*, la vie et l'œuvre du sculpteur.

LE BEAU VOYAGE

A Madame Guillaume Charlier

Il a été tiré du présent ouvrage :

*Un exemplaire spécial marqué A et 25 exemplaires numérotés
de 1 à 25, tous sur papier de Hollande Van Gelder.*

LE BEAU VOYAGE



« On meurt à chaque moment pour un temps,
une chose, une personne qu'on ne reverra jamais :
la vie est une mort successive. »

(CHATEAUBRIAND : *Voyage en Italie.*)

« Nous savons que la vie est brève, et, pour la
prolonger, nous y mettons le souvenir des temps
qui ne sont plus. »

(ANATOLE FRANCE : *Le Jardin d'Épicure.*)

I.

LA MESSE DE NOËL

— Il faut vous lever à six heures, quand le soleil n'a pas paru encore. La mer à ce moment est tellement bleue, tellement transparente, qu'il semble que le golfe soit recouvert d'une glace, à travers laquelle on aperçoit tout ce qui pousse ou repose au fond des flots.

L'affectueuse et prévenante hôtesse avait dit cela à l'ingénieur et à sa femme le soir précédent, après les avoir embrassés sur le seuil de leur chambre. Mais il est huit heures quand ils sautent à bas de leur lit. Ils ont dormi tard ; pourtant ils ont l'excuse

d'avoir dormi pour deux nuits, car dans le rapide ils n'ont pas fermé l'œil. Ils ont vraiment dormi, profondément dormi, et le baiser qu'ils se donnent est le premier depuis la veille. L'époux en prend un second et, dans l'échancrure de la chemise de nuit, il aperçoit la poitrine ferme et jolie de l'aimée. Chacun de ses petits seins remplirait tout juste une coupe à champagne, de ces coupes dont le pied se creuse d'une bulle où prendrait exactement le tetin... Doucement il écarte les dentelles. L'aimée sourit et le repousse :

— Que fais-tu, Godefroid? Dépêchons-nous, on nous attend...

— Ma chère Marthe, j'ouvre le tabernacle, je contemple le saint des saints!...

— Prosterne-toi...

— Pas trop bas; ainsi. Assez pour que je puisse baiser l'idole.

Tandis que, devant la glace où se réfléchit l'épiderme mat de son buste nu et flexible, la jeune femme tresse ses cheveux, son compagnon ouvre la fenêtre et pousse les volets. Le château du prince, là-haut, sur son rocher rouge, se profile dans l'ambiance grise. Des nuages blancs passent comme des écharpes devant la Tête de Chien et semblent parfois se déchirer à son muflé de roc. Le domestique, dans le jardin, se retourne au bruit du vantail vert qui se replie contre le mur jaune. Il lève le nez vers la croisée :

— Bonjour, monsieur Gérold! La première nuit de monsieur a été bonne?

— Pas mauvaise, François, merci!

Comme le voyageur regarde, contrarié, le carrelage de céramique qui encadre les parterres où les géraniums et les giroflées mettent les rouges différents de leur floraison et que des gouttes d'eau mouillent tout à coup, le valet reprend :

— Oui, c'est la pluie. Tant mieux!...

— Tant mieux?...

— Certainement. Il fera beau tantôt. Vous verrez.

Ce François cultiverait-il le paradoxe?... Cependant, une demi-heure après, dans la véranda où le jeune ingénieur et sa femme déjeunent avec les Morian, leurs hôtes, tandis que le domestique leur verse le café au lait, les rideaux blancs s'illuminent soudain devant les vitres. Le valet regarde avec un sourire un peu malicieux les invités de ses maîtres; puis, comme pour attester le ciel, il s'approche de la fenêtre ouverte. Entre les nuages, là-bas, au-dessus de la Méditerranée il y a un feston doré autour d'une échancrure bleue. Des taches noires s'amincissent, se désagrègent devant l'écran azuré. Deux prêtres passent sur l'avenue, près du parapet de pierre qui domine la rade. D'un pas alerte ils gagnent le boulevard de la Condamine. Philippe Morian les suit un instant des yeux et dit :

— Dans ce pays-ci tout est vif, tout est éjoui et

tout réjouit. Ces ecclésiastiques ont l'air d'aller à la fête...

— C'est Noël, remarque sa voisine; Christ est né!...

— Cela ne suffit pas pour rendre un prêtre heureux. Car il y a des pasteurs qui restent malheureux toute leur vie, dont la vie est un enfer. Avez-vous remarqué que les gens d'église les plus pauvres se rencontrent précisément parmi ceux qui demeurent dans la cité de saint Pierre? A Rome, quand j'y travaillais en ma qualité de titulaire du grand prix de peinture, j'avais pour modèle un moine magnifique. Il me demandait deux francs par séance et il ne posait pas que pour la tête! Il faut vivre et ce saint homme misérable, berger sans brebis à conduire, ne pouvait décemment pas se faire conducteur de fiacre!...

A dix heures, à l'église Saint-Nicolas, la grand' messe de Noël. Une odeur de gaz prend à la gorge les fidèles dès le tambour franchi. Partout, tout le long des bas-côtés, les flammes des couronnes de clarté tracent dans la pénombre le cercle de leurs papillons papillotants. Quelle singulière cathédrale où, en pleine matinée, il faut faire allumer des lustres pour qu'on puisse y voir!... C'est une atmosphère de crypte. Et pourtant elle se dresse là sur un majestueux rocher, entre la mer et le ciel, dans la contrée la plus lumineuse du globe. Et elle défie le soleil qui, comme craintif, n'entre dans le temple

qu'à... rayons de loup, par la baie des croisées étroites fendant les parois des nefs latérales et du triforium. Fenêtres si étriquées qu'on pourrait croire que l'architecte a eu un instant l'intention de remplir tout entier les murs, comme s'il eût craint d'établir un lien entre l'église et le dehors, entre l'univers extérieur et le monde intérieur... Dans cette cathédrale, dressée au-dessus de l'océan, au milieu de l'azur, — car si bleu est le ciel qui enveloppe ses tours, bleues aussi sont les eaux qui lèchent les rocs où s'appuient ses piliers, — au milieu de cet azur il fait noir comme dans une hypogée... Certes, le constructeur de cette église fut plus byzantin que le style de l'édifice né de ses compilations.

Christ est né! Des fillettes qui marchent l'une derrière l'autre sur les dalles sonores portent des poupées toutes neuves. Un des enfants traîne par les cheveux son bébé de carton peint. Ont-ils dépouillé la Crèche qui orne une des chapelles absidiales?

Silence.

Dans l'ambon monte un vieux prêtre, qui prononce un sermon de circonstance. Il lit sans les commenter des versets de l'Évangile selon saint Mathieu : « Or la naissance de Christ arriva de cette sorte : Marie sa mère ayant épousé Joseph, avant qu'ils eussent été ensemble, se trouva grosse, ayant conçu dans son sein du Saint-Esprit... » Et

l'orateur lit les Écritures jusqu'à l'endroit où il est dit que les mages, adorant l'enfant, lui offrirent pour présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Mais il continue son discours, dont le thème est puisé cette fois dans sa seule pensée et servi par sa propre éloquence : « Pour vous prouver bons chrétiens, ouvrez toutes larges vos bourses en ce jour où Dieu a donné à l'humanité son Sauveur. Cette église est pauvre, elle a besoin de ressources... »

La chaisière passe, le bedeau passe, les gros sous tombent et sonnent dans les sébilles. Ce n'est qu'un bruit de billon; la musique de l'or est réservée pour l'autre temple, celui d'en face, orgueilleusement dressé au milieu des fleurs, au côté opposé de la rade, ce temple où trône la Dame de cœur... Le démon du jeu sait mieux s'y prendre pour délier les cordons des sacs que les anges de la vertu... Ah! si pendant un seul jour, quelque fée facétieuse intervertissait la destination des offrandes... Mais il est fini le temps des miracles et des fables.

Le vieux prêtre, du haut de sa chaire, sous son abat-voix de chêne, parle toujours : « A l'issue de la messe, Monseigneur l'évêque de Monaco donnera aux fidèles la bénédiction papale, par permission spéciale. A tous aussi est accordée une indulgence plénière... » Il se tait et les orgues et les violons doucement retentissent, enlacent leurs accords, marient leurs gammes, tandis que des voix infiniment harmonieuses emplissent le vaisseau d'échos

ailés et frémissants. Voix d'enfants, voix d'adultes qui, pareilles aux vagues d'une mer paisible, viennent frapper les colonnes, rejaillissent sur les murs des bas-côtés et éclaboussent tout le corps et l'âme des fidèles du délicieux éparpillement de leurs sons. C'est une musique bleue et blanche, rythmée comme les flots bleus et blancs qui, tout près, au bas du rocher à pic, viennent battre les contreforts abrupts dont les rouges masses se prolongent dans le golfe en mille reflets flamboyants.

Voici le suisse qui fait son tour; il a une tête d'arlequin et la batte lui conviendrait mieux que sa hallebarde... Sa tunique est écarlate et ses bas sont blancs; dans son costume qui, selon le physique du gardien, devrait être mi-parti, ce subalterne fonctionnaire clérical arbore les joyeuses couleurs de son prince, Son Altesse Sérénissime : gueules et hermine...

La céleste musique de Bach emplît le temple de ses phrases émouvantes et enchanteresses. Devant le maître-autel tout scintillant de cierges, l'évêque, mitré, officie. Là-haut, à la naissance de la demi-coupoie, un cordon de becs de gaz en demi-cercle donne l'illusion d'une rampe de théâtre; et sa longue lueur éclaire par en bas la mosaïque de la Vierge et de l'enfant Jésus entourés d'anges, comme sont éclairés les chanteurs sur la scène. Mais n'est-on pas à l'opéra?... La voûte retentit au prélude de Parsifal et tout le charme mystique du remords

d'Amfortas et de la promesse de rédemption au roi pécheur berce les oreilles des quatre amis assis dans l'ombre du transept. Les ondes sonores viennent mourir au pied du pilier dont la masse leur cache tout un côté du chœur. Ils ont envie d'applaudir ! Orchestre et artistes ont été inspirés...

Devant le peintre, des gosses se remuent sur leur chaise et se font des niches. Un garçonnet retourne son bonnet de laine et le met à l'envers sur sa tête ; ses camarades étouffent leurs rires. Un bébé mal en équilibre trotte sur les dalles, et en même temps que ses premiers pas il esquisse ses premières espiègeries : Il avance gauchement et, d'un geste déjà libre, se courbant, il relève sur son dos le pan de son manteau de laine blanche, qui a tout l'air d'être son manteau de baptême.

— C'est Ulenspiegel, dit Marthe Gérold à l'oreille de son mari.

Un ouvrier au teint basané s'approche, le grand feutre à la main ; il examine les fidèles, regarde autour de lui, aperçoit une jeune paroissienne qui, assise sur un banc, lit un livre d'heures. Il est bientôt derrière l'inconnue et, se penchant au-dessus d'elle, doucement il la baise dans les cheveux, près de la nuque. Elle lève la tête, nullement étonnée, et de ses grands yeux noirs, sous les cils noirs, montent vers l'époux des regards d'une adoration perpétuelle.

Les regards des deux voyageurs aussi se rencon-

trent et empruntent, semble-t-il, de cette clarté amative un reflet passionné.

— Il n'est point douteux, remarque la jeune étrangère, que voici deux êtres qui s'aiment... Quelle flamme de volupté les rayons de leurs prunelles ont allumée dans leur visage! Et pourtant, ce ne sont plus des fiancés...

— Cette confiance dans l'amour, il n'y a encore que cela de fort, fait l'ingénieur avec une tendresse non déguisée.

Sa compagne ajoute :

— C'est ainsi que l'amour peut durer. De tout ce que je vois dans ce pays de merveilles, de tout ce que j'entends de grave et de beau, le regard de ces deux humbles est ce qui me frappe le plus, et le son de leurs voix dont je devine les accents exquis est une note dont la musique que nous venons d'entendre n'offre point de pareille... La voix des êtres amoureux est divine; la vie à deux seule est divine, car elle permet d'espérer qu'un jour on sera trois...

L'office s'achève. Le cortège des enfants de chœur et des diacres précédés de la croix processionnaire quitte l'abside et pénètre dans la nef centrale, pour gagner le narthex. L'évêque, prestigieux sous sa lourde chape d'or, coiffé de sa mitre d'or, la main droite appuyée sur sa crosse d'or, avance derrière eux; il va à petits pas et son visage anguleux et énergique, où une barbe de plusieurs

jours met des ombres bleutées, évoque le masque d'un tragédien. C'est un acteur sûr de lui-même et qui n'ignore rien des ressources de son rôle... Il lève la main droite, il bénit de droite et de gauche, il offre son anneau d'améthyste à baiser aux fidèles du premier rang.

La belle amoureuse de tantôt, agenouillée sur les dalles, saisit ardemment cette superbe main gantée de violet, mais sans oser regarder le prélat; ses doigts au-dessus de sa tête fléchie, dont les nattes noires se sont dénouées, cherchent comme avec désespoir à se raccrocher au geste sacré qui descend vers la pénitente. Et quand l'inconnue a touché la main de l'évêque, elle la presse comme celle d'un sauveur, elle la porte à ses lèvres avec un élan mystique qui secoue tout son corps, dont la genuflexion accuse les formes sculpturales. Et son mari, quand le cortège est passé, aide à se relever cette femme pantelante, dont les joues sont plus pâles que les joues d'une vierge qui reçoit la révélation de l'amour...

Après le service divin, les amis descendent vers la Condamine. Dans la fraîcheur du jardin, dont ils hument les parfums, ils continuent à causer.

— Admirable tête que celle de ce prélat, remarque l'artiste.

— Une tête à peindre, intervient la femme de l'ingénieur.

Celui-ci conseille :

— Demande-lui de vouloir poser! Tantôt on a réclamé des sous pour son église. C'est toujours cinq francs par après-midi! C'est ce que tu payais à Rome?...

Personne ne prend goût à cette plaisanterie. Philippe Morian reprend :

— Un glorieux évêque monégasque ne travaillerait pas au même prix d'un méchant moine romain. Pourtant, il n'y a pas grande besogne en ce diocèse dont il peut en une heure faire le tour.

— A condition de prendre le tramway, remarque madame Gérold.

— Oh! il s'en sert, s'empresse d'affirmer madame Morian. L'autre matin l'évêque attendait un ami à la gare. Quand celui-ci débarque, sur le quai tous deux cordialement s'embrassent. Au milieu de la place, le nouveau venu s'enquiert : « — Nous prendrons une voiture? — Mais non, fait l'autre, il y a le tram électrique. » Et montés dans le compartiment de seconde classe, pour leurs deux sous, cinq minutes plus tard on les descendait devant la porte même de l'évêché... Ce prélat, en cette contrée de tripots, est le seul citoyen sans doute qui sache la valeur de l'argent.

— Il me plaît cet évêque, déclare Marthe Gérold. C'est pas un évêque comme les autres, ça doit être un homme!...

— Eh, eh! tu vas me rendre jaloux, fait son mari.

Elle insiste, taquine :

— J'aime cet évêque.

— Tais-toi, ou je t'embrasse...

— Tu n'oserais pas, devant tout le monde...

— Vous n'allez pas vous chamailler à peine arrivés ici? plaisante l'amphitryonne.

— Bien sûr que non. C'est pour le contraire que nous sommes venus.

Et l'ingénieur ajoute, en s'adressant à sa femme :

— Attends que nous soyons rentrés!

Une fois dans leur chambre, avant que l'aimée ait enlevé son chapeau, il la prend dans ses bras et baise ses joues et ses lèvres. Mais, ayant regardé de manière troublante l'enjoleur, Marthe s'échappe et promet :

— Cela suffit... Si tu désires m'embrasser davantage, tu continueras ce soir. Il fera moins clair!...

Elle s'est mise debout près de la fenêtre ouverte qui domine le jardin ensoleillé; derrière la grille passent des promeneurs qui, rendant hommage à sa svelte personne et à la jeunesse de ce visage où de précoces boucles blanches bougent sur les tempes, tournent vers Marthe des regards sympathiques et surpris. Et il faut, pour l'instant, que son compagnon se contente d'admirer sa gracieuse, mince et obscure silhouette devant la fluide splendeur du plein air tout poudré d'or.

II.

LES AMANTS DANS LA CAVERNE

Cet après-midi ils se sont acheminés tous les quatre vers Garavent; ils suivent le boulevard nouveau, le long de la mer, au pied des falaises rouges. Parfois ils s'arrêtent sur le môle, afin de percevoir l'éternel vacarme des flots qui viennent battre les roches blanches; en se retirant, les lames entraînent avec elles les galets qui roulent sur la plage en s'entrechoquant avec un grand bruit perlé. C'est comme si le char de Neptune déversait des monceaux d'énormes aiguës-marines. D'ici on voit Vintimille et les maisons étagées et délabrées de la vieille ville italienne. Le golfe est comme d'argent, un argent incandescent qui, en se refroidissant, garderait dans ses plis le reflet moiré de l'azur. Les jeunes époux se serrent très fort, pris d'une crainte enfantine à la vue de ces vagues qui accourent menaçantes, escaladent la grève, moutonnent à leurs

pieds, déferlent et éparpillent sur les promeneurs leur embrun tiède et vapoureux.

C'est à cette place, dans les grottes qui s'ouvrent dans les flancs de la montagne, que demeurèrent les plus anciens hommes du bassin de la Méditerranée. Ces rudes ancêtres, cent mille ans avant les quatre amis qui maintenant marchent de front, ont contemplé ce tableau splendide et apaisant, dans ce soleil de qui la caressante clarté, venue du fond des perspectives bleutées, a guéri tant de leurs descendants de la fatigue et de la déception d'aimer.. Ils ont contemplé la mer de saphir du haut de leur abri rupestre, avec plus de joie et moins de distraction que nos promeneurs, car vers ces anciens ne montaient pas la poussière soulevée par les automobiles et la puanteur de leur essence. Mais comment se fait-il que, dans la contemplation d'un si grandiose spectacle, ces troglodytes n'aient point trouvé en eux assez d'émotion pour sentir naître au fond de leur cœur et de leur esprit le sentiment de la beauté?... Plus jeunes que les primitifs habitants du Périgord, ceux de Baousse-Roussé n'ont point connu le désir d'orner les parois de leurs cavernes de l'image peinte ou gravée des bêtes qu'ils chassaient et de tailler sur leurs outils des figures patientes. Venus plus tard sur terre que d'autres, dans un pays plus merveilleux, au climat plus tempéré que celui de la patrie de ces autres, ils n'ont pas été accessibles au charme consolant, fortifiant de l'art.

L'ingénieur médite ainsi à haute voix. Pourtant sa compagne l'arrête pour lui dire :

— Non, mais ils ont subi le charme de l'amour, et cela vaut tout le reste...

— De l'amour?...

— Mais oui, puisqu'ils ont vécu, puisqu'ils ont enfanté!...

Dans la haute grotte où les camarades sont entrés, en d'anachroniques cercueils de verre, tournés vers la mer bruissante dont la chanson régulière semble bercer leur millénaire sommeil, les squelettes associés de deux jeunes êtres évoquent pour tous les quatre ces très lointaines amours. Ce sont les ossements d'un adolescent et d'une adolescente, couchés l'un à côté de l'autre sur le flanc gauche, la tête penchée sur l'épaule; leur main droite, dans un geste identique que cent siècles sous l'humus ont conservé, se pose sur le cœur, comme à l'instant où il cesserait de battre. Sont-ce des fiancés, sont-ce des époux?... Quelle drame, quel accident coupa le fil léger de leurs jeunesses unies et éternisa dans la mort un destin qui, peut-être, sans cela eût été différent? Car à l'aurore de la société déjà l'on dut être parjure à des serments de fidélité!... C'est la tombe du plus ancien couple que connaisse l'histoire; déjà il nous parle impérieusement d'amour et tout de suite il proclame le prestige éternel de sa vertu...

Quand, le soir, l'ingénieur et sa femme se mettent au lit, ils se couchent à la manière des deux morts

de la montagne, renouvelant d'instinct le geste de ces êtres dont seuls subsistent les ossements sur la terre sèche et caillouteuse qui fait un dur oreiller à leur tête de négroïdes... Mais l'épouse soudain se retourne et se récrie contre cette imitation funèbre :

— Tu sais, nous ne sommes pas dans une grotte, et on ne va pas nous inhumer. Cela se fera un jour, c'est certain ; mais ce jour viendra toujours trop tôt...

— Souhaitons surtout que ce soit le même jour pour nous deux, répond Gérold, en prenant Marthe dans ses bras.

Sa poitrine lui paraît plus ferme, sa bouche plus parfumée que jamais ; il ne voit pas dans l'ombre la couleur de ses yeux, mais il lui semble que dans l'eau verdâtre des iris s'est réfugié tout l'infini des horizons bleus et cendrés de tantôt. Ces prunelles, dont la nuit de l'alcôve a éteint l'éclat, sont comme un miroir magique où rapidement, rêveusement passent les tableaux féériques que, au crépuscule, en revenant, ils ont admirés entre Menton et Monaco : Les caps en silhouettes noires sur le ciel incendié et strié de rouge et de violet ; les caps avec les phares éclatants de leurs rades, de leurs passes, de leurs darses, dont les lueurs alternantes laissent couler goutte à goutte dans le flot, maintenant verdâtre et opalin, le mince filet de sang de leur corps de verre.

Et les mains des époux demeurent unies sur la poitrine palpitante de Marthe qui s'endort.

III.

DE LA MER A LA MONTAGNE

Une fois encore il est tard quand ils se lèvent. Il a plu la nuit ; là-haut, à la tour du château monégasque, la hampe du drapeau princier dresse vers le zénith son mince brin de bois. Le pavillon blanc, armorié de deux moines rouges, qui la veille flottait au-dessus de la plate-forme, a été enlevé.

— Tiens, fait Godefroid Gérold, le seigneur est parti!

— Mais non, corrige Marthe, on a amené le pavillon devant le mauvais temps...

— En effet, rien ici ne peut être sali ni trempé. J'ai envie d'imiter ce soldat d'hier qui, en apercevant tout au bout de l'horizon un petit nuage menaçant, enveloppa vivement son képi dans une gaine de toile cirée...

— Puriste, va!...

— Il faut bien l'être de temps à autre!...

— Chez toi tout est pur, sauf les intentions...

Il se contente de sourire et se recule un peu afin de contempler l'aimée qui, en chemise dans le contre-jour, semble nue. La lumière, dans la transparente enveloppe de son linge de batiste, dessine l'ombreuse silhouette de son corps gracieux. Godefroid ne se lasse jamais d'admirer les formes de ce corps dont depuis beaucoup d'années déjà la chair et l'esprit sont pour l'époux une intarissable source de plaisirs. Et pourtant ce matin ses yeux se fixent avec une joie nouvelle sur la beauté de ses contours.

— Mais ne me regarde pas ainsi. Tu as des yeux... insupportables! Et puis tu m'as assez regardée cette nuit...

— Dans le noir!

— Je m'entends.

— Et moi je ne t'entends pas... Écoute, ma chère Marthe, recouchons-nous; au moins je pourrai t'admirer maintenant à loisir...

— Tais-toi, l'amour n'a pas besoin de témoins : le jour est un compagnon indiscret.

Il la poursuit autour de la table. Et comme ils mènent grand tapage, leur hôte, de la salle à manger, leur crie :

— Vous allez tout casser; qu'est-ce que vous faites?

— Nous jouons à la main chaude.

A cette réponse, Philippe Morian réplique :

— Vous feriez mieux de venir déjeuner; nous

vous attendons depuis un quart d'heure. Le café refroidit sur la table.

Ils s'habillent à la hâte. Pendant qu'elle passe sa robe, lui examine les maisons blanches, jaunes et roses qui bordent le boulevard de la Condamine, les lauriers argentés qui tendent leurs branches tortes au-dessus du parapet de roche, et les dattiers qui, dans le jardin de la villa, découpent l'éventail de leurs feuilles lancéolées sur l'écran bleu foncé de la mer. Là-bas, sur les galets de la grève, des barques, la quille en l'air, montrent la large bande écarlate de leur ligne de flottaison; et ce rouge a la même valeur que les pétales des roses épanouies qui grimpent aux barreaux en fer de la grille. Près de la croisée, on a noué en faisceaux les jeunes branches d'un palmier, afin de les faire blanchir à la manière de vastes endives... Vers les Pâques on coupera ces palmes, que les enfants iront faire bénir à l'église le dimanche des Rameaux. Mais au préalable, à la pointe de chacune des longues feuilles, les parents auront attaché des jouets et des friandises. L'ingénieur explique à sa moitié cette coutume locale. Elle lui répond :

— Si nous restions jusqu'à la fin de mars, tu pourrais aller jouer le Paul à Sainte-Dévote, et attacher à ta palme tire-ligne et équerre. Tu ne manquerais pas dans la suite de faire des inventions mirobolantes...

— Et toi, belle Virginie de mon âme, que suspen-

drais-tu aux dents de ton éventail de verdure? Tes chichis! Mais il faudrait alors que le curé les bénît à l'eau oxygénée...

Le matin ils ont gagné Beausoleil. Le tableau truculent, diapré des victuailles au marché couvert : les oranges et les citrons encore verts amoncelés sur un lit fait de leurs feuilles lisses. Là, sur un étal, un gros cochon comme empaillé regarde les amoureux avec une sorte de dédaigneuse ironie. Il est tout doré par la cuisson et, dans ses orbites, des yeux de porcelaine blanche fixent sur les passants de grandes prunelles noires. Cette bête toute ronde, toute boudinée, les pattes de devant repliées sous le ventre, n'a du pachiderme que l'épiderme; on l'a vidée pour l'emplier de mortadelle. Et quand, cédant à leur curiosité, les deux époux contournent l'étal, ils constatent que ce porc, — que ce *porque*, comme disent les gens du pays, — tout gonflé de viande de mulet, se débite par tranches comme un simple salame; déjà il a perdu son arrière-train, et la section toute fraîche montre un énorme rond rose piqué de lardons blancs. Ce cochon, à l'encontre de beaucoup de bêtes, et même de beaucoup de gens, ne perdra la tête que lorsqu'il aura perdu tout le reste.

Quand ils traversent le parc, un gardien les interpelle, les arrête et les oblige à rebrousser chemin, quoiqu'ils aient aux deux tiers parcouru la grande avenue. Il est interdit de pénétrer dans les jardins

avec des paquets et Marthe Gérold a acheté un chapeau de paille, qu'elle porte dans un sac en papier de soie. Avec celui qui la coiffe, cela lui en fait deux.

— Deux chapeaux, ou pas de chapeau du tout, c'est la même chose, déclare le gardien d'un ton égal.

Dans ce parc merveilleux, où il faut que devant les mimosas, les palmiers, les oliviers, les dattiers, les caoutchoutiers, on paraisse le chef couvert, il est défendu de se promener sans coiffure. Les servantes qui s'y risquent nu-tête en sont impitoyablement chassées... Et gare si elles récidivent ! D'ailleurs, autour des pelouses d'un parc qui se respecte, il faut commencer par se respecter soi-même ; on ne s'y montre pas en négligé ; l'élégance raffinée des fleurs, la correcte tenue des arbres s'en offusqueraient...

Et voici donc le couple stupéfait mais rieur obligé de remonter vers l'avenue de la Costa, de contourner les grilles du parc et de longer l'avenue du Château d'Eau. A un tournant de la voie macadamisée, les époux s'arrêtent : Un petit âne gris, attelé à une charrette de maraîcher, stationne près du trottoir, devant un hôtel de marque. Les Gérold le reconnaissent : l'an dernier, quand ils séjournèrent ici pour la troisième ou quatrième fois, il était là ; le matin, lorsqu'ils passaient pour aller dans la montagne par Beausoleil, il était toujours là... Même qu'il n'était pas seul ; devant lui, attelé à une

voiture plus pesante, se tenait une mule jaune; et les deux bêtes, nez à nez, bouche à bouche, semblaient faire la causette, se raconter dans leur sourd langage ce qu'ils avaient fait et rencontré depuis la veille.

Parfois les voyageurs s'arrêtaient près des deux amis à longues oreilles; ils interrompaient, ou plutôt ils partageaient un instant leur entretien, et avant de prendre congé d'eux, ils caressaient le chanfrein velouté du petit âne et de la grande mule. Et ces caresses ne déplaisaient pas aux bonnes bêtes de somme...

Ce midi, la mule n'est pas là; l'âne paraît mélancolique et penche vers le sol un front tout lourd de peine. La joie des deux époux de voir cet ami, soudain se teinte de tristesse quand ils constatent son abandon. Il leur semble qu'eux aussi ils aient perdu un vieux camarade, et la promeneuse, s'approchant du baudet morose, ne peut s'empêcher de lui dire à l'oreille toute son affection, tandis que la douce bête lève lentement les yeux comme pour remercier Marthe de son affectueuse parole :

— Pauv' nanâne!...

Tous deux ils passent leurs mains dans les longs poils argentés de sa robe d'hiver.

Ils repensaient à ces deux bêtes séparées et non moins désolées que les hommes de leur séparation, quand l'après-midi, ayant cotoyé le ravin de Sainte-Dévote, ils escaladaient les lacets du chemin pier-

reux montant vers la Turbie. Arrivés à mi-hauteur, ils s'étaient assis sur des roches bordant une terrasse caillouteuse, à l'ombre d'un bois d'oliviers; ils regardaient à leurs pieds le tableau splendide et étincelant de la rade, au-delà du bouquet des coupes, des dômes, des campaniles blancs, verts, bleus et roses des hôtels, des palais et des casinos. Ils mangeaient une orange, lorsque soudain monta vers eux l'écho d'une douce voix plaintive; au même instant, derrière un petit parapet défendant le chemin, une jolie tête brune apparut, coiffée d'un béret plat, puis un corps de garçonnet vêtu d'une veste de drap bleu retombant sur une culotte de toile grise qui bouffait autour des jambes nues.

En apercevant le couple, les yeux noirs de l'enfant se fixèrent sur lui avec franchise; cessant de pleurer, il leva le bras droit et montra sa main en faisant une moue douloureuse. Marthe et Godefroid appellent le galopin qui, se glissant entre les pierres, gagne la terrasse et s'approche lentement des étrangers, sans détacher d'eux ses regards confiants.

— Il n'a rien, sans doute, fait l'ingénieur; il tente de nous apitoyer sur son sort afin de nous tirer quelque aumône. C'est un comédien en herbe...

— Tu crois que c'est un mendiant? Je ne le pense pas; d'ailleurs il ne t'a rien demandé, et il n'est pas obséquieux... Pauvre gosse, il est blessé!...

Le mioche, debout devant eux, étend la main droite, tandis que de l'index gauche il indique une

égratignure qui strie de rouge la peau de son annulaire. Une goutte de sang, écarlate comme un rubis, brille sur sa phalange. Marthe a tiré de sa bourse une pièce d'argent et, la mettant sur la mince blessure que l'enfant sans doute s'est faite en tombant dans le cailloutis, elle dit :

— Tiens-là bien sur ton doigt, tu seras guéri tout de suite.

Mais le gosse, plaçant la monnaie au milieu de sa paume, examine longuement, curieusement ce joli disque de métal blanc. Puis son œil surpris se lève vers les époux comme pour les interroger. Ce n'est pas là le regard d'un mendiant. Et l'inconnue a une envie profonde d'embrasser ce gamin adorable. Soudain un autre culottin, plus haut de taille, rejoint le premier ; il est vêtu comme un chévrier. Escaladant les rocs, il s'approche de son cadet, aperçoit le demi-franc que la belle dame lui a donné et, d'un geste où se mêlent l'indignation et la fierté, il le saisit en s'écriant : *Non prendere l'argento della donna!* Il vient, très décidé mais très poli, sans autre explication, remettre à Marthe Gérold la piécette de précieux métal...

Alors, les deux frères, qui ensemble ont peut-être dix ans d'âge, en se tenant par la main, redescendent parmi les éboulis, disparaissent dans un repli de la montagne, d'où parviennent bientôt aux oreilles des promeneurs les éclats courroucés d'une voix féminine semonçant les petits... Lorsque les époux

redescendent à leur tour, tout émus encore par cette scène charmante, entre les broussailles bordant un champ d'oliviers ils aperçoivent soudain le masque délicieux et déluré du bambin de tantôt. Et de nouveau il soulève, pour la leur montrer, sa menotte où brille toujours une petite perle rouge. Alors la jeune femme, du bout des doigts, envoie à l'enfant le baiser que tout à l'heure elle aurait tant voulu lui donner et où elle met toute la force du sentiment maternel dont déborde son cœur.



IV.

LE SOIR SUR LA TERRASSE

Le matin ils avaient l'habitude de monter au rocher de Monaco, par les pentes de l'avenue de la Quarantaine, du chemin des Pêcheurs et de l'avenue Saint-Martin, dont la spirale contourne la montagne, un peu à la manière des rampes de Coucy, où ils étaient allés en excursion dix ans auparavant, dans les premiers temps de leur mariage. Là ils n'avaient vu qu'un château en ruine, au milieu d'un bourg endormi, aux petites maisons blanches proprement rangées des deux côtés d'un chemin menant à un parc aux floraisons sauvages. Ici, au contraire, tout était entier, vivant, ordonné, le château autant que les maisons et les plantes. Quand ils marchaient sous les poivriers des avenues, leurs talons écrasaient sur le macadam les petites grappes de fruits rouges, d'où coulait comme un sang pâle.

Pour les gens de cette ville méridionale, perchée là comme un nid d'oiseaux, il semble aussi que tout ait dans le cercle de leurs murailles une vie propre et individuelle; au sommet de la montagne toute nimbée de lumière, entre la mer irradiante et le ciel flamboyant, on est très près d'Apollon, on fait un pas dans l'empire des dieux anciens. L'air y est si odorant, le cœur si léger qu'il semble que des ailes vous viennent. On voudrait monter toujours... Est-ce pour réfréner ce désir que le prince a fait écrire dans ses jardins, sur des écriteaux fixés aux premiers arbres des allées, une « prière aux voitures de ralentir?... » Marthe disait :

— Les véhicules, ici, sont considérés comme des êtres pensants; quand ils passent à toute vitesse, ils ne peuvent pas ne pas se conformer à une si aimable invite!...

— Et puis, faisait son compagnon, ils traverseraient trop vite ce paradis. Il est bon que pareil plaisir dure...

Les deux époux côte à côte allaient par les ruelles étroites, et la tiédeur qui les enveloppait caressait leur peau et les faisait voluptueusement frissonner. Ils étaient séduits par le calme sonore, presque musical de ces quartiers comme méditatifs, sans industrie, presque sans commerce, où la seule boutique achalandée était le bureau de poste, et que rompait parfois le pas d'une jolie fille à la peau brune, aux yeux noirs, aux beaux seins durs serrés

dans un corsage étroit, ou par les cris joyeux de quelques gamins jouant à la marelle sur les dalles en ciment d'un carrefour.

De temps à autre, au delà d'un couloir, une large tache de soleil succédait à l'ombre transparente de l'arcade. Ils s'arrêtaient pour admirer dans l'échappée de vue de la ruelle la perspective lointaine des côtes, avec les caps successifs mordant comme autant de canines roses la chair bleue des golfes, les villes étagées et les hautes montagnes descendant en pentes douces vers la nappe azurée ou vert pâle de la mer. Alors, l'écho de leurs pas s'étant tu sous les porches retentissants, ils percevaient le chant des serins et des chardonnerets qui, de leurs cages accrochées aux façades, près des fenêtres ou au-dessus des portes, coulaient l'harmonieux gazouillement de leur ramage dans la paix de la villette ensorceleuse. Sur leur esprit et sur leur chair cette paix opérait étrangement.

Ils aimaient de parcourir la cité, d'y aller à l'aventure, interrompant à chaque minute leur marche afin d'admirer l'ensemble d'une architecture ou d'examiner de près un détail particulier. A telle porte close un vantail avait pour marteau une gracieuse main de femme de bronze lumineux, si belle, si vraie, si vibrante que, dans l'ombre du porche, sa forme semblait palpiter, comme si elle avait appartenu à une inconnue qui, debout derrière le huis, eût passé son bras par une ouverture. Les fins

doigts tiennent une pomme qui retombe sur la cheville de fer quand on soulève le poignet d'airain. Godefroid ne résistait pas au désir de serrer cette main dont le pâle métal usé ressemblait tellement à de la chair, et il frissonnait un peu quand, en la touchant, il sentait sur sa paume le froid de son bronze. En cette cité où tout paraissait vivant, chaud et amoureux, l'ingénieur avait l'impression de quelque chose de mort... Et saisissant le bras de l'aimée, il l'entraînait...

Mais un autre spectacle requérait bientôt leurs regards : le gracieux encadrement en marbre blanc d'une porte du temps de la renaissance les charmait par l'enroulement équilibré de ses lignes et le pittoresque de son motif capital : A gauche et à droite d'une madone embrassant son divin bambino, deux anges agenouillés, dans leurs amples robes, perpétuent sur le linteau sculpté des gestes d'une adoration étonnée. Et la voyageuse les apparentait soudain à l'adorable archange Gabriel de Fra Angelico peint sur un mur du couvent de Saint-Marc et qui était l'être le plus vivant, le plus attirant qu'elle se rappelait avoir rencontré à Florence parmi les vivants et les morts... Ils marchaient au hasard, ils regardaient, ils écoutaient leur cœur et leur mémoire... Au bout de la même venelle, c'est un linteau taillé avec une simplicité tout aussi adorable : deux anges, nus cette fois, flanquant un vase, fixent dans le matière leur jeu de musiciens inspirés : l'un

joue de la flûte, l'autre, gaucher, de la guitare. Un puritain, jadis, a mutilé le sexe de ces deux amours de marbre, voulant exclure ces exquis personnages célestes de la chaste humanité où les nobles artistes anciens leur avaient assigné un rang...

— Ah, les ignobles sectaires! s'exclamait Marthe. Si encore les fils de ces niveleurs avaient racheté les fautes des ascendants en se gardant d'enlaidir leur presque-île par ces deux verrues : le musée océanographique et la cathédrale. Ces prétendus amis de l'idéal ont détruit l'harmonie merveilleuse de leur rocher.

— Ce sont deux tumeurs sur un beau corps, ajoutait l'ingénieur.

Mais ils évitaient de regarder le corps à l'endroit des tumeurs... Ils exploraient le rocher en tout sens; ils en faisaient le tour, s'attardant de préférence sur l'étroit chemin de ronde regardant vers l'ouest, cette tortueuse ruelle Sainte-Barbe que bordent de petites maisons mystérieuses où on doit être si bien pour vivre et pour œuvrer...

Le soleil déclinait vers la pointe du cap Ferrat, au-dessus de Saint-Jean, quand ils descendaient vers le port pour arriver dans la Condamine; ils gagnaient à pied les jardins du Casino, en suivant l'avenue de Monte-Carlo dominant cette rade où dansent sur la crête des vagues bleues les barques blanches amarrées et ancrées, si gracieuses, si légères, qu'on croit parfois qu'elles vont suivre dans leur vol les

mouettes qui tournoient autour de leur quille avant de monter vers le ciel.

Par le tiède crépuscule du dernier jour de décembre, ils étaient assis dans le parc, près d'un haut figuier où, sous les feuilles dentelées, balancées comme autant d'éventails par la brise parfumée, leur arrivaient les échos d'une valse jouée par l'orchestre de tziganes du café de Paris, lente musique préludant à la musique saccadée et canaille du réveillon. Un bébé, vêtu d'une robe blanche, allait et venait devant eux, surveillé par une gouvernante qui le menait à la lisière. Bientôt survint une jeune femme élégante d'une rare beauté, dont l'allure à la fois hautaine et provocante et la toilette tapageuse disaient assez qu'elle faisait commerce de son corps. Ce corps, souple et vigoureux, élancé et ferme, était moulé dans une robe de velours noir qui en accusait les courbes admirables; la courtisane coiffait un chapeau Louis XIII de même tissu, orné d'une large plume d'autruche blanche.

En la voyant s'avancer, le mioche tendit vers elle ses deux mains; l'inconnue les saisit pour soulever contre sa poitrine le petit, qu'elle embrassa avec une sorte de tendresse sauvage. Puis, s'approchant du banc voisin de celui où se tenaient l'ingénieur et sa compagne, la demi-mondaine s'assit. Avec lenteur elle accomplit le plus sacré des gestes: elle dégrafa son corsage et, glissant sa main, à l'instant dégantée, dans les dentelles d'un linge fin,

elle retira un sein tout gonflé de lait, un sein très blanc sur la chair duquel des veines bleues un peu épaisses couraient comme des traits de pastel... La servante étendit sur le giron de la mère l'enfant qui, goulûment, se mit à téter, les yeux grands ouverts tournés vers la cime d'un palmier proche où le ramage de mille passereaux abrités pour la nuit emplissait de bruits d'ailes et de becs les ramures profondes dans lesquelles ils se disputaient les places...

Les deux époux étaient à la fois émus et indignés par l'action de cette mère. Ils l'admiraient pour l'attachement indiscutable qui la liait à cet enfant qu'elle prétendait garder à elle, qu'elle voulait nourrir de sa propre vie, en lequel elle tenait à ce que se prolongeât son sang, alors que la fête perpétuelle menée par ses pareilles eût dû fatalement livrer le gosse aux soins d'une remplaçante! Ils l'admiraient pour l'orgueil et la simplicité avec lesquels elle proclamait cette maternité que la plupart de ses sœurs de l'armée galante tiennent tellement secrète... Elle, au moins, sur rien ne jetait aucun voile. Précisément, en eux-mêmes ils la blamaient pour son manque de discrétion, pour son manque de pudeur. Il y avait quelque chose de malsain dans cet allaitement en public... Car il était transparent que pour la désirable fille le spectacle de sa belle chair nue et palpitante aguichait davantage les hommes qui passaient près d'elle et, lubriquement, la regardaient quand elle offrait au poupon

la seconde mamelle qu'elle retirait de son corsage, après avoir enfoui avec une lenteur mesurée l'autre sein au milieu des dentelles chiffonnées de sa chemise... Cette prostituée trafiquait savamment de ses charmes...

— *Tous les bonheurs!* disait Marthe à voix basse, en prononçant le titre évocateur d'une des œuvres les plus tendres d'Alfred Stevens, que le tableau tout proche faisait revivre positivement à leurs yeux, dans une atmosphère moins pure et moins domestique.

Son mari répondait, d'une voix plus forte et un peu désenchantée :

— Et tous les vices!...

La belle courtisane avait ragrafé son corsage; lorsqu'elle eut rejeté sur ses épaules, d'un geste magnifique, son étole d'hermine, elle baisa longuement, bruyamment, les joues, le front du bébé et les lèvres encore tout humides de son lait dont quelques gouttes perlaient sur le menton et aux commissures de la bouche de l'enfant. Puis elle rendit le nourrisson à la servante; sans se retourner, son auguste devoir accompli, elle s'en alla vers la vile, banale, mais productive aventure.

Le soir était tombé; les Gérold marchaient sans mot dire, pensifs, côte à côte, sur l'allée des jardins en terrasse, d'où leurs yeux rêveurs découvraient sans plaisir la perspective d'une mer infiniment rouge, comme si, à l'heure du couchant, Neptune

courroucé avait de son trident fait au soleil une blessure par où s'écoulait tout son sang dans l'immense coupe du golfe... L'ingénieur prit par le bras sa compagne, l'attira près de lui.

— Allons, ma chère Marthe, ne songe pas à tout cela!... Te voici replongée dans tes idées noires.

— Que veux-tu, Godefroid, c'est plus fort que moi. Toute cette beauté d'ailleurs qui, presque insidieusement, nous entoure, et tout ce que nous y découvrons, n'est-il pas pour me rendre plus évident mon malheur?

— Ton malheur? Tu devrais dire le nôtre! Mais quand on s'est accoutumé comme nous à l'irrémissible, il est d'autres voies que nous pouvons prendre pour arriver à un bonheur différent. La félicité connaît plusieurs aspects.

— Tu as raison; hélas! toutes les raisons du monde ne m'empêcheront pas de regretter toujours le rêve de notre jeunesse...

— Ce rêve n'était-il pas avant tout d'être l'un à l'autre, de vivre à deux?...

— De vivre à trois! Vivre à deux, quand on s'aime, ne suffit pas. Cela convient à des amants, non à des époux. Il y a d'autres heures que celles de la volupté. La nature pour moi a été injuste. Pourquoi cette courtisane de tantôt, pourquoi pas moi!...

— Tais-toi, ma chérie, il y a autre chose que des enfants.

Sur un mode badin, pour donner le change à sa compagne, il ajoutait :

— Ton gosse, c'est moi; mon gosse, c'est toi! Tu vois, nous avons deux enfants à adorer, alors que tu t'attristais de n'en avoir pas du tout...

Elle souriait doucement; mais dans ses yeux, où le reflet du couchant mettait comme une gaze sanglante, son mari retrouvait toute la navrance des plus mémorables heures de leur désenchantement...

Sa pensée à elle, comme une flèche, partait vers une sienne cousine, qui demeurait là-bas au pays, dans une grande ville maritime du nord, où elle élevait péniblement le fils qu'elle avait eu trois années auparavant d'un officier sans honneur. Séduite et abandonnée, la malheureuse avait été repoussée, oubliée par tout le monde. Mais Marthe, avec qui, ses parents étant morts, elle avait été élevée, avait senti grandir pour Irma son affection; elle seule allait la voir presque chaque mois dans cette lointaine cité où des travaux de couture et de broderie les faisaient végéter, elle et son mioche. C'était comme une sœur qu'elle allait visiter, une sœur plus digne de tendresse parce que plus éprouvée. Et elle finissait par croire que son filleul, ce petit Victor auquel elle apportait des vêtements et des friandises, était un peu son fils à elle. D'ailleurs, s'il n'était pas de son sang, dans ses veines ne coulait-il pas un peu du même sang qui emplissait les artères de sa bonne tante?

La nature, qui, selon d'aucuns, n'engendre qu'harmonie, ici encore avait trahi son principe. Pourquoi avait-elle donné un enfant à cette orpheline pour qui il était à la fois une honte et un fardeau; pourquoi l'avait-elle refusé à cette épouse pour qui il eût été la félicité aux ailes d'or? Pourquoi une moisson empoisonnée levait-elle sur un terrain où était tombée une graine hasardeuse; pourquoi la stérilité marquait-elle une terre avide de produire où depuis douze années on épandait généreusement la semence? Pourquoi ce qui est un motif de joie chez les uns est-il une raison de détresse, d'effarement, de mépris chez les autres? Pourquoi le même fait vous jette-t-il dans l'ombre ou dans la lumière, détourne-t-il de vous le respect des hommes ou vous rallie-t-il toutes leurs sympathies?

Cette nuit-là, dans les bras l'un de l'autre, les Gérold s'abandonnèrent à une atroce insomnie; plutôt que de mentir à leur conscience, ils laissaient couler leurs larmes, sans prendre la peine, dans l'ombre de l'alcôve, de composer leur visage...



V.

L'AMOUR ET LE JEU

Ils n'ont pas dormi. Quand, à l'aube, ils se lèvent, ils sont harassés de fatigue comme s'ils avaient marché pendant de longues heures sur un caillouteux chemin de montagne. Ils étaient moins éreintés l'année dernière quand ils eurent fait l'ascension de la Turbie en brûlant les étapes. Et ils étaient moins tristes aussi que ce matin-ci, que ce premier matin d'une année qui, pas plus que toutes les autres, ne verra l'accomplissement de leurs espérances d'autrefois. Car il sait bien, lui, matérialiste, que nulle force sur terre, car elle sait bien, elle, chrétienne, que nulle force dans le ciel n'est capable de réaliser un désir qui lui-même est mort en eux depuis longtemps...

Bien que Marthe soit résolue dans sa foi, elle croit moins, peut-être, aux miracles que son sceptique mari. Si son âme est devenue déraisonnable, c'est

qu'en son corps s'est éteint naguère le principe de la vie. La certitude que rien ne la prolongera sur terre lui donne presque un avant-goût du néant. Elle et son compagnon ont souvent l'impression de vivre au bord d'un abîme. Une blessure intime a voulu qu'on mutilât l'épouse aux premiers mois de son mariage, et son union avec l'ingénieur n'engendrera pas plus qu'une terre stérile. Le corps de la jeune femme dans la trentaine est resté ferme de formes, pur de lignes comme au temps de sa virginité. Mais la source profonde dont l'eau idéale coulait vers le beau paysage de l'avenir s'est tout à coup tarie. Depuis dix ans ils ont marché côte à côte vers cet avenir, le long d'un ruisseau desséché, entre les rives duquel ne glisse la fraîcheur d'aucune onde. Cependant, à mesure qu'ils avançaient, l'amour a enfoncé en eux ses racines, et ils n'ont plus eu que de communes pensées. Pour ne point voir la nature décevante, ils ont pris l'habitude de regarder davantage en eux-mêmes. Le fleuve de la volupté qu'ils y ont découvert, sans les consoler de ne pouvoir avoir des enfants, les a fréquemment emportés loin du chemin de leurs secrètes angoisses...

Qui suppose la douleur de ce voyage infini qu'à chaque aurore nouvelle ils interrompent en rentrant dans les plaisirs et les peines de la lutte quotidienne? Leurs cœurs francs et généreux ont conquis la confiance de quelques amis qui ne savent pas. Et si l'attention affectueuse de l'un ou l'autre est par-

venue à deviner le drame qui les a meurtris, elle dans sa chair, lui dans son cerveau, tous deux dans leurs instincts, ce drame qui a privé de son but essentiel une existence apparemment si radieuse et pour beaucoup enviable, celui-là a trop nettement la conscience de leur infortune pour ne point prendre garde de ne pas le laisser voir...

Il est abominable d'ouvrir les plaies d'une âme meurtrie. La blessure d'où le sang coule ne se cicatrise pas; mais quand le sang a cessé de couler, celui qui la regarde semble croire qu'elle est presque guérie. Et le blessé lui-même aura bientôt l'illusion que son mal s'adoucit. Pourtant, au moindre mouvement de l'âme la souffrance de la chair se réveille.

L'esprit ainsi chez les deux époux constamment alimente la douleur du corps... La joie calme, la sérénité pensive qui le jour, au milieu de leurs amis, mêlent leurs clartés sur leur visage, ne sont pas un masque. Comme le jour succède à la nuit, l'illusion chez eux succède à la certitude, et le spectacle journalier de la splendeur des choses environnantes se superpose momentanément au navrant tableau de leurs affres intérieures. Ils vivent deux vies, et toutes deux sont sincères; et s'il se sont convaincus de la vanité de leurs espérances anciennes, ils ont appris néanmoins à chérir la vie, Godefroid en se livrant tenacement au travail, Marthe en encourageant ce travail par le charme qu'une femme sait répandre dans le champ des études. Ils aiment le

travail, ils ont une façon de le sanctifier par l'exemple de leur ardeur infatigable; ils ont un incessant besoin de se dépenser; et les vacances qu'ils prennent deux ou trois fois par année, ne sont que le prélude à des efforts nouveaux, par lesquels ils se poussent de plus en plus, sans le vouloir d'ailleurs, dans un monde d'où leur humble naissance les aurait toujours tenus écartés : il est fils d'ouvriers, ses parents à elle étaient de très petits bourgeois. Le travail, uniquement le travail qu'ils ennoblissent par leur manière de le comprendre, leur a ouvert les portes d'une classe où on les recherche, où on les estime, d'autant plus que, y semblant toujours étrangers, ils paraissent supérieurs à la plupart de ceux qui la composent. Et leur timidité, leur retenue plutôt fait qu'on les croit inaccessibles aux rapports trop familiers. Et ainsi ils ont imposé le respect à des gens dont ils avaient tout lieu de craindre l'orgueilleuse indifférence.

Toute cette nuit, dont les dernières ombres achèvent de se dissiper là-haut derrière les montagnes de la Turbie qui pittoresquement s'inscrivent comme un tableau dans le cadre de la croisée, les Gérold ont bu jusqu'au fond le calice de l'amertume. Mais avec l'aurore, sur leurs lèvres, le goût du miel a succédé au goût de cendre. Ainsi que le soleil, la joie meurt chaque soir et chaque jour ressuscite. Et chaque fois le soleil paraît plus éclatant, plus chaud que la veille. Dans la tristesse même il demeure un

germe de plaisir, tout comme dans les ténèbres subsiste le principe de la lumière... Les époux se regardent, ils se prennent la main, ils s'embrassent ; et ce n'est point leur chair qui frémit, c'est leurs cœurs qui se touchent, c'est leurs âmes qui se confient, c'est leur pensée qui dans le sein l'un de l'autre, pareille à une barque qui a failli périr au milieu de la tempête, entre comme au port de refuge. Combien de fois n'ont-ils pas ainsi gagné le havre?...

Rien ne rompt le silence de la villa, dont les maîtres continuent à dormir... Sur le perron, François balaie la poussière avant de savonner les degrés de marbre. Il s'efface contre la rampe :

— Monsieur et madame commencent l'année de façon bien matinale. Monsieur et madame me permettent-ils de leur présenter mes vœux ? Je souhaite que...

— Merci, merci, François. Nous savons ce que vous voulez dire... Tenez, avec ceci vous boirez un verre à notre santé !

Géroid lui glisse dans la main une pièce d'or, tandis que le domestique se confond en paroles de gratitude. Les époux suivent le boulevard de la Condamine, sous les ramures des lauriers roses qui n'ont pas perdu encore leurs fleurs fanées depuis longtemps. Sur le marché public, des marchandes ont étalé des fleurs plus fraîches et plus éclatantes : ici ce sont des bouquets de roses et d'œillets, qui poussent leurs têtes multicolores au-dessus de leur

collerette de papier blanc ; là ce sont des monceaux de bluets et de marguerites.

Que s'épanouit-il en ce moment dans ce lointain et brumeux Brabant d'où viennent les deux clients matineux aux yeux battus qui contemplant ces splendeurs grisantes ? Des funèbres chrysanthèmes, de malingres lilas ! Quelques corolles de serre, sans parfum !... Ici, aux premières heures de janvier, l'air est tout chargé des émanations des héliotropes qui croissent dans les anfractuosités des rochers abrupts, et des orangers de qui les boutons immaculés éclosent dans les vals sur des branches où mûrissent des fruits prêts à être cueillis.

Les gens s'abordent en souriant ; ils échangent des compliments, s'interrogent sur la manière dont ils ont célébré la venue de l'année nouvelle : « Comment l'avez-vous passée ? » sur le mode lent et harmonieux qui assimile le langage local à une musique... Quand les Gérold rentrent à la maison avec une brassée de lilas et d'œILLETS qu'ils ont achetée pour les offrir à leurs hôtes, ceux-ci les reçoivent avec des exclamations :

— Vous avez passé la nuit dehors ? fait le peintre.

— Que non ! On est mieux dans son lit qu'au cabaret...

— Mais vous avez des visages de déterrés, remarque madame Morian. Vous ne vous êtes donc pas regardés ?

Ils se tournent vers la glace ; ils ont en effet très

mauvaise mine, leurs traits creusent vivement leur visage tout pâle où leurs yeux brillent fiévreusement.

— Nous avons mal dormi, explique la jeune femme. Et puis les fêtards qui passaient menaient si grand tapage sous nos fenêtres

— Oh! ne vous excusez pas, repart l'hôtesse d'une manière entendue. Pour des époux il n'est point de fruit défendu... L'air du midi a du bon. Quand vous reviendrez l'hiver prochain, vous serez trois.

— C'est ce que nous vous souhaitons, ajoute le peintre, qui s'approche de son invitée pour lui baiser les joues.

— Maintenant, reprend Julie Morian, mettons-nous à table. Il vous faut, imprudents que vous êtes, réparer vos forces.

Le valet a descendu à moitié les stores de la véranda toute baignée de soleil; dans la tiédeur de la salle à manger se mêlent les odeurs suaves des œillets jaunes, des roses rouges et des quarantaines blanches; et chacune de ces odeurs à la valeur du ton des corolles d'où elles émanent. En face, au milieu du port, un grand yacht américain est mouillé à l'entrée de la darse; et son drapeau bleu étoilé de blanc est comme un bout de ciel nocturne hyperborée dans cette radieuse clarté du jour méridional.

Quand ils ont fini de déjeuner, tous les quatre prennent leurs manteaux pour aller excursionner dans la montagne. Ils suivent sans se hâter la route

rocailleuse qui serpente aux flancs des rochers. Parfois ils s'arrêtent pour humer les parfums des géraniums qui suspendent des guirlandes de verdure et de fleurs aux parois rupestres, ou pour déchiffrer les paroles que des amoureux ont gravées du bout d'un canif sur les feuilles grasses et épointées des cactus poussant au bord du chemin. Serments vite oubliés par la plupart de ceux qui les signèrent de leur prénom. Et très haut dans la montagne les plantes abimées se font ainsi les gardiennes des mensonges de beaucoup de passions fallacieuses, car les amants qui affichent leur secret tout le long des routes ne font de la publicité qu'à des âmes viles... A l'entrée des champs d'oliviers, le livre se ferme enfin de ces confidences sempiternelles dont les plantes sont toutes blessées et enlaidies, comme un beau corps est enlaidi par d'abjects tatouages.

Çà et là des rochers pointent, une forme noire ou grise émerge du sol. On dirait la tête, l'échine ou la croupe de quelque animal antédiluvien dont le fossile est emprisonné dans la gangue de la terre pierreuse.

Tandis que les amis poursuivent leur ascension, le site aussi se fait plus sauvage et l'aire des venelles plus raboteuse. Une vieille paysanne dévale le chemin abrupt bordé de petits murs bas qui vers l'orient le séparent du vallon, au fond duquel coule le ruisseau de Cradausina. Elle s'arrête à chaque instant pour gronder son chien qui s'obstine, malgré

ses menaces de correction, à vouloir la suivre. Elle ramasse un caillou, le jette à Turco, qui fait quelques pas vers la maison dont on aperçoit là-bas le toit de tuiles rouges. Quand sa maîtresse reprend sa marche, il s'empresse de la rattraper en tapinois. Ce chien rustique, sans préférer la ville à la montagne, n'aime pas de rester seul au logis. Mais le territoire de la principauté est semé d'embûches auxquelles n'échappent pas les chiens errants; si les cantonniers ne les ramassent pas pour les conduire à la fourrière, de mauvais garçons les capturent pour les faire travailler. Mais la paysanne affectionne son chien, elle serait désolée qu'il lui arrivât malheur, et tout en lui lançant une autre pierre, elle avoue d'un mot son inquiétude aux promeneurs qui la croisent :

— La canaille! On va me le prendre pour la charrette!...

Les Morian et les Gérold barrent la route à Turco; ils veulent le pousser devant eux. Mais tout à coup un autre roquet débouche d'une cavité dans la venelle. Et sa venue est plus opérante que les menaces répétées de la montagnarde : il rejoint son camarade et bientôt les deux chiens, qui joyeusement aboient, ont disparu derrière les abatis.

Les promeneurs, pour se reposer et pour jouir du paronama, se sont assis sur un petit mur, d'où leurs yeux découvrent la mer toute bleue entre les branches tordues des arbres; au bout des horizons des vapeurs dépliant un voile d'argent sur l'eau unie.

Au delà de l'anse de Larvotte, dans le golfe une barque louvoie dont la voile orangée, quand le canot vire de bord pour aller au plus près du vent, n'est plus qu'un trait mince comme une touche de pinceau sur le champ azuré de la mer. Les amis regardent sans parler, n'ayant point de mots pour exprimer nettement ces sensations que si souvent ils ont goûtées ensemble dans ce pays. L'ingénieur sait que les termes qui conviennent à pareilles splendeurs restent obstinément au fond du cœur; et le peintre a trop le respect de cette beauté inaccessible aux coloristes les plus lumineux pour oser prétendre en expliquer les richesses par les pauvres moyens du verbe. Les plus intimes aspects de la nature se sentent, mais ne se racontent pas. Et les amis et leurs compagnes se contentent de regarder, et leur sang tiédit dans leurs veines. Ils regardent, comme si leur vie était enclose en cette seule fonction...

Pourtant bientôt ils se lèvent, ils montent encore, par des ruelles escarpées, où le vertige les prend quand ils se penchent vers l'abîme. Une chèvre, toute seule au milieu d'un boqueteau, paît l'herbe tendre et rare, non loin d'une auberge abandonnée où des bouquets de roses paraissent de loin sur la façade jaunâtre comme autant d'éclaboussements de sang. Tout autour de la maison en ruine poussent de jeunes citronniers chargés de fruits encore verts. Un peu plus haut, à l'écart, est un bouchon, et une fillette charmante, aux grands yeux noirs, mais mal pei-

gnée, mal lavée et couverte de haillons, balaie la terrasse de la guinguette déserte.

Quand les Morian et les Gérold redescendent, il leur semble que la montagne s'anime tout à coup : un gamin, basané, aux boucles brunes, gracieux comme saint Jean, escalade à vive allure les degrés de la venelle. Un âne passe, où est assise une femme âgée qui tricote; un autre âne, chargé de paniers vides, marche à quelques pas, suivi de deux hommes qui, tout en causant, d'un mouvement presque mécanique, tour à tour assènent un coup de leur bâton sur l'échine de la bête, comme pour souligner chacune de leurs réparties.

Il est près de midi quand les promeneurs arrivent dans les jardins; les joueurs déjà nombreux entrent au casino. Et pour les voir passer, des gens se sont assis sur les bancs du parvis. Une heure encore sépare les amis du moment du déjeuner. Ils iront la passer dans le baroque temple d'en face... La foule se presse dans les salons étincelants de miroirs et d'ors; certes, il est ici des gens qui n'ont point quitté la roulette depuis l'année dernière... Les banquiers crient :

— Faites vos jeux, messieurs, faites vos jeux!

Marthe Gérold remarque :

— On ne convie donc que les hommes à tenter la chance?...

— Il serait bien superflu de faire appel aux dames, répond son mari; quand elles aperçoivent un tapis

vert, elles y jetteraient jusqu'à leur chemise...

— Et puis, fait Julie Morian, la plupart de celles qui jouent ici risquent seulement l'argent des imbéciles qui les entretiennent. En somme, par les mains de ces belles, sont-ce encore les hommes qui lancent des louis sur la table de la roulette.

— Comment est-il possible de dépenser tant d'argent pour de pareilles filles? reprend Marthe Gérold en promenant ses regards autour d'elle. Il faut chercher pour en découvrir une qui soit vraiment jeune et jolie.

— Des marionnettes ou des momies, fait l'ingénieur, en désignant d'un clin d'œil une sexagénaire au brillant plumage et dont le masque émaillé, la perruque jaune, le collier de grosses perles et le face-à-main à monture d'or leur sont depuis longtemps familiers.

— Oh! celle-là, assure Philippe Morian, c'est une vraie femme du monde...

— Pourtant, elle me plaît encore moins que les femmes du demi-monde, affirme l'ingénieur.

— Je sais, ajoute sa femme un peu moqueuse, que tu inclines à la perversité. Les savants ne répugnent pas à quelque singularité...

— Il n'est pas une des femmes qui nous entourent, aussi élégantes qu'elles paraissent, aussi richement vêtues qu'elles soient, qui me suggère la moindre sensation amoureuse. Elles sont dépravées ou excentriques. Moi, j'adore les choses naturelles.

L'ingénieur, en effet, n'avait jamais été pris aux artifices de la galanterie. Il avait le dégoût instinctif de tout ce qui n'est point vrai. Sur qui, sur quoi que ce fût il avait le fard en horreur... Sain de corps et sain d'esprit, il avait toujours été attiré par la santé physique ou morale, sans exiger cependant des êtres de sa préférence une pensée subtile ou des penchants raffinés... Il avait eu quelques aventures avant son mariage, mais les amies de son choix furent constamment des gaillardes qui se donnaient sans afféterie et sans malice. Il n'avait connu que des compagnes qui pratiquaient l'amour par plaisir, servantes de leurs sens et non pas de leurs intérêts. Ainsi il avait été préservé des coquettes et des précieuses... Et il n'était pas une de ces amantes passagères à qui il ne gardât point de reconnaissance: il les avait vigoureusement possédées. D'ailleurs, ayant de bonnes dents, il n'avait jamais mangé un beau fruit sans y mordre avec un grand appétit. Il n'était pas garçon à faire des manières; cela n'empêchait pourtant pas ses gestes d'être enveloppans et harmonieux...

— Moi, si j'étais riche et garçon, continua-t-il, je ne m'embarrasserais pas de ces coûteuses et caque-teuses perruches... Je sais bien où j'irais chercher mes maîtresses, car j'en aurais beaucoup, une à la fois, mais souvent différentes. Je les choisirais dans le peuple, dans cette classe d'où je suis sorti et où elles me feraient rentrer délicieusement... Que de

Vénus inconscientes, et d'autant plus désirables, s'épanouissent dans ces vieux quartiers des Marolles et du Coin du Diable où, dans les siècles passés, cantonnèrent des troupes espagnoles dont le sang bleu n'a pas tout à fait disparu des veines des habitantes d'aujourd'hui. Il suffit de muser le soir d'un beau dimanche d'été, de la place de la Chapelle à la porte de Hal, tout le long de cette fourmillante et tortueuse rue Haute, ou de la place Saint-Catherine à la porte de Flandre, par cette toute aussi populeuse rue de Flandre, pour rencontrer les cent plus captivantes filles du monde. Celles-là sont à la fois sans calcul et sans vergogne; elles n'exigent de leurs chevaliers éphémères qu'un large lot de plaisir, et elles aident du mieux qu'elles peuvent à faire renaître chez leurs amis le désir de les reprendre souvent. Ce n'est pas chez celles-là que la prostitution fait des recrues. Elles n'ont ni n'auront jamais de chapeau; elles n'ambitionnent pas de porter des robes riches, un colifichet contente leur coquetterie et ajoute à leur séduction. D'ailleurs, elles travaillent toute la semaine à des tâches ardues; et les amoureux déduits du dimanche soir sont la meilleure récompense qu'elles attendent de leur labeur de six jours. Le Créateur seul n'a pas consacré à l'amour un peu de son repos du septième jour... Mais le bon Dieu n'a pas de femme... Dommage! Il aurait été plus généreux pour Adam et Ève... Je le répète, c'est parmi ces hum-

bles filles que je chercherais mes maîtresses, si...

— Et tu prétends, interrompt Marthe, que tu n'es pas pervers. Mais tu es cynique. Embarque-toi tout de suite pour Bruxelles... Va faire la noce. Tu es comme tous les hommes. c'est-à-dire que tu ne vaux pas grand'chose...

— Laisse-moi achever, ma chérie : C'est là que j'irais chercher mes maîtresses, si j'avais eu l'infortune de rester célibataire. Mais j'ai eu le bonheur de te rencontrer et tu résumes toutes les maîtresses que j'aurais pu avoir...

— Taisez-vous, intervient Julie Morian, vous devenez indécent!

— Voulez-vous voir que nous sommes heureux, totalement heureux? reprend l'ingénieur.

Et se tournant vers sa femme, il lui dit :

— Imite-moi...

Il se penche au-dessus de l'épaule d'un ponte, jette un écu au hasard sur le tapis vert aux compartiments inégaux. Marthe fait de même. Le croupier lance la petite bille d'ivoire dans le cercle aux cases numérotées en rouge et noir. La bille s'arrête. Le banquier annonce :

— Rouge et pair!...

Godefroid a joué impair et Marthe a joué noir. Les rateaux raflent les pièces d'or et d'argent éparses.

— Malheureux au jeu... constate Gérold joyeusement.

— ... heureux en amour! complète Julie Morian.

Le peintre a tiré sa montre.

— Une heure ! s'écrie-t-il, tout à coup. Ta conférence sur la psychologie amoureuse va nous valoir la malédiction de la cuisinière.

Madame Morian pousse les deux amis devant elle, et pour gagner l'atrium, elle prend le bras de son mari. Ils traversent les salons presque vides. A l'une des tables qu'ils dépassent, trois courtisanes d'âge mûr, les lèvres rouges de fard, les joues roses de poudre, les paupières bleues de kohl, les cheveux jaunes de teinture, sont assises côte à côte. Elles ont un siècle et demi à elles trois et, du bout de leurs doigts surchargés de bagues et aux ongles polis, elles redressent et égalisent des piles de louis d'or. Parfois, l'une des grotesques quinquagénaires prélève quelques pièces qu'elle pousse dans les casiers au moyen d'un rateau emprunté au croupier le plus proche. Au bout du tapis une vieille Anglaise, les lunettes sur son bloc de fiches à colonnes, pointe des chiffres en regard de nombres imprimés en noir et en rouge.

Les employés du tripot regardent ces quatre femmes d'un air lassé ; et chaque fois que la bille a fait ses tours, le banquier crie, comme pour montrer à ces obstinées et malencontreuses joueuses qu'il ne les veut point retenir :

— Faites vos jeux, messieurs, faites vos jeux !...

— Le démon du jeu, affirme Philippe Morian, en posant le pied sur la première marche du perron, est une divinité qui appartient au sexe faible...

VI.

LE CHEMIN DU PASSÉ

Godefroid Gérold s'est enfermé dans sa chambre; depuis dix jours qu'il est à Monte-Carlo, il a laissé couler le temps. Les lettres se sont accumulées sur le coin de sa table et, fait plus grave et qui le mortifie, il a négligé d'adresser à ses proches ses souhaits de nouvel an; or on est à la veille de l'Épiphanie! Pris de remords, ce matin il a résolu de mettre quelque ordre dans sa correspondance. Marthe a accompagné madame Morian au marché de Beausoleil, d'où la cuisinière rapportera des filets pleins de légumes et des paniers pleins de fruits. Philippe Morian, tout de suite après le déjeuner, a jeté sur son épaule sa boîte à couleurs et est parti à pied vers Èze afin de broser une ou deux esquisses de la vieille ville. Le silence profond enveloppe la villa; on pourrait la croire emportée dans l'espace lumineux... Pour

ne pas être distrait par la vue du paysage environnant, l'ingénieur a fermé les fenêtres et baissé les persiennes; il est tout seul dans la pièce où flotte l'odeur discrète d'essence de violettes avec laquelle sa femme parfume son linge. Ce parfum lui rappelle Florence, où Marthe achète ses flacons, elle qui avant son premier voyage en Italie dédaignait toute senteur, à l'exception de celle des fleurs glissées dans son corsage.

La chambre est close, les minces interstices des bois de la persienne tracent entre les montants des croisées des raies éclatantes que la brise anime. La chambre est close, la lumière du dehors n'y pénètre qu'en tapinois, et pourtant plus de clarté enveloppe Gérold que lorsqu'il est assis à Bruxelles, un jour d'été, dans son cabinet de travail près de la fenêtre ouverte sur le balcon. Mais cette clarté où baigne le méditateur est comme caressante, elle modèle les choses délicatement sans opposition nette d'ombres et de clairs; c'est un peu l'ambiance d'un lac dont l'eau limpide s'insinue partout, entoure toutes les choses qui y croissent ou s'y meuvent sans que le reflet du soleil parvienne à atteindre leurs formes estompées. Et il semble à Godefroid Gérold que ses idées aussi, semblables aux plantes poussant au fond d'un lac, soient submergées par le bleu égal d'une onde qui monte lentement et secoue ses pensées comme le jusant secoue les brins des algues. Son esprit, à la manière de ces herbes marines,

pourtant résiste au courant qui tente d'emporter ses songeries.

Mais ce n'est pas pour rêver que Godefroid s'est excusé auprès de ses amis... Il se secoue et, adoptant une discipline immédiate, il trace sur des enveloppes les noms des êtres aimés auxquels il enverra des lettres aujourd'hui. Ainsi il n'oubliera personne... C'est tout d'abord Aurèle Gérold, son frère aîné, qui est secrétaire d'une banque belge à Londres; ensuite Thérèse Dollain, sa sœur puînée, qui a épousé un instituteur de Lille dont le père, obscur ouvrier de fabrique, était fixé autrefois à Bruxelles. Ce sont les seuls parents qui lui restent, mais il les voit rarement, autant dire jamais. Thérèse est trop pauvre pour payer des frais de voyage et d'ailleurs elle manque de loisirs; aussi bien Godefroid prétextait-il chaque année quelque visite au musée de Lille pour passer un jour au milieu du cher et humble ménage de son beau-frère le maître d'école et lui apporter quelque secours pécuniaire, avec des vêtements pour les petits. Aurèle, lui, traverse assez fréquemment le détroit; mais pris du matin au soir par des entrevues avec des gens d'affaires, il s'en retourne d'habitude sans avoir pu rencontrer ce cadet qu'il adore. Parfois, cependant, à la dernière minute, il invite par télégramme Marthe et Godefroid à dîner avec lui en quelque cabaret à la mode, où il les traite largement, affectueusement, sans cacher à ses chers convives que ce sont là des heures précieuses

à son souvenir, car s'il a une nette conscience de la valeur morale de son frère, il ne cache point toute l'estime profonde, toute l'amitié que lui ont inspirées le caractère ferme, subtil et un peu garçonnier et la franchise spirituelle de sa jolie et pensive belle-sœur.

Godefroid derechef a déposé sa plume sur son buvard et, malgré lui, il a renoué le fil de ses songeries. Il médite sur la fantaisie de ce destin qui s'est plu, au lendemain de la mort de leur père le mécanicien, à séparer à jamais trois êtres assurément faits pour s'entendre, pour se bien sentir, et à leur assigner dans le monde des rôles à la fois si différents et si imprévus pour lesquels rien ne paraissait les désigner. Quand Aurèle entra en qualité de rédacteur dans une banque coloniale nouvellement fondée, ce sont ses connaissances de l'anglais et de l'allemand qui lui en ouvrirent les portes, car jusqu'alors il avait ignoré même les éléments de la comptabilité. Et pourtant quinze années de pratique ont fait de lui un financier rompu à toutes les questions d'argent. Il sait lancer une affaire en s'assurant toutes les chances de réussite, et il n'a pas son pareil pour tirer au clair la liquidation la plus embrouillée. Nul n'est plus capable que lui de séparer l'ivraie d'avec le bon grain. Godefroid en sait quelque chose; Aurèle ne lui a-t-il pas fait faire quelques opérations de Bourse qui lui rapportèrent maints billets de mille? Le cadet

n'est pas spéculateur, mais l'aîné insiste parfois tellement qu'il lui arrive de ne pas rester sourd à ses conseils : alors il se laisse tenter.

C'est tant mieux, d'ailleurs, pour la nombreuse famille de Thérèse, à laquelle Godefroid envoie une partie de ses gains; ces sommes permettent à sa sœur de suppléer au minime traitement de son brave instituteur de mari, traitement d'autant plus médiocre que le besogneux homme a donné à Thérèse quatre fillettes qu'il faut nourrir, habiller et instruire...

Godefroid trace les adresses. Puis il prend une troisième enveloppe sur laquelle il laisse courir sa plume : « Monsieur Olivier Auburtin, industriel, à Bruxelles... » Il tire de la boîte une feuille de papier et commence sa missive : « Mon cher patron... » Il voudrait dire : « Mon bien-aimé patron, » et sa main tremble, tant ces quelques mots qu'il vient d'écrire éveillent en lui une émotion profonde. Cet Olivier Auburtin avec lequel il s'entretient est l'homme qui lui a dispensé l'aisance. Il est deux êtres ici-bas dont les mains en lui et autour de lui ont répandu les fleurs du bonheur et sans cesse recouvrent de corolles nouvelles les corolles qui se fanent : Sa femme et son patron... A sa femme il doit les délices d'un amour qui tout le long des douze années que compte leur mariage, pareil à une rivière dont les eaux sont grossies par beaucoup d'affluents, s'est amplifié de toutes les joies et de toutes les tristesses

vécues étroitement et courageusement en commun. A son patron il doit la situation brillante qui exclut de leur existence tous les soucis matériels; cette prospérité positive n'a pas modifié leurs façons d'être. Rien, dans leur apparence, ne révèle leur fortune : Godefroid est demeuré timide et Marthe, qui a des goûts simples, n'apprécie le luxe que chez les autres, c'est-à-dire qu'elle aime d'en jouir à distance, comme d'un beau paysage.

Godefroid venait de perdre son père, l'ajusteur Philibert Gérold, quand il fut admis en qualité d'aide-dessinateur dans le bureau technique des fonderies et ateliers de construction Auburtin. Il atteignait ses dix-sept ans; grâce à sa vie frugale il s'accommodait des cinq louis qu'il gagnait par mois; il avait d'ailleurs peu de besoins et ne dépensait pas vingt sous par semaine pour ses menus plaisirs : le soir il continuait à fréquenter l'École industrielle, où il avait obtenu l'année d'avant son diplôme de dessinateur-mécanicien et où il étudiait maintenant de préférence la physique et les mathématiques. Il avait la passion des sciences exactes, cette passion qui modèle si inflexiblement les jeunes cervelles désireuses d'expliquer les phénomènes naturels. Il s'était spécialisé dans l'étude des procédés d'éclairage : gaz, acétylène, électricité; déjà son esprit inventif lui avait fait relever maint défaut dans les vieux systèmes de fabrication et de débit encore en usage. Ces défauts, pour son propre plaisir, sans

jamais songer à tirer le moindre avantage de ses découvertes, il les corrigeait en de nombreux croquis, en de nombreux calculs dont les feuilles emplissaient les tiroirs de son bureau; ils voisinaient là avec des projets de machines, qu'il n'ambitionnait pas davantage de pouvoir construire un jour, mais qui répondaient aux exigences de son esprit incessamment requis par des problèmes de mécanique. Comme un artiste, il avait des périodes d'inspiration; il concevait une machine, presque de la même manière qu'un sculpteur ou un peintre conçoit une statue ou un tableau, en unissant l'harmonie et la logique; elle était son but, son idéal, et il n'avait point de cesse que son idée ne se fût fixée en quelque projet très détaillé et tout annoté de chiffres.

Son chef de bureau l'estimait; Godefroid dessinait à la perfection, les modeleurs de la fonderie n'avaient jamais eu pour se guider des épures aussi nettes, aussi lisibles. D'ailleurs, Godefroid, en traversant les ateliers de construction, s'attardait fréquemment à examiner les machines qu'on montait; la lourdeur d'un support blessait son regard comme un manque de proportion dans une sculpture; l'utilité contestable de tel élément lui sautait aux yeux et le convainquait de la puissance nuisible de la tradition dans l'industrie. Il s'en ouvrait à son chef qui, frappé par la justesse des observations de son collaborateur, lui permettait d'en tenir compte à l'avenir. Et la machine prochaine, à la fois plus légère et plus

simple, plus belle de plastique et plus silencieuse d'action, coûtait moins cher à établir tout en développant plus de force motrice. C'était mille riens qui s'imposaient à son esprit nourri de logique et, transposés dans la pratique, améliorèrent bien des appareils.

Olivier Auburtin, qui s'occupait personnellement de la direction de ses usines, n'était pas sans avoir ouï parlé, sans s'être rendu positivement compte aussi des initiatives de cet obscur dessinateur, plus ingénieux et plus inquiet que certains des ingénieurs que l'industriel occupait et payait cinq fois plus... En trois ans, Godefroid avait peut-être aperçu dix fois son patron, soit dans une des fabriques occupé à converser avec un contremaître, soit dans son propre bureau où, par exception, une nouvelle machine étant à l'étude, il venait aux renseignements chez le chef-dessinateur. Mais un jour que Gérold, sans se douter de la révolution qu'il apportait dans l'économie d'un cric qu'Auburtin construisait par centaines, avait remplacé par une vis sans fin le pignon fixé sur l'arbre de la manivelle, le grand métallurgiste voulut voir et complimenter ce modeste collaborateur. Il le manda à son cabinet, le fit asseoir, l'examina quelques instants en homme habitué à juger, à jauger les caractères. Il s'était renseigné sur son compte; il savait son origine, sa parenté, sa situation de fortune ou plutôt d'infortune, son labeur.

Il lui dit :

— Monsieur Gérold, on est ici très content de vous. Depuis que vous êtes entré dans ma maison, votre travail et vos initiatives ne vous ont mérité que des compliments. J'ajoute aujourd'hui mes éloges à tous ceux de votre chef. J'ai prévenu le caissier que je vous augmenterais le mois prochain. Je voudrais mieux vous prouver ma satisfaction. Malheureusement, pour que vous puissiez monter en grade, je devrais congédier un homme dont je n'ai nulle raison de me plaindre... Il y a un autre moyen, mais il faudrait que vous fussiez ingénieur.

— Hélas! monsieur, fit Godefroid, il n'a pas dépendu de moi de l'être.

— Si ça ne dépend toujours que de vous, il vous serait possible de le devenir... Il n'est pas trop tard. Quel âge avez vous?

— Vingt ans.

— En piochant, vous auriez votre diplôme dans cinq. D'ailleurs, je vous donnerai tout le temps nécessaire.

— Tout le temps nécessaire?... répéta Gérold, qui ne comprenait pas, tant son indigence lui avait fait considérer comme improbable des études éventuelles.

— Oui, je vous dispenserai de venir au bureau chaque fois que cela sera nécessaire. Quant aux frais auxquels votre existence nouvelle vous astreindra, accordez-moi le plaisir de ne pas vous en préoccuper.

Godefroid ne savait que dire. Il restait là, troublé, tournant dans ses mains le mouchoir à l'aide duquel il s'était épongé le front, les yeux fixés avec reconnaissance sur le visage de cet homme qui lui ouvrait les portes d'un monde mystérieux tout rempli de merveilles. C'était un magicien... Il avait suffi qu'il prononçât quelques mots pour que soudain le jeune dessinateur sentît s'éveiller en lui des forces inconnues et dont maintenant il lui semblait avoir entendu parfois l'obscur appel. Mais Olivier Auburtin continuait :

— Voici ce que je vous propose...

Et il lui exposa un programme que son interlocuteur écouta dans un ravissement qui mouillait ses paupières et gonflait son cœur. En une seconde une affection si solide l'attacha à cet homme à peu près inconnu de lui une demi-heure auparavant, que la mort lui parut préférable à la rupture de liens si doux... La bonté de son maître lui révélait tout un aspect de l'humanité... Quand l'industriel eut fini de parler, Gérold, incapable de prononcer un mot, serra en tremblant la main que lui tendait Olivier Auburtin et qui désormais serait à la fois celle d'un guide et d'un bienfaiteur.

Le matin, Godefroid occupa comme d'habitude sa place au bureau technique des usines; l'après-midi il eut les leçons de professeurs éminents que son patron lui donna. Chaque été il passait ses examens devant le jury central. Il prit ainsi ses degrés sans

avoir été à l'université, et il fut tout un lustre écolier sans avoir mené la vie fantasque de l'étudiant. Il gagna ainsi du temps; son corps et son esprit conservèrent toute leur santé; et dans l'ignorance de la bamboche il garda ses illusions, puisque nulle fréquentation douteuse n'entama son ingénuité.

Il avait cependant acquis une expérience précoce de la vie : Il venait de se fiancer au moment d'obtenir l'appui de son patron, et les deux premiers ans de son union avec Marthe, célébrée quelques mois plus tard, avaient été pour elle et pour lui une souffrance ininterrompue... Ils l'avaient supportée sans ce plaindre, sans l'alléger en la disant à quelque confident, cachant avec une pudeur farouche leurs affres intimes; et nul autour d'eux, si ce n'est Thérèse, Aurèle et Irma, n'en avait rien su. Ils n'étaient point de ceux qui donnent en spectacle leurs misères morales et physiques.

Alors des jours meilleurs étaient venus; quand son dernier diplôme fut entériné, Gérold se vit confier la direction d'une usine à gaz reprise par une compagnie d'éclairage dont Olivier Auburtin présidait le conseil d'administration. En installant son protégé, il lui remit un brevet qu'il avait pris au nom de Godefroid dans les grands pays industriels; il lui assurait la propriété d'un anti-vibrateur inventé par Gérold; l'appareil amortissait les secousses imprimées par le charriage aux becs des réverbères et prolongeait considérablement la durée

des manchons. Quelques communes déjà l'avaient adopté pour leur éclairage public après des expériences concluantes. Et l'exploitation de ce minuscule dispositif depuis lors rapportait à Godefroid un bénéfice annuel de deux ou trois mille francs.

Ces revenus casuels leur avaient permis de soigner dès le début leur installation dans la petite maison attenant à l'usine à gaz et dont le goût sûr et peu dispendieux de Marthe eut vite fait un logis charmant ; la lumière du dehors à travers les rideaux blancs éclairait des meubles bien contournés, et s'ils supportaient des bibelots en grand nombre, aucun de ces objets ne péchait contre la forme ; l'harmonie un peu sévère sans doute de toutes ces choses correspondait avec l'équilibre d'un esprit rationnel. C'était une maison où rien n'attestait des penchants futiles et peut-être son aspect intérieur était-il un peu austère, un peu sobre en comparaison de l'âge et de la sensibilité de ses habitants. Cette maison aurait été trop petite s'ils avaient eu des enfants ; mais elle était exactement proportionnée à leur existence, à la nature même de l'existence de ces époux très épris l'un de l'autre, très désireux d'intimité, mais qui, n'ayant pas la tête frivole, rebutaient à tout ce qui est sans solidité... La demeure eût-elle été plus vaste, l'absence de petits la leur aurait fait paraître bien vide et déserte ; à eux deux ils l'emplissaient toute des images et des échos de leur bonheur un peu amer et de leur confiance illimitée. Elle résonnait

non pas seulement du battement associé de leurs cœurs, mais de tous les chers bruits distants et proches, de toutes les musiques, de tous les silences aussi qui, pareils à des guirlandes de parfums et de sons pour eux seuls sensibles et perceptibles, embellissaient l'espace d'un mur à l'autre de leurs chambres pleines du souvenir de leurs voyages au loin et de leurs voyages en eux-mêmes, ces derniers parfois plus lointains et plus longs que les autres.

Godefroid revoit leur petite maison blanche au printemps sous sa couche de couleur nouvelle et que la suie et la fumée mêlée à l'air humide ont complètement noircie à la fin de chaque hiver. Il suffit qu'en pensée il y pénètre pour que retentisse en son âme tout l'agréable et calme murmure de la vie que la présence de Marthe y entretient ; c'est ainsi que subsistent à jamais les rumeurs de la mer dans la conque que le flux et le reflux ont longtemps roulée sur le sable des abîmes...

Leur petite maison dresse sa façade au tournant d'une antique chaussée faubourienne, près d'un pont à garde-fou de fer, sous lequel passe le flot boueux et opaque de la Senne chariant des choses immondes ; tout près, à l'ombre de deux ormes séculaires, la rivière déchue continue à faire tourner un vieux moulin de bois dont les jantilles sont toutes empuanties par les saletés des ondes. Mais le moulin vétuste est demeuré pittoresque, et l'eau en bouillonnant continue à se couvrir d'une écume neigeuse...

Godefroid et Marthe savent, entre deux gazomètres, une passerelle d'où l'on découvre d'assez loin le moulin au coude de la rivière pour recevoir l'impression de la fraîcheur champêtre et d'un courant limpide au milieu des mornes et fuligineuses bâtisses d'une banlieue très industrielle. Tellement il est vrai qu'il suffit souvent d'un léger recul pour nous faire aimer des choses peu aimables.

Le vieux moulin ! Il est tout l'horizon positif du lieu où les Gérold s'aiment et travaillent. Jamais Godefroid ne l'a vu de si loin que ce matin et pourtant jamais non plus il ne l'a regardé avec une attention si émue. La musique de ses palettes qui dégouttent chante à son oreille, à leurs oreilles plutôt. En effet, il semble à l'ingénieur que Marthe et lui se sont accoudés côte à côte au fer de la balustrade ; ils penchent leurs fronts rapprochés au-dessus de la Senne toute noire où les choses riveraines se réfléchissent en silhouettes encreuses et lourdes, et ils imaginent que la roue du moulin à chaque mouvement se rapproche d'eux. Elle est pour les époux la roue de la fortune ; ils n'en voient que le haut au delà de l'arche en pierre du pont. Elle ne cessera pas de tourner sous leurs yeux, à égale distance, au bord de cette rivière empuantie, charriant des déjections et des charognes, et à laquelle cependant les rudes caresses des ais de bois arrachent des bulles d'une blancheur immaculée qui bruissent comme des baisers d'amants. Dans tous les jardins

il est des fleurs surnaturelles... La boue recèle des paillettes d'or, au fond de l'âme la plus vile la cendre des vertus défuntées recouvre encore quelques étincelles de la générosité... Le chercheur patient retrouvera cette parcelle d'or sans lui perdue; le souffle de la charité rallumera la flamme de cette bonté près de s'éteindre. Rien n'est tout à fait mal, comme rien n'est tout à fait bien. Il faut savoir discerner le bien du mal, c'est une règle essentielle de la vie et la base du bonheur...



VII.

LES FANTAISIES DE LA MÉMOIRE

Quand Godefroid rencontra Marthe Sorinne pour la première fois, elle avait quatorze ans; il en avait dix-sept. C'était en hiver, sur la chaussée faubourienne que le dessinateur suivait pour se rendre aux usines Auburtin. Le temps était à rafales. La jeune fille, prise dans un tourbillon neigeux, essayait en vain d'avancer; la brise soulevait violemment son caban de drap bleu et l'embarrassait comme des ailes inutiles. Elle avait laissé choir son sac de cuir rempli de livres et de cahiers et, sur sa toque de fourrure brune, elle essayait de relever sa voilette couverte de flocons duveteux qui troublaient sa vue. Elle allait perdre l'équilibre quand Godefroid vint à son secours; il l'aida à rabattre sa pèlerine et, ayant ramassé ses bouquins, les lui remit en s'excusant de la familiarité dont il avait usé envers elle... Elle ne

répondit rien et le remercia d'un regard étonné.

Il la croisa le lendemain au même carrefour. Elle était accompagnée de sa cousine à laquelle, sans doute, Marthe avait conté l'incident de la veille; tout en s'acheminant vers l'école, elles regardaient l'inconnu avec une curiosité un peu moqueuse. Lui souleva son chapeau et sourit. Il prit l'habitude de les saluer tous les jours; après chaque rencontre, jusqu'au moment de pénétrer dans la classe, les deux cousines, qui étaient du même âge, se querelaient à son propos; elles prétendaient que le coup de chapeau et le sourire de l'adolescent s'adressaient à l'une plutôt qu'à l'autre... Mais si Irma, plus romanesque que sa parente, inclinait à entrevoir sa première intrigue amoureuse, Marthe, plus réfléchie et, partant, dotée de la vision intuitive des caractères, était sûre que ce n'était pas sur sa parente que l'inconnu fixait de préférence ses yeux bleus... Déjà Marthe découvrait entre elle et Gérold des affinités; et sa sensibilité délicate était incapable de la tromper sur soi-même et sur les autres. Elle en fut convaincue quatre ou cinq mois plus tard, par un tiède crépuscule de printemps où, sortant de chez elle, Marthe s'appêtait à rejoindre sa cousine chez des amis qui demeuraient dans le voisinage. Le hasard voulut que Godefroid passât en ce moment; il l'aperçut, pressa le pas, la rejoignit, la salua :

— Bonsoir, Mademoiselle!

Troublée, elle se contenta de hocher sèchement la

tête; pour s'écarter de l'impudent, elle descendit du trottoir. Il ne s'offensa pas de son apparente froideur et reprit :

— Quel temps exquis pour se promener.

A quelques mètres de lui elle retrouva son assurance.

— Oh! je ne me promène pas! Maman m'envoie chercher ma cousine...

Tout à coup, brûlant la politesse à son interlocuteur, elle se mit à courir. Godefroid restait là, immobile, voyant s'éloigner et disparaître Marthe dans l'ombre du soir, les oreilles toutes remplies du son de sa voix, l'esprit tout envahi par le charme de son visage. Dans la petite chambre qu'il habitait il lui sembla, en rentrant une demi-heure plus tard, que cette image se substituait aux gravures et aux photographies qui dans leurs cadres ornaient les murs crépis de blanc. Elle effaçait toutes les autres images familières, elle se mettait à la place des portraits de ses parents et des portraits faits par de grands peintres. Elle était partout; elle était autour de lui et en lui.

Il dut se contenter de ce reflet intactile pendant des semaines. On était à la veille des vacances et il ne vit plus Marthe qu'au commencement d'octobre. Elle était seule, sa cousine, peu studieuse, venait d'entrer dans une maison de commerce. Il osa la suivre discrètement, jusqu'aux abords de l'école qu'elle fréquentait. Un après-midi qu'il était en

congé, il alla l'attendre à la sortie de l'établissement; il l'aborda, lui parla.

Ils étaient tous deux très émus, mais s'il était plus hardi que naguère, elle était aussi moins effarouchée. Ils causèrent tout en marchant, ou plutôt il causa seul, car elle se contentait de répondre par un oui ou par un non à ses questions ou à ses remarques. Que disait Godefroid? Il et elle, quelques minutes après, n'auraient pas pu l'expliquer. Il énonçait des choses sans suite, formulait des réflexions décousues et des idées saugrenues; parfois il lui bredouillait un compliment. Mais il ne se taisait pas, car il avait conscience que s'il cessait de parler il aurait eu l'air si ridicule qu'il se fût enfui...

Elle l'écoutait en marchant très vite, les yeux fixés sur le trottoir. Elle avait recoiffé sa toque de loutre de l'hiver précédent, et les pois blancs de sa voilette qui cachait sa rougeur évoquaient pour Godefroid les flocons de neige qui tourbillonnaient autour d'elle la première fois qu'il l'avait rencontrée. Il le lui dit et tout à coup leur gêne disparut. Comment, ils avaient de si lointains souvenirs communs? Dix mois avaient passé... Mais ils étaient déjà de vieux amis!... Cette idée remplit soudain leurs âmes d'une joie profonde qui, étant la première sensation partagée, noua le premier lien de leur amour naissant.

Ils ne songèrent plus dès lors à résister au désir grandissant en eux de se retrouver ensemble. Ils se confièrent leurs pensées, ils se confièrent l'histoire

de leurs familles, sans songer qu'en unissant ainsi leurs mémoires, ils préparaient l'union plus étroite de leurs êtres.

La mère de Marthe était veuve d'un petit fonctionnaire municipal. Elle vivait d'une maigre pension, et cependant elle n'avait pas hésité, à la mort de sa sœur, à adopter sa nièce Irma; et elle lui avait fait donner la même éducation que recevait sa propre fille. Pour pouvoir joindre les deux bouts de l'année, elle accomplissait des prodiges d'économie. Levée tôt, elle tenait bien propre son ménage, vaquait à sa cuisine, taillait, cousait les robes de ses deux enfants; grâce à tant d'ordre, elle parvenait à consacrer chaque soir quelques heures à un travail qui lui rapportait un ou deux louis par mois; elle tricotait des robes de poupées pour un grand bazar, et rien n'était plus touchant que le labeur persévérant de cette maigre bourgeoise, usée avant l'âge et qui, au milieu des bébés de carton et de porcelaine qu'elle vêtait de laine rose et blanche, avait l'air de jouer à la maman comme une petite fille... En son âme très chrétienne, madame Isabelle Sorinne demandait uniquement à Dieu de prolonger sa vie et son travail jusqu'au jour où Marthe et Irma n'auraient plus besoin d'elle...

Godefroid n'apprit ces détails que plus tard, quand il fut autorisé à fréquenter le dimanche chez la besogneuse femme; Marthe, de nature très ouverte

pourtant, était trop discrète, avait trop de pudeur pour révéler à quiconque ces circonstances de leur humble existence familiale. Elle était à la fois pleine de discrétion et de franchise. Et son caractère énergique, nourri de ces deux vertus, écartait d'elle tout penchant pour la dissimulation. Elle ne songeait pas qu'il était imprudent, qu'il était même coupable pour une fillette de son âge, de marcher côte à côte à la rue, au sortir de l'école, avec un jeune homme inconnu... Elle était convaincue qu'elle ne faisait aucun mal. Tous ses sentiments étaient purs, car elle n'avait aucun mauvais instinct ; et Godefroid ne lui avait jamais parlé d'amour. Comment, d'ailleurs, aurait-elle accueilli ses avances ?

Des amies jasèrent, une institutrice les vit ensemble. La directrice, mise au courant, admonesta cette élève compromettante, qui risquait de jeter le discrédit sur son établissement, et la menaça d'une mesure disciplinaire à la première récidive. Puis elle prévint madame Sorinne.

Marthe n'avait jamais menti, elle n'avait aucun secret pour sa mère ; pourtant, cette fois, elle se promit de nier les faits, de déclarer sans fondement l'accusation portée contre elle. Mais quand la veuve attristée, au reçu de l'avertissement de la directrice, interrogea sa fille, dès le premier regard de ces bons yeux très indulgents que l'humble femme usait à force de peiner pour Marthe, celle-ci sentit s'écrouler toute sa résolution ; et de son esprit s'envola le seul

mensonge quelle aurait eu à se reprocher de sa vie. Elle dit la vérité et promet de ne plus écouter désormais le jeune dessinateur... Pourtant ils se revirent le lendemain et les jours suivants, mais en prenant soin de ne plus s'exposer à des rencontres importunes. Ils évitèrent ainsi que l'on fît des cancons.

L'institutrice s'était prise de grippe contre Marthe ; son esprit ferme et enjoué, son indifférence pour toute contrainte et encore le charme émanant de sa svelte personne, tout cela indisposait cette quinquagénaire sournoise contre celle qu'elle considérait, non sans raison d'ailleurs, comme une révoltée. Mais une révoltée contre la suspicion et l'hypocrisie. Pendant la leçon, Marthe, qui était aussi peu attentive qu'intelligente, causait avec une compagne ; elle s'entendait tout à coup interpeller :

— Sorinne, répétez ce que je viens de dire.

Et Marthe, nullement démontée par cette apostrophe, répétait mot pour mot la phrase de l'institutrice qui avait espéré la confondre afin de la punir. L'écolière possédait la faculté précieuse de comprendre tout de suite ; elle saisissait à l'instant la subtilité des termes et des chiffres. Elle n'avait point l'étude laborieuse. C'est pourquoi, très sûre d'elle-même et confiante dans sa mémoire, elle ne prêtait souvent qu'une oreille distraite aux discours de ses professeurs. Peut-être était-ce à cause de cette réceptivité rare que son esprit retenait les choses essen-

tielles qui se disaient autour d'elle. On a beau secouer très fort un crible, il sépare quand même le bon grain d'avec les ordures...

Les maîtresses d'écoles ont toujours été sensibles à la flatterie de celles qu'on les charge d'instruire; elles s'attachent aux enfants qui, en caressant leurs manies, les convainquent qu'elles n'ont que des qualités. Elles ont la prétention de se ranger parmi les idoles; il faut que les élèves les écoutent servilement et prouvent leur obéissance en apportant sur l'autel de ces divinités en manches de lustrine et à binocle d'or des offrandes morales et matérielles : Celle qui aura le plus de prévenances et apportera le plus fréquemment des fleurs sera la favorite; on la choiera, on l'avantagera dans les rapports et dans les examens.

Marthe, elle, se contentait de respecter ses institutrices et jugeait cela suffisant. Elle ne les prenait pas pour des femmes d'une autre essence qu'elle. Leur mission était de lui apprendre, le long de quelques années, selon certaine méthode nullement inventée par elles, des faits que Marthe, — peu séduite par cette perspective, — enseignerait elle aussi un jour de la même façon mécanique et ennuyée, pendant le même nombre d'années, à une même quantité d'élèves. Une institutrice succédait à une autre; rien ne changeait, l'enseignement était une sorte de machine. Or, se demandait la raisonneuse Marthe, pourquoi considérer comme un dieu, comme

une déesse chacun des engrenages?... Les institutrices de Marthe, sa directrice, étaient quelques-uns de ces engrenages; et la fillette se souvenait des fois où elle avait été prise entre leurs dents et blessée... Aussi bien, comme elle n'avait pas érigé en fétichisme le respect qu'elle devait à ses maîtresses, celles-ci la semonçaient-elles à tout propos : les hommes et les femmes, dont la fonction sociale est de préparer les voies à d'autres hommes, n'ont pas encore permis qu'on demeure indifférent au prestige où, de leur propre autorité, ils se drapent. Les faux dieux, plus que les vrais, se vengent des êtres qui refusent de s'enrôler parmi leurs fidèles. Or, chaque école est une chapelle, et ce n'est pas derrière un pupitre ou dans une chaire, mais au fond d'une niche qu'il faudrait mettre d'habitude celui ou celle dont la bouche, par ordre, chaque jour prononce la bonne parole...

A cause de sa franchise, à cause de cette sorte d'incrédulité, Marthe n'était pas aimée. Et comme elle était gracieuse, qu'un rien : un ruban à son cou, un modeste colifichet à son corsage ou le reflet d'une pensée joyeuse dans ses yeux, rehaussait l'élégance de sa nerveuse et espiègle petite personne et l'éclat de ses belles prunelles brunes, on la taxait de coquetterie, elle qui cependant serait restée sans envie devant la plus magnifique des toilettes. Et toutes ces qualités naturelles, cette conscience de sa dignité, cette élégance si joliment éveillée, cette gaieté qui

émanait d'elle, tout cela indisposait contre Marthe ces incompréhensives maîtresses qui, si les institutrices étaient le moins du monde psychologues, auraient dû au contraire l'estimer plus que ses compagnes. Mais il est vain d'attendre un peu d'équité, un peu d'humilité aussi des fétiches. Et, c'est incontestable, les bas-bleus de l'enseignement sont des fétiches. Marthe disait parfois à ses condisciples, quand elle leur faisait remarquer cette vérité, qu'il aurait fallu, comme aux autres fétiches, leur cribler le corps de clous et d'épingles...

On colporta ce propos. C'était, dans ce temple où de vieilles filles ou trop grasses ou trop sèches remplissaient le rôle de vestales, une manifestation d'apostasie. La grande prêtresse laissa entendre à la coupable qu'elle encourait l'excommunication, c'est-à-dire qu'elle menaçait de la renvoyer si elle ne s'amendait pas. Mais Marthe n'était point de ces mortelles qui reconnaissent de faux dieux, et si elle parla moins désormais, elle n'abdiqua pas sa franchise. Que lui importait les blâmes et les vitupères de toutes ces femmes sur le retour, qui ne la comprenaient pas et prétendaient qu'un être de seize ans se modelât sur leur propre personnalité aigrie!

Un jour Marthe s'absenta. Désireux de l'avoir auprès de lui pendant quelques heures, Godefroid l'avait poussée à faire l'école buissonnière. Elle avait protesté vivement contre cette incitation. Mais, une fois seule, l'idée d'une promenade au loin,

au delà de la banlieue, dans la campagne, avec son cher ami, l'avait séduite. C'était un plaisir si inattendu, si neuf... Elle lui fixa un jour, il se libéra de son travail à l'usine. Il faisait gris, une cendre humide paraissait envelopper les choses, et dans le ciel bas des nuages noirs passaient menaçants. Ils n'hésitèrent pas; ils partirent, le long du canal aux flots glauques, le visage plus radieux, l'esprit plus vif que si le soleil avait brillé de son plus flamboyant éclat. N'était-ce pas comme un autre soleil qui se levait dans leur vie et inondait de ses premiers rayons l'horizon jusque-là voilé de leur tendresse? Jamais matin de printemps ne leur avait paru plus tiède et plus splendide que cette triste, morne, humide après-midi d'automne. C'était le premier beau jour de leur existence...

A la sortie du faubourg il lui prit le bras. Il s'étonna de la fermeté de sa chair, car le corps de Marthe lui avait toujours paru fluët. Des gouttes de pluie tombèrent sans qu'ils y prissent garde : ils ne se quittaient pas des yeux. Ils suivaient un chemin de terre méandreux, entre une prairie et un verger. On eût dit qu'il n'y avait qu'eux au monde; on n'apercevait aux alentours ni bêtes ni gens. Ils étaient à la fois les maîtres de l'univers et les esclaves de leur passion... L'averse les obligea à s'abriter sous la ramure touffue d'un orme; les gouttes qui glissaient de feuille à feuille leur stillaient dans la nuque comme des perles glacées.

Ils riaient, ils aspiraient l'odeur grisante des herbes mouillées et de la terre humide, mêlée au parfum flottant des dernières roses épanouies en un jardin dont on distinguait les murailles moussues. Ils auraient voulu se réfugier dans une guinguette de qui ils apercevaient les tonnelles désertes à un coude de la route; mais ils n'avaient pas quatre sous en poche, on était à la fin du mois et Godefroid était parti le gousset vide... Comme ils étaient pauvres tous deux! Comme ils étaient riches! On ne mesure pas la fortune sur le nombre d'écus qu'on a en poche. La fortune est proportionnée à la vastitude de l'espérance. Et l'espoir de nos amants allait jusqu'aux étoiles, jusqu'à la lune dans son croissant qui là-bas, entre les saules, ressemblait à un doigt d'argent qui leur aurait fait signe.

La pluie tombait de plus en plus abondante; adossés au tronc du vieil arbre ruisselant, ils se serraient, trouvaient dans la crainte d'être trempés l'audace de se rapprocher étroitement l'un de l'autre. Combien le bruit de la chute monotone de l'eau était supérieur à la plus exquise musique... Ah, si cette musique qui descendait du ciel eut pu se prolonger!... Il lui avait pris la taille. Une goutte d'eau était tombée sur le front de Marthe, entre ses yeux, cristalline comme une goutte de rosée. Elle glissait sur son nez aquilin et chut sur sa lèvre, où elle resta, plus transparente qu'une perle mise par l'aube sur le pétale d'une fleur qui s'éveille. Il se pencha vers

Marthe, sa bouche toucha sa bouche, il but cette goutte de rosée, et en même temps il sentit descendre en lui une fraîcheur exquise; une onde lénifiante passait sur son cœur embrasé, et les parfums mêlés de toutes les fleurs montaient de cette bouche pâissante vers son esprit rasséréné... Marthe ne se dégageait pas de cette étreinte délicieuse. L'instant ne devait pas finir... Ils ne dirent pas qu'ils s'aimaient; ils possédaient tous deux cette vertu du silence qui dispense aux êtres le privilège de penser avant de s'exprimer. Et comme ils avaient conscience qu'il valait mieux ne rien dire que de dire des paroles sans pensée, ils préférèrent aussi se taire quand toutes leurs pensées personnelles, par la force de la réflexion, étaient devenues communes à tous deux. Ils se taisaient parce qu'ils se comprenaient très bien, et d'ailleurs les mots les plus précis n'auraient rendu que très imparfaitement leurs sentiments.

Ils revinrent dans un ravissement à travers la campagne désolée, le long du canal aux eaux glauques. Le ciel s'était éclairci ça et là, mais de courtes ondées se succédaient encore. Comme ils n'avaient pas de parapluie, ils étaient trempés quand ils rentrèrent en ville. Alors, tout à coup, la joie de Marthe s'écroula au choc de cette idée que sa mère allait apprendre son escapade. Qu'allait-elle lui dire? Leurs adieux furent une grande seconde de tristesse. Ils surent ainsi, pour la première fois et par leur propre

expérience, que la douleur est l'inséparable compagne de la félicité...

Déjà madame Sorinne avait été prévenue de l'absence de sa fille à l'école. Quand Marthe rentra, la mère tenait en main le billet de la directrice qu'une écolière venait de lui apporter. Son courroux tomba avant que d'avoir pu se manifester, quand elle vit la mine effarée et les vêtements tout trempés de son enfant. Elle l'interrogea et sans peine obtint ses aveux. Elle la catéchisa, la moralisa, la mit en garde contre sa propre confiance. Et comme Marthe ne répondait pas, elle demanda :

— Mais, ma chérie, que comptes-tu faire?

— Me marier! fit Marthe, sur un ton naturel.

La maman jeta les hauts cris; puis elle ajouta :

— Te marier! Mais est-ce qu'il a promis de t'épouser?

— Non, maman, mais je sais que nous nous marierons...

— Te marier, reprenait la mère, sur un ton pensif; mais regarde-toi donc. Tu portes encore des jupes courtes.

— Je les allongerai demain...

— Pauvre petite! Tu constateras un jour, et il vient vite, qu'on voudrait bien pouvoir remettre ses robes de fillette...

Le lendemain, quand madame Sorinne se présenta à l'école pour expliquer l'absence de sa fille, la directrice le prit sur le haut ton.

— Madame, dit-elle, votre fille est une dévergondée; vous n'en ferez jamais rien de bon. Et puis, elle s'habille d'une manière inconvenante.

— C'est moi qui lui fais ses robes, riposta la mère offensée.

Et son indignation lui dicta une résolution soudaine :

— D'ailleurs, vous ne verrez plus cette élève si lestement vêtue...

Et, prenant Marthe par la main, elle tourna les talons à cette directrice ombrageuse qui, dans son jugement superficiel des choses, confondait la franchise avec le dévergondage. Ainsi une fois de plus l'esprit de cette mère qui avait beaucoup souffert et beaucoup médité fut frappé par l'antinomie et, partant, par toute l'incompréhension qui séparent une vieille fille d'une jeune fille, une vieille fille qui voudrait que le cœur sensible et généreux de la seconde fût pareil au cœur racorni et égoïste de la première.



VIII.

LE PRIX DE L'EXPÉRIENCE

Une catastrophe retarda leur mariage : Madame Sorinne, qui depuis des années souffrait de la gorge, mourut d'une tumeur cancéreuse dont elle s'était fait opérer. Marthe et Godefroid étaient fiancés depuis six mois. Six mois d'un bonheur lumineux que les souffrances de la mère venaient à peine voiler de quelques nuages éphémères, car leur satisfaction égoïste les empêchait de mesurer toute la profondeur de cette affliction qui grandissait à côté d'eux tandis qu'ils approchaient de la félicité. Leur deuil fut d'autant plus affreux qu'ils n'avaient pas su le prévoir. Les yeux de l'amour évitent de regarder vers le chemin par où s'approchera la mort...

Quand madame Sorinne se fut assurée que l'affection de sa fille était tenace, elle consentit à ce que Godefroid vint lui faire la cour. Ils étaient bien jeunes tous deux ; mais n'est-ce point lorsqu'on est

très jeune qu'on recourt aux résolutions extrêmes dès qu'on se sent contrecarré en tous ses penchants? La meilleure façon de prévenir ce danger chez les cœurs épris n'est-il point de s'opposer à ce qu'il prenne racine? Tout en permettant aux amoureux de se voir chez elle, madame Sorinne, en veillant sur eux, parviendrait à les guider, sans qu'ils s'en aperçussent, vers le but où elle souhaitait que leur passion les conduisît. Nullement contrarié, leur amour ne ferait que se fortifier par la joie de leurs continuelles rencontres au logis familial. S'ils étaient inconstants, ils se lasseraient de se dire toujours des paroles trompeuses; et finalement ils se quitteraient, un peu tristes sans doute de leur erreur, mais avant qu'ils eussent fait l'irréparable.

Pour une mère, la bienveillance attentive est comme la pierre de touche de l'amour de ses enfants; grâce à elle, madame Sorinne se convainquit de la sincérité de l'affection que sa fille avait inspirée au dessinateur. Il déjeunait chez les Sorinne chaque dimanche. Irma, qui était demoiselle de magasin, venait partager leur repas. Elle était plus que jamais certaine que les gentillesse de Gérold ne s'adressaient pas à elle; elle le taquinait à tout propos, mais avouait se plaire parfaitement en sa compagnie.

D'ailleurs, Godefroid sut mériter la sympathie de sa future cousine en lui offrant de partager les plaisirs qu'il donnait à sa fiancée; Irma souvent, l'après-midi, les accompagnait à la promenade. Un

soir il conduisit les deux parentes au bal, un bal travesti organisé par un cercle d'anciens élèves de l'école de dessin. Elles avaient consacré beaucoup de veilles à la confection de leur costume; Marthe était en paonne; au bas de sa jupe de satin blanc les longues penne mettaient un cercle d'yeux chatoyants; au sommet de sa coiffure emplumée, qui avançait un bec jaune au-dessus de son front, l'air balançait une fine aigrette. Exquis plumage! Tout de suite, dans la salle, on appela Marthe la belle poule... On l'entoura, on l'applaudit. Elle était confuse. Elle eut le prix, un tambourin sur la peau duquel un jeune peintre avait jeté quelques roses épanouies.

Ce fut au lendemain de ce bal que l'état de madame Sorinne empira. Elle dut garder le lit et Marthe devint à la fois la garde-malade et la remplaçante de cette ménagère qui, pendant tant d'années, avait vaqué aux affaires de sa fille. La malade ne se plaignait pas; elle avait deux raisons pour ne pas se lamenter : elle voyait sa fille heureuse, elle était rassurée sur son avenir, elle savait que Godefroid aimait Marthe et tenterait tout pour lui faciliter l'existence. Elle avait confiance en sa parole; en l'épousant, il s'engageait à vivre uniquement pour elle. La maman, sans inquiétude, pouvait partir, son enfant serait en sûreté. Et n'était-ce point Dieu qui avait voulu que les fiancés se connussent si jeunes? C'était la bonté de Dieu qui

rendait supportable à la mère l'idée de la séparation. Elle avait achevé son passage sur cette terre de tristesses, elle approchait de la fin de ses épreuves, elle touchait au terme de ce voyage qui mène la fidèle chrétienne à l'entrée du paradis. Elle ne doutait point d'y être accueillie tout de suite, elle n'avait jamais accompli que son devoir, elle ne se rappelait pas que sa conscience lui eût reproché le moindre de ses actes, elle avait depuis son enfance obéi au Seigneur, vécu dans le Seigneur, agi selon la volonté des évangélistes.

Pourtant elle avait connu plus de douleurs que de joies. Mais ces joies, sa fille en aurait un plus large lot qu'elle. La mère avait payé de sa longue peine le long bonheur dont le Ciel gratifierait son enfant. N'était-ce point là la plus précieuse récompense de toute son humilité? Et l'idée de cette récompense dont jouirait Marthe apaisait la douleur qui mordait sa chair. Le rôle de la mère s'achevait, celui de la fille commençait; celle-là retournait vers le Seigneur, celle-ci s'en approchait seulement, car l'incrédule Godefroid avait promis de se marier à l'église.

L'église, madame Sorinne y allait peu cependant; elle faisait ses Pâques, mais plutôt que d'assister à la messe, elle préférait prier chez elle, quand elle était seule dans un coin ombreux de sa chambre, agenouillée au pied d'un crucifix qu'elle ne regardait pas; son esprit, dédaignant cette effigie grima-

çante, tâchait à se pénétrer de l'esprit même de Dieu. Cette humble femme, d'origine bourgeoise, mais que les revers des ascendants avaient fait déchoir de son rang, en sa simplicité d'âme accomplissait ainsi, à elle seule et par l'unique force de sa foi, une révolution. Dans ses prières, elle remontait aux principes de ses croyances catholiques; par-dessus les rites, les images et les symboles, elle retournait à la vraie incarnation de Dieu. Elle connaissait de cette manière une paix, une béatitude auxquelles n'atteignent que les saintes; ne nageait-elle pas dans les ondes pures d'une religion originelle, dont les dogmes n'avaient pas été modifiés, dénaturés en passant de l'âme de son fondateur et de celle des théologiens qui coulèrent dans le moule des textes la vérité des doctrines, à l'âme populaire? Elle restaurait pour son bénéfique personnel, sans le savoir, un mysticisme qui la plongeait dans un bonheur inborné. A elle seule cette bourgeoise sans culture et sans ambition était comme la couche supérieure d'une société nouvelle en qui s'est propagée tout au début la règle avant que d'être transmise, déjà différente, à la foule inintelligente et déraisonnable... Quand Isabelle Sorinne mourut, après avoir reçu l'extrême-onction, elle tenait les mains de ses enfants; et ses derniers mots furent pour Godefroid :

— Rendez-la heureuse, dit-elle, en lui recommandant une suprême fois sa fille, elle le mérite tant...

Oui, personne ne savait mieux que lui combien elle était digne du bonheur qu'il se promettait de lui donner.

Ils se marièrent dix mois plus tard. Ils n'invitèrent que leurs plus proches parents : frère, sœur et cousine et une tante de Godefroid qui, à la mort du mécanicien, avait recueilli Thérèse et se chargeait de son éducation. Le soir, les époux partirent pour la Hollande, d'où le grand-père maternel de Marthe, le marchand de bois Denis de Charvet, était originaire, et où elle se connaissait quelques consanguins. Avant de gagner la gare, ils se firent conduire chez le curé de la paroisse, qui, les introduisant dans la sacristie, procéda à leur mariage religieux. Le mystère de la salle voûtée, éclairée par quelques bougies, ajoutait au mystère de la cérémonie. La veille, vers la même heure du crépuscule, et dans une obscurité tout aussi propice, ils étaient allés se confesser à un prêtre inconnu, dans une chapelle écartée de la ville.

Personne ne sut ainsi qu'ils avaient été unis devant l'autel. Godefroid, désireux de ne point déplaire à sa femme, pensait, par ce stratagème, concilier la promesse qu'il avait faite à madame Sorinne et son penchant pour l'athéisme. Son frère Aurèle, beaucoup plus matérialiste que lui, en vrai héritier du parfait mécréant que fut leur père, s'il avait été au courant, aurait considéré son cadet comme un parjure... Mais Godefroid ne devenait point catho-

lique en se mariant catholiquement; il agissait par respect pour les convictions de sa défunte belle-mère, pour celles, toutes semblables, de sa femme, et sa confession faite de bouche et non de cœur, sa communion prétendument eucharistique, n'étaient que des formalités auxquelles il s'était prêté par pure convenance.

Marthe d'ailleurs jugeait impossible un mariage exclusivement civil. Aux yeux de leurs proches et de leurs connaissances, c'était elle pourtant qui paraissait s'affranchir de toute dépendance dogmatique et se convertir aux opinions libérales de son mari. Mais n'était-ce pas Godefroid, au contraire, qui adoptait ses idées à elle?... Une seule chose importait : ne pas mécontenter sa fiancée, ne pas commencer leur vie conjugale par un froissement...

Deux ans plus tard, Godefroid n'aurait pas agi de même. La puissance d'un amour mûri serait bien parvenue alors à convaincre sa femme de ce fait, inacceptable pour un être droit et dévoué comme elle, que même un semblant d'adhésion à des principes hostiles est pour un homme qui s'en rend coupable sinon une déchéance tout au moins une lâcheté. Mais l'amour fait commettre tant de lâchetés! Et d'ailleurs le bonheur ne s'achète pas au gré de nos vœux : il sied d'y mettre le prix. Godefroid n'avait point abdiqué ses convictions philosophiques; les rites que le prêtre pratiqua devant lui avaient pour résultat de lui faire mieux

saisir le traditionnel symbolisme et, partant, l'inutilité des cérémonies sacramentelles; il estima dans la suite qu'une faiblesse est un acte humain et donc remédiable. Il n'est point interdit au mécréant de s'absoudre lui-même quand il est sûr d'avoir défailli par affection...

Ils passèrent une semaine en Hollande; ils paraissaient tellement jeunes qu'un soir, dans un hôtel de petite ville, le propriétaire hésita à les recevoir. Le brave homme, drapé dans sa morale, trouvait indécent leur impatience à obtenir une chambre... Ils éprouvèrent ainsi le puritanisme de l'idée protestante; l'amour ne s'accommode d'aucune suspicion : si l'on aime vraiment, c'est que le cœur et le corps sont arrivés à l'âge où l'on se donne... De peur de devoir dormir une autre nuit à la belle étoile, en ce pays où la passion prend les apparences d'un devoir civique, ils traversèrent l'Escaut; et pendant une seconde semaine ils vécurent à Knocke, dans une méchante hôtellerie, où ils étaient d'autant plus isolés qu'elle n'abritait que des bourgeois dont les sentiments égoïstes et l'âme mercantile étaient absolument incompatibles avec leur idéalisme.

Ils revinrent, s'installèrent dans un petit appartement, à proximité des usines Auburtin; ainsi Godefroid pouvait rester plus longtemps auprès de sa chère Marthe et revenir au plus tôt. Elle avait hérité des qualités domestiques de sa maman; son ménage était tenu avec une propreté et un ordre

extrêmes. Elle avait tant de méthode en sa célérité que l'on eût pu croire qu'elle se faisait aider; et pourtant elle assumait toute seule les soins de son logis. Il lui eût été impossible d'agir autrement; avec les cent cinquante francs que Godefroid gagnait maintenant, il ne fallait pas songer à prendre une femme de journée... C'était peu et c'était beaucoup! Marthe avait été habituée à vivre de peu, et elle puisait dans la vie besogneuse, parcimonieuse de sa mère regrettée l'exemple d'une économie qui lui faisait accomplir des prodiges. Le ménage ne manquait de rien et l'activité de Marthe était si constante que le soir, quand Godefroid rentrait, il ne se rendait pas compte de tant de travail matériel accompli par une jeune femme chétive.

Ils soupaient. Elle cousait une robe, reprisait des bas à la lueur de la lampe; il ouvrait ses livres, ses cahiers, repassait ses leçons de l'après-midi et préparait celles du jour d'après... Ils œuvraient dans le silence, ils s'interrompaient parfois pour se regarder et se sourire. Ce n'était pas surtout à ces instants qu'ils pensaient le plus l'un à l'autre; au plus profond de ses études, Godefroid songeait à sa femme, puisque c'était pour elle qu'il les menait avec tant de persévérance. Et Marthe, tout en tirant son aiguille, s'imaginait être la Clotho qui filait le fil de la vie de son compagnon... Le fil de sa vie et le fil de la vie d'un être dont elle venait de sentir en elle le premier frémissement... Quelle émotion

s'empara de Gérold quand Marthe lui confia la vérité! Il lui sembla qu'à cette minute il découvrait sa femme. Jusqu'alors il l'avait aimée comme une amante, il l'avait aimée pour elle-même et pour lui-même; à présent, il l'aimait avec le respect qui vous vient tout à coup devant les choses sacrées. Il la regardait avec la reconnaissance de l'homme qui reçoit la révélation de son destin; Marthe ne lui annonçait-elle pas qu'il ne mourrait pas tout entier puisqu'un jour prochain naîtrait un être qui, quand Marthe et Godefroid ne seraient plus, suivrait le chemin de l'existence à la suite de leurs deux ombres tutélaires et tout enveloppé dans elles? Marthe contemplait Godefroid comme si ses yeux eussent été un miroir où se reflétait déjà l'image de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Le silence où ils vivaient se fit plus profond comme s'ils eussent voulu n'entendre que les obscurs échos de cette vie encore indéfinie qui commençait à prolonger la leur.

Mais leur espérance s'écroula, et ils demeurèrent longtemps parmi ses débris... Les fatigues de Marthe avaient miné sa santé; elle ne put pas supporter cette grossesse. La destruction de ce rêve qui durant trois mois leur avait fait échafauder tant de projets merveilleux, fut leur seconde grande douleur commune. Marthe garda le lit pendant deux semaines; Godefroid la veilla la nuit, Irma, pour la soigner le jour, avait obtenu un congé de ses patrons. Aussitôt

que le médecin l'eut remise sur pied, elle reprit ses occupations; elle avait maigri, elle était très pâle; quand elle était seule au logis, elle s'asseyait à chaque instant, tant elle se sentait faible. Sa blessure ne s'était point complètement guérie; pour ne pas alarmer son mari, qui préparait un examen, elle lui cachait ses intimes souffrances. S'il lisait dans les yeux de l'adorée le reflet de sa douleur, il croyait qu'elle était pareille à cette peine morale dont lui-même sentait tout le fardeau. Marthe s'affaiblissait de plus en plus, sans que rien révélât dans son ménage toujours ordonné la difficulté qu'elle avait de vaquer à ses affaires. Sa volonté nerveuse la soutenait pendant quelques semaines. Un soir, sa souffrance fut si violente que Marthe perdit connaissance. Gérold lui fit respirer des sels, la porta sur son lit; elle lui paraissait si légère... Comme elle ne revenait pas à elle, il appela une voisine et partit chercher un médecin. C'était un jeune chirurgien établi depuis peu de temps dans le voisinage. Il eut tôt fait de découvrir le mal; Marthe était atteinte d'une ovarite arrivée à sa période aiguë et il fallait, pour la sauver, recourir à une mesure radicale. Elle avait recouvré ses sens. Paul Drimont prit Godefroid à l'écart :

— Il est nécessaire, dit-il, d'opérer votre femme tout de suite, et nous ne pouvons le faire ici. Vous ne vous opposez pas à ce que l'on conduise madame à l'hôpital?

Godefroid consentit à tout ce qu'on voulut, pourvu qu'il gardât sa chère Marthe...

En pleine nuit, dans une civière, des infirmiers la transportèrent à l'hôpital; on la coucha dans un petit lit de fer, au fond d'une salle toute blanche où régnait l'obscurité. Drimont pria Gérold de revenir au matin; il chloroformerait Marthe vers huit heures... Quand Gérold se présenta quelques minutes avant le moment fixé, un employé lui apprit que le chirurgien avait jugé nécessaire d'avancer son intervention; mais Gérold pensait bien qu'il avait agi de la sorte pour prévenir l'émotion de la patiente en voyant son mari dans l'instant d'être endormie... Godefroid attendrait que ce fût fini... L'infirmier le conduisit dans le jardin, le fit asseoir sur un banc, lui indiqua de l'index une croisée de l'étage :

— C'est la salle d'opérations. Quand la fenêtre s'ouvrira, vous pourrez monter. On aura reporté madame dans son lit.

Godefroid ne pouvait pas demeurer immobile; il arpentait le chemin, tournait autour d'un parterre de géraniums dont les corolles lui semblaient comme autant de taches de sang. Mais ses prunelles sans cesse se fixaient sur cette fenêtre close, dont les vitres dépolies le regardaient ainsi que des yeux éteints. En ce moment, derrière ces carreaux opaques, des hommes ouvraient les flancs de sa chère femme, mutilaient ce beau corps qui lui appartenait, profanaient sa chair, abîmaient son idole. Que se passait-il

autour de cette table de métal où on la suppliciait pour la guérir? Mais la guérirait-il ce jeune chirurgien inconnu et inexpérimenté auquel il avait si bénévolement confié la nuit dernière tout ce qu'il avait de plus cher en ce monde?

Godefroid regardait la fenêtre et son cœur battait violemment, comme s'il eût voulu sauter hors de sa poitrine pour voler vers cette chambre où cessait peut-être de palpiter un cœur plus précieux... Tout à coup il eut l'impression que son sang s'arrêtait de couler, un frisson glacé le secoua : Une main invisible venait de rabaisser l'espagnolette et repliait les vantaux. Dans le rectangle de la croisée ouverte, on distinguait le mur clair et brillant de la salle et le haut d'une armoire en verre. C'était fini, le destin avait prononcé son arrêt : Marthe était vivante, ou elle était morte. Morte! Ce n'était pas possible. Leur vie était à son principe, leur sort était inséparable. Ils devaient couler tant de jours encore.

— Venez voir madame, dit l'infirmier, en touchant le bras du penseur. Elle vient de se réveiller.

Depuis combien de temps Gérold était-il là? Cinq minutes avaient passé, une heure, ou un siècle? Il suivit l'homme à travers la salle où il avait pénétré la nuit; il n'y avait là que des femmes usées, des femmes vieillies ou qui paraissaient l'être, les unes assises près du chevet de leur lit, les autres couchées, mais toutes marquées au visage des traits indélébiles de la misère. Ces êtres minables évoquaient

la pauvreté, ces yeux gardaient le reflet des chagrins sans cesse renouvelés au long des jours de privations.

Plus loin, dans le dernier lit, reposait un être tout jeune, dont l'existence commençait à peine et en lequel venait de se tarir cette source de vie non épuisée encore au sein de quelques-unes de ces pauvresses deux fois plus âgées qu'elle.

Paul Drimont, enveloppé dans sa longue blouse blanche, la calotte de toile sur la tête, était debout près du lit. Il fit un pas vers Gérold et, d'une voix douce, dit :

— Cela a marché tout seul. Mais ce fut long, les organes étaient très attaqués... Maintenant votre femme est hors de danger. Dans quinze jours on vous la rendra.

Le médecin tournait la tête vers l'opérée, dont les yeux grands ouverts regardaient le plafond. Godefroid lui prit les mains, les baisa. Elle fixa sur lui des prunelles indifférentes.

— C'est moi, ma chère Marthe, repartait Gérold, c'est moi, Godefroid, ton mari.

— Toi, mon mari? répondait la malade incrédule. Je le connais bien, mon mari; tu ne lui ressembles pas!...

Gérold ne pouvait pas retenir ses larmes. Marthe, sa Marthe adorée avait-elle perdu la raison? C'était une chose plus atroce que toutes celles qu'il avait craintes... Mais le chirurgien lui touchait l'épaule :

— Ne vous désolez pas. Elle est encore sous

l'influence du chloroforme. Et elle a un peu de fièvre. Revenez ce soir, vous verrez que votre femme vous reconnaîtra...

Paul Drimont entraîna Gérold. En passant devant la salle d'opérations, il s'arrêta et dit :

— Voulez-vous voir?...

Sans attendre la réponse de son compagnon, il tourna la poignée de la porte, poussa Godefroid dans la salle blanche, dont la croisée ouverte encadrerait la perspective du petit jardin où, tantôt, le dessinateur avait subi de si cruelles angoisses. Mais le chirurgien continuait :

— Il était temps qu'on opérât votre femme. Voyez donc...

Il retirait d'un vase de porcelaine une masse de chair sanguinolente où il montrait, parmi des abcès ouverts, deux petits corps glanduleux.

La chambre très claire et ensoleillée parut tout à coup ténébreuse et froide à Godefroid; il entra dans une nuit sans matin... Et il se comparait dans sa détresse à un jardinier fervent qui, par accident, écrase sous ses pieds les boutons de fleurs créées par lui et dont l'éclosion merveilleuse devait servir sa gloire. Le jardinier affecté n'admirerait pas l'éclat inconnu de ces corolles détruites en leur essence, il n'aspirerait pas leur parfum. C'était bien vrai, Marthe était meurtrie, éternellement blessée. Mais Gérold saurait l'entourer d'un tel amour, qu'elle finirait par croire que leur destin était de n'être que

deux... Trouverait-il des paroles pour la convaincre? Lui-même, en cet instant, ne renonçait-il pas à se consoler lui-même? Il est difficile de consoler les autres quand on souffre de la même blessure sur laquelle on veut mettre un baume...

Quand Godefroid revint le soir, Marthe pleura de joie. Ah! cette fois elle le reconnut. Elle ne l'avait jamais si impatiemment attendu; elle commençait seulement à l'aimer, tant les liens qui les avaient unis lui paraissaient ténus à côté de ceux qui l'attachaient maintenant à Godefroid. La douleur est un sacrement qui est en dehors des religions. Elle fond les âmes dans un même moule et les trempe pour toujours.

Chaque jour, le matin et le soir, il allait la voir; et pour atteindre l'hôpital, il marchait dans cette tortueuse rue de la banlieue qui menait vers la campagne et que Marthe et Godefroid avaient suivie cet après-midi distant déjà où, délaissant l'école, la jeune fille avait fait avec son ami sa première promenade. Comme ces heures insouciantes étaient loin! Aujourd'hui il avait vingt et un ans, elle en avait dix-huit. Ils étaient deux enfants et ils avaient souffert comme des vieillards. Mais toute leur jeunesse n'aurait-elle pas raison de toutes leurs souffrances présentes et futures? La jeunesse, n'est-ce pas dans l'univers la force qui subjugué et maîtrise tout, puisqu'elle désarme, séduit, enchante ce qui l'entoure ou ce qui l'approche?

L'espoir déjà renaissait en Godefroid quand, au bout de la quinzaine, il ramena Marthe en voiture au logis. Ils reprirent leurs chères habitudes, connurent de nouveau la paix des soirs laborieux. Ils ne parlaient pas de la catastrophe, bien que leur mémoire en fût remplie; ou s'ils y faisaient allusion, c'était pour évoquer les mille petits incidents de ces deux semaines que Marthe avaient vécues parmi toutes ces femmes du peuple dont elle avait reçu tant de confidences touchantes. Il semblait parfois qu'un être absent leur manquait, ou qu'une ombre se glissait entre eux deux. Alors ils levaient la tête, et leurs pensées à travers leurs regards humides se rejoignaient, se confondaient plus étroitement, plus désespérément que jamais.

La plaie de Marthe se cicatrisa, sa souffrance physique finit, son corps ne garda qu'une trace légère de sa mutilation, et Godefroid put comme autrefois le combler de caresses et y faire renaître les ivresses de la volupté. Mais quand la plaie de la chair fut fermée, comme si un germe de ce mal qui avait longtemps rongé le corps de Marthe était monté à son cerveau, une autre blessure s'ouvrit, invisible celle-là aux yeux des médecins. Une blessure que nulle opération ne guérirait, qui à de certaines heures paraissait vouloir se refermer, mais un instant après se rouvrait avec des déchirements.

Pourtant, comme ils s'aimaient infiniment et qu'ils avaient acquis la certitude que la destinée

n'est pas telle qu'on la rêve au milieu du bonheur, ils vécurent sans croire nécessaire de montrer aux autres cette blessure affreuse. A quoi bon, puisqu'elle était sans remède? Eux seuls la sentaient, la voyaient; elle corrodait leur esprit à tous deux, ils souffraient chacun de la moitié de ce mal profond, car pour leurs deux corps il n'y avait qu'une blessure. Mais aux heures d'abandon, Godefroid était pour Marthe le bon médecin. Dans les bras de l'époux, dans l'enveloppante douceur de ses paroles, elle oubliait durant un moment que quelque chose était mort en elle qui ne ressusciterait pas : si Dieu a créé l'homme, il n'a jamais pu recréer ce que la nature a anéanti. Dieu a créé l'homme à son image, mais la nature se plaît à altérer cette image pour prouver qu'elle est plus puissante que la divinité...



IX.

LES SECRETS DE LA BONTÉ

Godefroid touchait au terme de ses études; dans deux mois il passerait ses derniers examens, il serait ingénieur. Il se démettrait de son modeste emploi de dessinateur pour remplir les fonctions de directeur d'usine. Déjà Olivier Auburtin l'avait entretenu à maintes reprises de l'importance de ce poste qu'il lui réservait et des émoluments considérables qui y étaient attachés. Gérold, avec enthousiasme se préparait à sa nouvelle carrière; elle serait bien différente de la vie d'étudiant qu'il avait menée pendant cinq ans, cinq ans de pauvreté matérielle et d'inquiétudes morales qui étaient comme le tribut de cette existence fortunée que lui et Marthe allaient commencer.

Ce matin-là Gérold devait revoir son patron qui, afin de le préparer aux devoirs et aux responsabilités de sa charge nouvelle, lui parlerait plus en détail des

affaires de la fabrique dont son employé deviendrait bientôt le chef. L'huissier l'introduisit dans le vaste cabinet de l'industriel qui, assis derrière son bureau d'acajou, se leva pour tendre cordialement la main à son protégé. Puis il lui indiqua un fauteuil et, tournant les yeux vers le calendrier épinglé à la muraille, il fit remarquer :

— Nous sommes le vingt mai ; dans huit semaines, exactement, vous serez ingénieur.

— Je l'espère, répondit Godefroid. Les jurés ne sont pas toujours coulants en indulgence...

— Il n'y a pas de jurés intraitables sur le mérite. Vous n'êtes pas homme à vous faire rembarrer. D'ailleurs, nous avons besoin de vous : notre usine à gaz est depuis six mois sans directeur effectif.

Il se tut, alla vers la cheminée, regarda distraitemment la pendule ancienne qui reflétait dans la glace son mécanisme invisible, revint sur ses pas, appuya la main sur l'épaule du dessinateur, et reprit :

— Dites-moi donc, Gérold, êtes-vous marié?

Cette question était tellement imprévue que Godefroid en demeura tout interloqué. Son patron n'avait jamais fait allusion à sa vie privée; tout ce qui n'était pas ses études chez ses professeurs et son travail à la fabrique lui paraissait étranger. Le dessinateur le croyait indifférent à ce qui lui était le plus cher ici-bas; et voici que soudain le maître touchait la fibre la plus sensible de son employé.

Celui-ci, après un moment de silence, répondit d'une voix mal assurée :

— Oui, monsieur Auburtin, depuis plusieurs années...

— Et vous êtes heureux?

— Très heureux, répliqua Gérold, dont la parole se teinta de mélancolie au souvenir de tout ce que sa femme et lui avaient souffert ensemble, nuance d'amertume qui fut pour Auburtin une sorte de révélation.

— Et que fait madame Gérold?

— Elle s'occupe de notre ménage; nous n'avons point de bonne. Elle est très courageuse.

— Je serais charmé de la connaître, repartit l'industriel. Vous devriez me la présenter.

— Je veux bien, monsieur Auburtin, continuait Gérold. Ce serait un très grand honneur pour nous deux.

Le patron se tut un instant, parut réfléchir, et demanda :

— Voulez-vous me l'amener un soir, chez moi? Ou plutôt, venez déjeuner tous deux avec moi dimanche... Là, dans l'intimité, tout familièrement, sans manières! Cela vous convient-il?...

Gérold était plus que jamais confus; debout près du fauteuil, tournant ses gants dans ses mains, il répétait :

— Merci, monsieur Auburtin, merci! Ma femme sera très touchée...

L'industriel rompit l'entretien. Il avait résolu ce matin-là de ne point causer d'affaires avec son interlocuteur. En le reconduisant, il lui rappelait :
— C'est entendu : dimanche, à midi...

Marthe avait mis une robe très simple, une de ces robes qu'elle coupait et cousait elle-même en se servant de patrons pris dans des journaux de mode et qu'Irma lui essayait le dimanche, quand la cousine n'allait pas au magasin. Modeste et sévère costume de laine noire, sans colifichets où, dans l'échancrure du paletot, on voyait le blanc tissu d'une chemisette de fine toile que Marthe avait patiemment brodée à jour. Comme elle était bien tournée, elle se rangeait parmi les femmes qui donnent du cachet à tout ce qu'elles revêtent, alors que les autres ont besoin de recourir à l'artifice des ajustements étudiés pour avoir une belle allure... Elle coiffait une toque de satin noir, de la même forme que le bonnet de peau de loutre qu'elle portait en hiver. Elle ne se souciait pas de la mode, se contentait d'harmoniser le mieux possible son vêtement avec sa physionomie, et ne comprenait pas que les coquettes changeassent d'apparence tous les trois mois, en modifiant la torsion de leurs cheveux et la coupe de leurs jupes. Marthe passait aux yeux de ses voisines pour être un type de beauté personnel, alors que pour sa toilette elle faisait comme les gens de caractère, qui ne changent pas...

Elle ne portait aucun bijou et pourtant elle en

possédait de magnifiques. C'était, avec un adorable petit service de table en Delft, qui avait été spécialement manufacturé pour sa trisaïeule quand elle était enfant, ce que sa mère lui avait laissé de plus rare en héritage. Ces bijoux attestaient la riche ascendance de Marthe; elle s'imaginait volontiers qu'en leur matière précieuse s'était transmis un peu de l'esprit des parentes qui les avaient portés et qu'ils avaient embellies. Ces ors, ces diamants et ces perles avaient une âme; en les admirant, Marthe voyait apparaître dans sa songerie les traits de celles à qui ils avaient successivement appartenu. Ils continuaient à orner les ombres des aimables femmes qui avaient tiré de leur possession un peu de leur fierté.

Mais ces bijoux ne paraient jamais celle qui dans son existence obscure les considérait comme la magnifique épave du navire naufragé qui porta tous les siens. Ils emplissaient un coffret de bois de rose dépoli où sur le couvercle, derrière un verre rond et bombé, un pinson empaillé, posé sur une branchette épineuse sortant d'une touffe de mousse, tendait son long et mince bec vers une mouche bleue. La mouche avait perdu une de ses ailes et l'oiseau beaucoup de ses plumes, comme si sa mue cent années auparavant avait été interrompue... C'était une épaisse chaîne d'or, aux mailles fines, à fermoir de diamant; c'étaient des boucles d'oreilles et une broche en filigrane d'or serties de rubis et de topazes;

c'était une de ces magnifiques agrafes en argent ciselé, travaillée à jour, terminée par des pendeloques de perles que, au temps du roi Guillaume de Hollande, les mondaines attachaient sur le revers de leur manche droite. C'étaient des bagues, c'était un pendentif en forme de dragon, c'était une montre à boîtier émaillé.

La grand'maman de Marthe, Jeannette de Charvet, avait été la dernière à se parer de ces bijoux; un petit portrait peint, que Gérold possédait, la montrait en robe d'apparat, couverte de ces bijoux. Madame Isabelle Sorinne n'en avait jamais fait usage; il lui répugnait de mettre sous les yeux des indifférents ce signe de l'ancienne splendeur de sa famille. Pour se servir de ces merveilles, elle aurait dû occuper dans la société un autre rang que le sien. L'or s'accorde avec l'or...

Marthe regardait ces richesses comme des reliques, dont elle eût été la dépositaire, et aux heures les plus difficiles de sa vie elle n'avait pas songé une seconde à les mettre en gage. Elle ouvrait parfois la boîte où les pièces étaient serrées pour les retirer une à une. Comme elles étaient splendides de matières et recherchées de lignes, elle prenait plaisir à les examiner. L'envie ne lui venait pas de passer à son cou ce collier de grenat, de glisser à ses doigts ces anneaux dont la bête encadrait une intaille ou un cabochon, ou d'attacher aux pans de son manteau ce fermail enrichi de saphirs et d'émeraudes.

Pour mettre ces parures, il eût fallu d'autres robes que les siennes; sous ses pauvres vêtements de laine, couverte de chaînes, de pendants et de bracelets, Marthe aurait eu l'air emprunté; or, elle dédaignait les travestissements. Elle possédait ces trésors, ils lui procuraient la satisfaction que donne une œuvre d'art et non pas un contentement d'ordre frivole; ils étaient là, dans leur cassette ancienne, sous l'égide de cet oiseau chanteur déplumé, elle pouvait jouir de leur vue à sa guise, et cela lui suffisait...

Marthe n'avait donc point mis de bijoux pour aller déjeuner avec son mari chez Olivier Auburtin. Moins que jamais elle eût songé à se parer, car d'instinct elle s'effaçait pour laisser briller les autres. Ils tremblaient tous deux un peu quand Godefroid appuya le bout de l'index sur le bouton de la sonnerie électrique du vaste hôtel que le grand usinier occupait dans la ville haute, en face du large boulevard qu'on avait planté autrefois sur les fossés comblés de l'enceinte médiévale.

Un portier, sanglé dans une redingote galonnée d'or, leur ouvrit le guichet et les conduisit dans une antichambre; un valet en habit et à escarpins les débarrassa de leur paletot et de leur chapeau, après leur avoir demandé leur nom. Il ouvrit une porte, précéda les visiteurs dans un petit couloir, souleva une tenture et annonça :

— Monsieur et madame Gérold.

Ils étaient à l'entrée d'un salon carré où, près d'un

guéridon, Olivier Auburtin était assis; quand il entendit la voix du domestique, il déposa sur la tablette le journal qu'il était en train de lire et ses bésicles dont les branches d'or sonnèrent contre le marbre. Il se leva, s'avança. Godefroid dit :

— Monsieur Auburtin, permettez-moi de vous présenter ma femme.

— Je suis heureux de vous voir, madame, heureux de vous recevoir chez moi.

Marthe avait fait une gauche révérence. Elle restait debout, interdite, au milieu de la pièce, à côté de son mari qui, ne sachant quelle contenance se donner, enlevait ses gants. Mais leur hôte leur avait tendu les mains, de façon presque familière, la droite à Marthe, la gauche à Godefroid, et il menait ses invités vers deux chaises, en face de lui. Il se rassit, et le coude appuyé au bord du guéridon, tout en tournant ses lunettes entre les doigts, il examinait les deux époux. Il fit :

— Cela dérange vos habitudes de venir déjeuner aujourd'hui avec moi. Je suis sûr que le dimanche vous paressez un peu?

— On fait moins que les autres jours, répondit Marthe; la veille on avance sa besogne. Dans un ménage il y a toujours à s'occuper.

— Vous n'avez pas d'enfants? questionna encore Auburtin.

— Non, affirma Marthe, d'une voix mélancolique.

Ses yeux en cet instant rencontrèrent un petit cadre, accroché entre deux miniatures au-dessus d'une commode ancienne, que le voisinage d'une croisée inondait de lumière, et où était serré le portrait d'un enfant photographié sur son lit de mort. Le regard d'Olivier Auburtin une seconde aussi se fixa sur cette funèbre effigie. Après un silence il reprit :

— Vous êtes jeunes tous deux, vous finirez par avoir toute une ribambelle de gosses. Je vous le souhaite, d'ailleurs. Les ménages sans enfants sont bien malheureux.

— Certes, déclara Gérold; mais ne vaut-il pas mieux n'en avoir jamais eu que de les avoir perdus?

— Assurément, continua l'industriel; on s'attache tellement à ces petits êtres, qu'on en porte pour jamais le deuil, même s'ils n'ont vécu que quelques heures...

Cela avait l'air d'une confidence. Et Marthe et Godefroid étaient à même de saisir tout ce qu'elle entendait de navrant.

— Monsieur est servi! annonça le domestique.

Olivier Auburtin replia ses lunettes et les glissa dans la poche de son veston; s'approchant de Marthe, il lui offrit le bras. Ils passèrent dans une salle à manger spacieuse où le couvert était mis sur une table ronde. Marthe était assise à la droite de l'amphitryon, Godefroid à sa gauche. La place vide, en

face du maître de la maison, semblait attendre un quatrième convive. Marthe songeait :

— Notre fils aurait trois ans.

Elle se demandait aussi quel âge aurait eu le joli mioche dont la photographie ternie du salon montrait le dernier sommeil... Celui-là serait déjà un homme. Il aurait lui-même des enfants. Que d'ombres d'êtres qui ne furent jamais ne se mêlent pas aux ombres de ceux qui furent vivants?...

La chère était exquise, les vins savoureux. Mais Marthe, habituée cependant à une pauvre cuisine, ne jugeait pas de leur qualité. Elle mangeait machinalement, touchait à peine des lèvres son breuvage, impressionnée par le voisinage de cet homme riche et puissant qu'elle n'avait jamais vu auparavant et qui la traitait avec des égards presque paternels, non moins que par le décor somptueux du palais où elle se trouvait. Et pour chasser l'embarras qu'elle éprouvait, Marthe regardait à tout instant son époux, avec lequel maintenant Auburtin s'entretenait de la marche de ses dernières études. Il dit soudain, en se tournant vers sa voisine :

— Madame Gérold, il vous faudra bientôt changer de logis. Je vous causerai bien de l'ennui.

— Changer de logis? répéta la jeune femme, qui ne saisissait pas.

— Quand votre mari sera directeur, il sera tenu de demeurer à l'usine. La maison que vous occupez est d'ailleurs fort agréable. On est en train de

la rafraîchir. Nous irons la voir ensemble un de ces jours.

La bonté de cet homme transpirait dans ses paroles. En les écoutant, Marthe devinait son grand cœur; c'était le premier pas qu'elle faisait dans la connaissance de cet être généreux que la fortune avait favorisé mais que la vie avait mis à la torture... Et elle eut un besoin, un besoin irrésistible de lui crier sa gratitude.

— Monsieur, dit-elle, nous vous devons tout notre bonheur. Comment nous acquitterons-nous envers vous?

— Madame, corrigea-t-il, vous le devez à votre mari; c'est un garçon courageux. Il fera son chemin. Vous le devez aussi à vous-même; sans une femme comme vous, Gérold aurait vraisemblablement suivi une route où je n'aurais pas eu le plaisir de le rencontrer.

Marthe craignait de regarder autour d'elle; l'aspect luxueux de ce logis rempli de merveilles augmentait son humilité. Comme elle se sentait pauvre en face de tant de richesses! Et pourtant cette richesse n'excitait pas son envie; elle rabaisait la jeune femme et l'émerveillait. Quelle différence avec le petit appartement où elle avait grandi; entre sa mère et sa cousine, avec les trois chambres du logis étroit où Godefroid et elle vivaient depuis près de cinq années ensemble? Ses yeux ne distinguaient que des taches : le blanc des bustes de marbre, le

vert des statues de bronze, le rouge et le jaune des meubles anciens, l'or des cadres, le blanc du plâtron, de la cravate et des gants du domestique qui servait. A un moment le valet s'approcha d'une vaste tapisserie où des guerriers à cheval entouraient un homme qui portait une croix; il tira une corde, la tenture glissa sur une tringle, se replia; soldats et porteur se cachèrent dans l'ombre des plis. Marthe aperçut alors la perspective d'une longue galerie, éclairée par le haut et où des deux côtés des tableaux se superposaient à la paroi. Au bout de la salle, au milieu d'une table en marqueterie, sur un plateau d'argent, une cafetière d'argent ciselé laissait s'échapper par son tuyau un filet de fumée.

Dans son souvenir Marthe cherchait en vain quelque spectacle comparable à celui qu'elle avait sous les yeux. Il lui sembla tout à coup qu'elle était en train de prendre son repas dans un musée. Cela lui inspira cette réflexion :

— Monsieur Auburtin, c'est un vrai musée chez vous!

— Oui, je possède quelques œuvres d'art. Il faudrait les voir à l'aise. Une autre fois, quand vous reviendrez avec monsieur Gérold...

Depuis une heure ils étaient à table; elle avait suffi à Olivier Auburtin pour juger son invitée. Il ne faut pas longtemps à un psychologue pour pénétrer le caractère de son interlocuteur. La perspicacité de l'industriel était d'autant plus fine qu'il

avait été souvent trompé dans sa confiance. Or, Marthe n'était point une nature énigmatique; si elle était discrète, elle n'était point dissimulée, et l'observateur qui saisit cette nuance est bien près de pénétrer la pensée, de connaître l'âme de celui ou de celle qu'il regarde.

Toutes les personnes qu'Aubertin voyait habituellement chez lui, et il recevait beaucoup, avaient subi victorieusement l'épreuve à laquelle en cet instant Marthe Gérold était mise. Autrefois l'usinier avait accueilli assez légèrement dans ses salons des gens dans le commerce desquels il avait trouvé bien des mécomptes. Pour éviter désormais pareilles déconvenues, chaque fois qu'il se disposait à ouvrir sa maison à une connaissance nouvelle, il la priaît à déjeuner. Cette confrontation décidait du caractère des relations ultérieures; l'expérience vous fermait ou vous ouvrait toutes grandes les portes de cette maison fameuse où tout le monde aspirait à fréquenter. Si on avait déplu, les relations en restaient là; si, au contraire, on avait séduit l'amphitryon, on avait chez lui son couvert mis, notamment aux célèbres déjeuners dominicaux de l'hiver, qui réunissaient autour d'Aubertin des écrivains et des artistes notoires.

Marthe Gérold ne pouvait pas s'imaginer combien était profonde la signification de ces trois mots de son hôte : « Quand vous reviendrez ». C'était une sentence dont son mari et elle bénéficiaient avant

qu'elle eût songé à plaider leur cause devant ce juge sévère. Tout leur avenir tenait dans le sens caché de cette courte phrase. Auburtin l'avait dite d'une façon détachée, mais il n'y avait rien de plus ferme que la résolution dont ses aimables paroles étaient l'écho.

Olivier Auburtin s'était levé, les Gérold avaient suivi son exemple, le valet derrière eux reculait les chaises. L'usurier offrit le bras à Marthe, sa main gauche dans un geste protecteur se posait sur l'épaule de Godefroid; il marchait entre les deux époux et une joie paisible éclairait son visage. Il versa lui-même le café, en s'excusant :

— Il faut bien que je fasse le service. Je suis un vieil homme tout seul. Il faudrait ici une jeune maîtresse de maison comme vous, madame Gérold...

Marthe était debout devant lui, tenant d'une main sa soucoupe de vieux chine, tandis que de l'autre elle portait sa petite tasse à ses lèvres; la lumière abondante qui tombait de la lanterne enveloppait d'un nimbe doré sa coiffure ébouriffée. Et Auburtin qui la regardait dans cette pleine clarté, constata que quelques fils gris couraient dans ses cheveux bruns. Cela valait de longues confidences. Toute jeune ainsi, elle avait donc déjà beaucoup souffert? Et Gérold ne lui avait jamais rien dit de toutes leurs infortunes! Quelles vicissitudes avaient-ils connues, quelles dures épreuves avaient-ils subies? Il aurait bien voulu le savoir.

Cette curiosité généreuse était comme la fleur spontanée de sa sympathie.

Auburtin avait lui aussi infiniment souffert et par le fait même il compatissait étroitement à la douleur des autres. Les désillusions s'étaient accumulées sur le chemin de son existence déjà longue, mais au lieu de le rendre misanthrope, elles l'avaient fait s'humaniser davantage avec les plus humbles. Si cet homme n'avait pas été très actif, il serait peut-être mort de chagrin depuis longtemps, car il avait reçu sa large part des maux terrestres. Et il ne fallait surtout voir dans les nombreuses entreprises industrielles qu'il patronnait, dans toutes ses occupations financières, qu'un besoin de s'étourdir. Dans le brouhaha des affaires il n'avait pas le temps de songer à ses infortunes; et s'il avait été moins occupé, le souvenir effarant des anciens jours lui aurait paru un tel fardeau qu'il se serait senti écrasé sous lui. C'est pourquoi plus Auburtin vieillissait, plus il s'intéressait aux affaires, plus il commanditait d'industries, plus il voyait de monde. Plus aussi il s'éloignait de ses années heureuses, plus il en avait le regret quand sa mémoire lui donnait le temps de les évoquer; et seule la vie fiévreuse d'une activité dévorante, avec ses mille responsabilités, empêchait cette mémoire de le martyriser...

Ceux qui connaissaient mal Olivier Auburtin, — et il y en avait peu qui le connaissaient très bien, —

réprouvaient son désir incessant de gagner de l'argent. A quoi bon quand on est si riche? Combien de millions déjà ne possédait-il pas, et cela ne suffisait-il pas aux besoins, aussi grands fussent-ils, d'un homme arrivé au déclin de l'âge? Mais tout cet or qu'il touchait, et le gros du revenu d'une fortune énorme, lui procuraient surtout le plaisir de fonder des œuvres et d'aider des gens. Il n'était pas né pour vivre en rentier, il n'avait pas l'âme d'un oisif. Il avait fait de brillantes études de droit, puis, poussé par la vocation, il s'était adonné à l'architecture. Il fut à Paris un des meilleurs élèves de Viollet-le-Duc, qui le prisait fort et répondait de son avenir.

Mais le père mourut, et cet événement brisa brusquement une carrière qui s'annonçait belle. Olivier revint à Bruxelles pour se mettre à la tête des usines dont son frère aîné, dans l'esprit du défunt devait reprendre la direction. Hélas! Ivan était tombé dans la débauche et, épuisé par plusieurs années de dérèglements, il s'était retiré, à moitié gâteux, dans une ferme ardennaise qu'il avait achetée, moins pour faire une fin que dans l'espoir de se guérir et retrouver ensuite ces noceurs et ces noceuses qui lui avaient appris à pernocter... Il succomba d'ailleurs quelques mois plus tard, après avoir fort écorné son patrimoine.

Il restait une sœur à Olivier, une sœur cadette sur laquelle il concentra toutes ses affections; ils

s'étaient arrangés pour demeurer ensemble dans la maison toute remplie des souvenirs de leurs parents disparus et comme animée encore de leur présence. Éléonore et Olivier auraient ainsi pu vivre longtemps dans l'illusion du bonheur. Mais il suffisait à Auburtin d'entrevoir le bonheur pour que bientôt celui-ci s'évanouît. Il était pareil à ces hommes prédestinés à l'infortune que la tragédie antique nous montre frappés de tous les coups de la fatalité; Olivier Auburtin était à sa manière une victime des Erinnyes... Sa sœur mourut subitement, un soir que, assise au piano, car elle était excellente musicienne, elle venait de chanter devant son frère une cavatine que celui-ci aimait...

Il avait trente ans, il n'avait pas vécu, il était chaste, il était comme le réceptacle des vertus de son antique famille, de qui son frère défunt paraissait avoir hérité les défauts. Olivier ne pouvait pas rester seul; toutes les ombres de ses morts regrettés le dominaient trop pour qu'il n'essayât point de les éloigner un peu de lui par l'image de quelques vivants... Il se maria avec une jeune fille de vingt ans, de complexion chétive et mélancolique, mais de physionomie charmante. Tombée en consommation, elle s'éteignit deux mois après avoir donné le jour à un fils qui, héritier du mal impitoyable qui avait emporté sa mère, ne lui survécut que quelques semaines.

Auburtin, au lendemain de ce drame, avait renoncé

à tenter le destin. Plutôt que de condamner, en se remariant, un autre être innocent à une fin prématurée, il avait préféré vivre parmi les morts; en chérissant ceux-ci, en les associant sans cesse dans son souvenir, il ne risquait pas de les tuer une seconde fois, puisqu'on ne peut pas détruire les ombres de ceux qu'on a adorés... Il les avait beaucoup aimés, il avait eu le culte de sa famille et il chérissait d'une affection rétrospective profonde celui qui, aux yeux du monde, avait eu le moins de droits à son attachement. Après trente années il plaignait son frère Ivan, il était navré en songeant à la brève et misérable existence qu'il avait menée. Il était faitard et fêtard, oisif et rétif, égoïste et inintelligent.

Toute classe ne possède pas que des vertus; ce n'était point la faute du pauvre garçon si, à sa naissance, des fées défavorables lui avaient réparti uniquement les vices des ascendants... On ne choisit pas ses qualités ni ses défauts, ils sont en nous, comme la vie et la mort. Et il n'était point possible que, si regrettablement partagé par le destin, Ivan eût connu une noble morale. D'ailleurs, quelles sont les vraies règles de conduite? Le bien est ce qui nous plaît, le mal ce que nous détestons. Le pauvre hère, certes, jamais n'avait été capable de discerner le bien du mal. Olivier était convaincu que son aîné n'avait pas été heureux. S'il pardonnait ses fautes, c'est en songeant que s'il avait été, lui, l'aîné, il aurait été ravi d'obtenir l'indulgence de son cadet.

Chez Olivier, à l'encontre de ce que prétendent les moralistes, le malheur entretenait la sympathie. Il passait sur beaucoup de choses, parce qu'il comprenait tout; et comme il sentait intensément, il témoignait une grande bonté. Il vénérât ses morts avec les marques d'adoration que les anciens prodiguaient aux mânes de leurs parents disparus. Il leur avait élevé un magnifique mausolée au cimetière où ils étaient enterrés; il allait prier sur leur tombe aux anniversaires de leur naissance et de leur décès et le jour de leur fête, et il veillait à ce qu'elle fût toujours fleurie. Il avait fondé un prix de chant au Conservatoire en mémoire de sa sœur Éléonore, et chaque hiver il produisait la jeune lauréate chez lui, au cours d'une grande soirée, ce qui était pour l'artiste le meilleur moyen de s'ouvrir les portes des principaux salons de Bruxelles.

Auburtin avait conservé le vaste domaine luxembourgeois où son frère avait vécu les derniers mois de son existence tourmentée, moins pour l'agrément qu'il y trouvait que pour le souvenir qui y demeurait attaché, car il n'aimait pas les pays de montagnes, l'horizon pour lui, physique ou moral, n'était jamais assez étendu. C'est à peine s'il passait chaque automne une semaine dans ces terres qui lui étaient échues si singulièrement en héritage. Il choisissait cette époque parce qu'elle coïncidait avec le temps des labours et de l'ensemencement. Il ne souffrait pas la nature déserte, sa vue lui donnait une sorte

de vertige; le spectacle du repos en tout et partout lui était insupportable.

Pendant une semaine il s'installait dans la ferme modèle qu'Ivan s'était fait construire, et il organisait des chasses en l'honneur de quelques châtelains du voisinage, uniquement pour prouver à ces indifférents qu'il n'était pas un misanthrope. Mais il ne lâchait pas un coup de fusil et, à la première occasion, il s'écartait du gros des chasseurs pour aller voir travailler les terriens. Il s'arrêtait pour admirer les chevaux tirant la charrue à travers le sol pierreux, et la peine des bêtes l'incitait à une action qui résumait tout le caractère de cet homme infatigable : il jetait sa carabine sur le chemin, arpentait le sol fraîchement remué, se baissait, ramassait les cailloux dans les sillons. Quand sa gibecière était remplie, il la vidait sur le bord de la route, où les pierres formaient un petit tas. Le champ grouetteux pourtant ne semblait pas purgé de toute cette pierraille antique. Mais Olivier était content et il pensait que si tous les hommes dont le rôle ici-bas est inutile agissaient comme lui, le blé pousserait en plus grande abondance sur une terre constamment améliorée. Auburtin rentrait fatigué, plus boueux, plus crotté que les chasseurs, mais la carnassière vide et la cartouchière remplie...

Parfois l'un ou l'autre familial prenait prétexte de sa pâleur et de son affaiblissement momentanés pour recommander quelque répit. Pourquoi ne pas

relâcher un peu les liens qui l'attachaient aux nombreuses affaires où étaient engagés ses capitaux? Il répondait invariablement que l'homme use seulement une minime partie des forces qu'il possède et n'a donc jamais le droit de se dire fatigué; cette fatigue n'est-elle pas la conséquence d'une somme très relative de l'effort que tout homme peut accomplir, ou plutôt devrait accomplir? Quelqu'un répondait que c'était vrai, mais que l'âge ayant ses droits, la peine n'allait pas sans le repos.

Cependant, plus Auburtin comptait d'années, plus il s'éloignait de sa propre jeunesse, plus il était attiré par l'ardente jeunesse des autres; il s'y retrem-pait et il n'abhorrerait rien tant que la pusillanimité. Il applaudissait à toutes les audaces, pourvu qu'elles fussent basées sur le goût et le savoir. Dans sa collection fameuse voisinaient les toiles des modernistes les plus intransigeants. Sa sympathie et sa protection allaient d'instinct à ceux qui osaient, qui par leurs conquêtes personnelles élargissaient les bornes d'un art, comme elles allaient aux inventeurs qui, par des applications ingénieuses, enrichissaient le domaine de l'industrie. Cela n'entendait pas qu'il fût révolutionnaire : il ne voulait rien renverser, il prisait l'ordre, proclamait sa nécessité; les choses et les œuvres, comme les hommes eux-mêmes, se succédaient de siècle en siècle, et se classaient selon leur valeur et leur émotion par rapport à leur temps. Il ne fallait rien détruire, les choses et les hommes,

la matière des choses et la mémoire des hommes, se détruisant eux-mêmes. Il est assez de germes de destruction dans l'univers pour qu'on s'abstienne d'en souhaiter davantage. Le temps se charge de mettre tout à sa place dans l'évolution du monde; la volonté de l'homme ou plutôt ses préférences doivent s'effacer devant ce maître éternel.

Si Olivier aimait les peintres des écoles réalistes ou impressionnistes, il n'en conservait pas moins avec un soin jaloux quelques tableaux anciens qu'il tenait de ses parents, car personnellement il n'avait jamais augmenté cette collection familiale, rassemblée dans ses salons du premier étage. Peut-être était-ce plutôt pour lui des reliques que des œuvres de prix. Tout ce qui lui venait des siens était infiniment précieux. Il avait porté durant des années les vêtements de son frère mort, dont la taille était pareille à la sienne. Et il lui arrivait encore, quand il voyageait, de mettre une pelisse d'Ivan, usée de poils et roussie de drap et dont un jour, à Paris, étant sur le point de se rendre à l'ouverture officielle du Salon, il avait repris lui-même, d'une aiguillée maladroite et hâtive, le tissu d'une poche déchirée.

On avait beau le plaisanter sur cette manie, il répondait qu'il se trouvait très bien et que jamais, par exemple, tailleur ne lui avait fait un manteau si juste, où il se trouvât mieux à l'aise. Pour cet homme qui avait sondé toutes les vanités du monde, le vêtement était chose secondaire. Il s'habillait

simplement, payait peu ses costumes, alors que plusieurs des peintres et des sculpteurs qu'il protégeait se faisaient habiller à ses frais chez des tailleurs à la mode. Et cela aussi il trouvait très bien, car il méprisait une tenue négligée et recherchait l'élégance sous tous ces aspects, mais avant tout dans l'esprit. Le sien était fin et profond et il considérait chez un artiste comme une discipline élémentaire le désir de s'instruire, d'être par conséquent supérieur aux gens qui ne comprennent pas l'art, et sont donc en dessous de la beauté... Pendant six mois, une heure par jour, il s'était efforcé d'inculquer les éléments de philosophie à un jeune architecte dont la manière moderniste l'avait séduit, mais dont le raisonnement le choquait par sa puérité... Cette manière d'entendre et d'expliquer les choses était assez lamentable... Mais les leçons de l'industriel ne profitèrent guère au bâtisseur; et Olivier Auburtin, s'il continua à admirer ses constructions, cessa d'affectionner un homme qui refusait de tenter un effort dont vient aisément à bout un adolescent.

En tout être il prisait d'abord l'énergie; mais comme il arrive qu'elle ait des fins dédaignables, il se laissa parfois leurrer. Tel peintre bien doué pour qui il avait fait construire un atelier, cessait de produire; un autre, auquel il versait une pension, menait une vie joyeuse avec l'argent destiné à l'achat de toiles et de couleurs; un sculpteur à qui Auburtin avait adressé un chèque pour lui permettre de payer

la fonte d'un groupe qu'il voulait envoyer à une exposition, prétendait avoir perdu la somme encaissée. Olivier la lui comptait une seconde fois, mais apprenait plus tard que le personnage avait trahi sa bonne foi. De combien de mésaventures pareilles sa vie n'était-elle pas jalonnée? Depuis trente ans on abusait ainsi de son cœur généreux sans tarir la source de sa bonté. Il disait que la désillusion est une pierre de touche... A chaque trahison nouvelle il était un peu plus triste, mais rien ne l'empêchait d'agir comme devant. Des amis s'étonnaient que tant d'expériences ne l'eussent pas assagi et qu'il continuât à se laisser voler. Quelque financier peu scrupuleux, qui avait un jour prêté un louis à tel rapin qui ne le lui avait jamais remis, allait jusqu'à dire :

— Les artistes sont des crapules. Ils n'ont aucun sens moral.

L'industriel ripostait, très calme :

— Il ne faut pas généraliser. Il en est d'honnêtes, de très honnêtes, de plus honnêtes que nous, peut-être, — et Auburtin souriait malicieusement ; ceux-là sont alors tout à fait adorables. Un artiste qui est en même temps un homme, dans la noble acception du terme, est un être rare qu'on ne saurait assez fréquenter. J'ai connu, j'en connais encore quelques-uns. Si les artistes ont habituellement peu de morale, c'est parce qu'ils croient que n'en ont aucune les bourgeois dont ils captent la confiance pour leur

tirer de l'argent. Le jour où peintres et sculpteurs sans délicatesse auront la conviction qu'il existe des vertus bourgeoises, ils s'amélioreront. N'auraient-ils pas honte de passer pour inférieurs aux bons bourgeois dont ils se moquent et dont ils ont tant besoin?

Le lendemain l'usinier achetait un nouveau tableau ou allait voir dans son atelier un statuaire marmiteux qui par écrit lui avait demandé un secours. Il était l'âme secourable par excellence.

C'était ce que lisait en son visage Marthe Gérold, qui regardait Olivier Auburtin occupé à discuter avec Godefroid les qualités d'un paysage devant lequel il l'avait conduit. Elle ignorait tout de son existence presque trois fois longue comme la sienne; qu'eût dit la jeune femme si elle avait appris tout à coup que cette vie avait été trois fois plus douloureuse que sa vie à elle, elle qui croyait avoir touché le fond de l'infortune terrestre?...

L'industriel venait d'atteindre ses soixante ans; il était grand, svelte, maigre de buste et carré d'épaules. Il avait un large front ridé, de petits yeux bleus, ou plutôt de grandes prunelles bleues enserées dans des paupières étroites, d'où le regard parfois partait vers celui qu'Auburtin observait comme un trait lancé d'une meurtrière vers un adversaire qui approche... Ses cheveux gris étaient séparés symétriquement par une ligne qui partait du milieu du front, et son masque s'encadrait de fins favoris blancs. Sa lèvre rasée montrait une bouche mince

dont la ligne, aux commissures, remontait un peu vers les narines, ce qui donnait l'apparence d'un perpétuel sourire à cet homme qui avait tant de motifs de pleurer.

Mais Marthe et Godefroid ne s'y trompaient pas : ce masque ne travestissait pas l'âme, il donnait le change sur sa profondeur à ceux qui n'examinent que superficiellement les êtres et les choses. Et Marthe, oubliant le lieu et l'heure, regardait Olivier Auburtin comme elle aurait regardé son père, si elle avait eu le bonheur de le connaître par deçà cet âge de raison avant lequel l'homme ne sait rien, ne juge rien et est incapable de se conduire.



X.

LE PRESTIGE DES FANTÔMES

Avant d'installer Godefroid à l'usine à gaz, Olivier Auburtin l'emmena à Paris; il lui fit faire ce voyage, — le premier vrai voyage hors de son pays, — à la fois pour le récompenser de la manière brillante avec laquelle il avait passé ses derniers examens et le présenter à des personnalités de la science et de l'industrie avec lesquelles, en vertu de ses fonctions prochaines, l'ingénieur devrait inévitablement avoir des rapports. En partant, Godefroid laissait à sa femme le soin d'achever l'emménagement de leur maison. L'absence du jeune directeur dura huit jours, huit jours durant lesquels, sans que la pensée de son cher époux la quittât un instant, Marthe dépensa beaucoup d'ingéniosité dans le placement des meubles et des bibelots. Sa position nouvelle l'obligeait à adopter une autre manière d'existence, son mari étant plus en vue, sa place exigeait une

plus grande représentation. Il avait fallu que la vaillante Marthe engageât une servante qui, rapidement stylée par le domestique dont la gratifiait le budget de l'usine, l'aida à mettre tout en ordre dans le logis. C'était un bâtiment carré, à un étage, dont la façade principale regardait une allée qui mettait les dépendances de l'usine en communication avec la chaussée. La grille s'ouvrait souvent pour livrer passage à des véhicules chargés de coke et de sulfates, de goudron et d'escarbilles; et la demeure tremblait tout entière alors à ce lourd charriage, qui étouffait le bruit des pas des ouvriers allant à leur besogne ou la quittant.

Un petit hall séparait le vaste salon de la salle à manger et du fumoir, qui tiraient leur jour du côté de la rue. Du salon, quand on levait le store et glissait les rideaux, on distinguait au milieu de l'étroit jardinet qui unissait la maison à l'avant-cour de l'usine, un cabinet de chèvrefeuille sous le frais feuillage duquel, aux heures ensoleillées de la belle saison, Marthe prit bientôt l'habitude d'aller travailler à sa couture ou à sa broderie. Plus loin, derrière des bâtiments fuligineux dominés par de hautes cheminées crachant des fumées noires et blanches, on apercevait les gazomètres, enveloppés dans des nuages de vapeur et de poussière et qui, quand descendaient les ombres du soir, ressemblaient à autant de donjons dont la plate-forme se fût fantastiquement abaissée ou relevée le long des heures.

Quand Godefroid revint de France, sa compagne

avait achevé d'arranger leur nouveau nid. Le souci de l'un et de l'autre fut désormais de l'embellir, de l'étoffer, de compléter son ameublement, car leur ancien mobilier était bien méchant... Et quand un jour la futée Marthe eut acheté à vil prix, chez quelque brocanteur du faubourg, une jolie vitrine du dix-huitième siècle qu'un ébéniste remit aisément en état, elle connut cette joie un peu orgueilleuse : y ranger les pièces nombreuses de cet exquis service d'enfant en vieux Delft qui lui venait de ses aïeules et qui ne manqua pas d'émerveiller, par la perfection de sa fabrique et la fantaisie de son décor, les personnes qui, dans la suite, fréquentèrent chez les Gérold. Ils avaient vécu jusqu'alors en dehors de toute société; mais les contingences de leur état les mirent bientôt en relation avec des gens dont le commerce ne les enchantait pas toujours, bien que l'amitié finît par les lier à quelques-uns.

Auburtin plus que tout autre admirait ces faïences minuscules; la première fois qu'il avait vu cette vaisselle, il l'avait crue fautive, ne supposant pas possible que pareil ensemble fût demeuré complet et intact après cent cinquante années. Il l'avait examinée pièce par pièce, regardant les plats et les assiettes, la cafetière et la soupière, les compotiers et le saladier, la théière et les saucières, les tasses et les soucoupes, ne se lassant pas d'admirer la forme élégante et l'ornementation charmante de ce service fait, eût-on pu croire, pour un ménage de nains.

L'industriel n'avait pas osé dire que c'était là une œuvre digne d'un musée, bien que telle fût sa conviction. Mais en exprimant à haute voix cet avis, il aurait eu peur que dans son enthousiasme Marthe ne vît son désir de pouvoir s'en rendre acquéreur. Ce qui ne l'empêchait pas, dès qu'il pénétrait dans le salon de madame Gérold, de s'approcher du meuble qui abritait cette petite vaisselle incomparablement jolie et de mettre ses lunettes pour bien la regarder en détail.

Marthe n'avait revu qu'une fois le patron de son mari : après leur voyage à Paris, il était venu la visiter dans la maison toute neuve et lui avait fait compliment sur son goût. Puis il s'était excusé auprès d'elle de lui avoir pris pendant une semaine ce mari qui depuis cinq ans ne l'avait pas quittée. A quelque temps de là, — on était à la fin de septembre, — les Gérold reçurent de leur protecteur un carton gravé : « Monsieur Olivier Auburtin prie monsieur et madame Gérold de lui faire l'honneur de dîner chez lui le ... ». Ils acceptèrent ; mais quand la réponse de Gérold fut partie, les époux se regardèrent interloqués. C'était fort bien de vouloir aller dîner dans le monde, mais comment fallait-il s'y conduire ? Ils n'avaient pas la moindre notion de l'étiquette qu'on y observe, et cette constatation les rendait fort perplexes. Marthe aurait refusé de se rendre partout ailleurs que chez Olivier Auburtin ; à quoi bon voir des gens, des gens qu'on ne connaît

pas et qu'on ne connaîtra vraisemblablement jamais? Ils étaient si bien chez eux, en leur petite maison toute claire qui, dans le voile de fumée blanche que la bourrasque rabattait parfois sur elle, avait l'air de monter dans les nuages! Ils se sentaient si indissolublement liés l'un à l'autre! Le soir, quand Gérold avait accompli sa journée, ils se hâtaient de souper pour se rapprocher aussitôt que, la table dégarnie, la domestique avait regagné l'office.

Pourquoi courir ailleurs quand on est content chez soi? Et puis, ailleurs, c'est l'inconnu, ce sont des êtres qui n'ont aucune raison de vous aimer et par conséquent sont déjà un peu vos ennemis... L'amour de Godefroid suffisait à Marthe; il n'y avait pas place dans son cœur pour un autre sentiment. Elle se trompait en se disant cela; à côté de cette fleur vivace de son amour, une autre fleur, celle de l'amitié, s'était épanouie en son sein, et celle-là c'était l'attention affectueuse d'Auburtin qui en avait répandu le germe en elle. Aller dîner chez lui, à cette même table où ils avaient déjeuné ensemble au printemps, c'était renouveler, augmenter le plaisir profond qu'elle avait goûté alors. Mais ils ne seraient pas trois seulement cette fois-ci, il y aurait vraisemblablement d'autres convives, et la joie des Gérold en serait d'autant plus diminuée que le maître de la maison devrait partager également ses soins entre tous.

Mais Auburtin était le patron de Godefroid, et

celui-ci ne devait en rien froisser la susceptibilité de l'homme qui lui voulait du bien et, certes, se préoccupait encore de l'avenir de son protégé et de ses intérêts, en le réunissant avec des personnes qui, dans la suite, pourraient lui être utiles. Ils iraient; ils se tiendraient sur la réserve; en s'effaçant, ils feraient briller davantage les autres, dont leur humble présence n'attirerait pas l'attention. Ne serait-ce point la meilleure manière de ne pas manquer aux usages? Ensuite se posa cet autre problème : Comment s'habilleraient-ils? Comment se rendraient-ils à ce dîner? Il fallait louer un coupé et leur bourse était presque vide. Mais non, ils prendraient le tramway, du voisinage de l'usine il les mènerait à la porte même de l'hôtel d'Olivier Auburtin; même s'il pleuvait, ils n'arriveraient pas crottés...

Ils laissèrent couler deux jours et prirent une grande détermination : Godefroid, dont le vêtement le plus riche était une redingote qui, cinq années auparavant, avait servi à son mariage, se commanda un frac; une bonne faiseuse prit mesure à Marthe pour une robe en soie de Chine. C'était la première robe que Marthe n'eût pas coupée et cousue elle-même. Elle lui allait à ravir et quand, la veille du dîner, elle l'eut essayée, Marthe fut un peu gênée de voir que la glace de son armoire réfléchissait une si belle image... Elle accusa de coquetterie cette jeune femme qui lui ressemblait si fort et

cependant était si différente d'elle. C'était comme une sœur jumelle, mais une sœur vaniteuse!

Pourtant, le lendemain, madame Gérold revêtit non seulement sa robe avec fierté, mais déjà aussi avec une sorte d'habitude; et elle retira du coffret en bois de rose le plus humble bijou de sa grand'mère, Jeannette de Charvet, un collier de grenats à fermoir d'or ciselé, et se le passa au cou. Les quatre rangs de petites perles rouges s'harmonisaient délicatement avec la nuance blonde du crêpe frisé. Marthe ne se reconnaissait pas, mais Godefroid la reconnaissait mieux; elle ne lui avait jamais paru si séduisante, à la fois si enjouée et si sérieuse, et par conséquent si elle-même.

Ils descendirent du tram à quelques pas de l'hôtel; une file de voitures lentement avançait vers le porche. Ils se faufilèrent dans la compagnie qui gagnait le vestiaire et, débarrassés de leur manteau, gravirent l'escalier monumental. Sur le palier, une large glace refléta leur physionomie. Quel était ce couple élégant en beaux habits enveloppés dans la lumière vive répandue par les girandoles électriques? Leurs visages ressemblaient fort aux visages d'une écolière et d'un pauvre dessinateur qui, autrefois, chaque matin, cheminaient ensemble du faubourg vers la cité... Mais ces adolescents-là étaient beaucoup moins sérieux et beaucoup plus timides que les deux jeunes mondains qui se regardaient dans la glace... Le valet ne dut pas

leur demander leur nom, il les remit tout de suite et les annonça.

La clarté du salon était éblouissante : aux branches des lustres et dans les appliques à la manière ancienne, par centaines les bougies brûlaient. Olivier Auburtin, debout à l'entrée de la pièce, le ruban rouge à la boutonnière de son habit, causait avec une dame qui venait d'arriver. Il la laissa près de la porte, s'approcha des Gérold, leur serra la main, sourit en voyant Marthe si gracieusement vêtue, et ce sourire fut pour elle le plus agréable des compliments. Autour d'eux, dans les chambres voisines, des cavaliers s'empressaient à faire leur cour à des femmes très décolletées; elles jouaient de l'éventail et de la prunelle, eux jouaient avec leurs gants, badinaient dans la conversation au milieu de laquelle parfois un rire très jeune jetait sa fusée. Auburtin mena les Gérold près de ces personnes, les présenta. Marthe faisait des révérences, comme à l'école le lui avait appris ses maîtresses de maintien. Godefroid inclinait la tête.

Ils se retrouvèrent seuls dans un coin, entre un canapé en tapisserie de Beauvais et un haut meuble vitré tout rempli de pièces d'orfèvrerie. Alors Godefroid s'aperçut qu'il tenait en main un petit carton que tantôt son patron lui avait remis. Il regarda, il avait un biseau doré; machinalement il lut : « Monsieur Gérold est prié d'offrir le bras à madame Morian. » Madame Morian? Il ne l'avait

jamais vue... Comment la reconnaître parmi ces vingt dames qui emplissaient les salons de leurs toilettes étincelantes et de leurs sourds caquetages? Soudain il entendit prononcer ce nom tout près de lui. Quelqu'un disait à voix assez haute : « Pardon, madame Morian, vous ne fûtes pas hier soir à la Monnaie? » C'était une femme de quarante ans, noire de cheveux et de prunelles et qui, dans l'échancrure d'une robe foncée, découvrait la chair d'une gorge puissante; sa bouche était spirituelle, son regard vif, et elle maniait son lorgnon avec une délicieuse impertinence. Le valet avait lancé du seuil l'annonce traditionnelle : « Monsieur est servi!... »

Auburtin s'approcha d'une dame âgée, lui offrit cérémonieusement le bras, l'emmena vers la porte. Les invités suivirent son exemple; un aimable rondelin, avec des gestes un peu brusques, entraîna Marthe. Les couples allaient en cortège sous les bougies dont les flammes dansaient dans l'air surchauffé. Gérold, qui rêvassait, se secoua, fit deux pas :

— Madame Philippe Morian? demanda-t-il, en s'inclinant.

— En effet, répondit sa voisine, qui le regarda à travers le cristal de sa lunette.

Il reprit :

— L'insigne honneur m'échoit de vous conduire à table!...

Elle s'appuya à son bras, ils descendirent les

degrés. De nouveau, sur le palier, la glace réfléchit un couple; mais les yeux de Gérold ne reconnaissaient que le cavalier; la dame n'était plus la même. Comme les hommes sont versatiles! Celui-là était tellement galant avec sa nouvelle amie, qu'il semblait avoir tout à fait oublié sa compagne de tantôt... Godefroid avait envie d'invectiver contre le vilain personnage.

A table, Godefroid était assis à la gauche de madame Morian. Après le potage, tandis qu'il posait à côté de son assiette le petit verre de madère qu'il venait de vider à moitié, il lut d'un regard distrait le nom de sa voisine sur le bout de carton posé au bord de sa coupe à champagne; il questionna tout à coup :

— Pardon, madame, seriez-vous apparentée au peintre Philippe Morian?...

— Oui et non, répondit-elle, sur un mode plaisant et en le regardant de ses francs yeux noirs : c'est mon mari...

— J'aime beaucoup ce qu'il fait, repartit Gérold. Son talent est très spécial, sa conception très nouvelle. On a dû me présenter à lui tantôt, mais dans une si nombreuse compagnie, quand on ne s'est jamais rencontré, il est difficile de se reconnaître...

— Tenez, il est assis là-bas à droite de cette jeune dame si joliment coiffée...

Si joliment décoiffée, aurait-elle dû dire. Car Marthe était la seule peut-être qui, parmi toutes les commen-

sales de l'industriel, ne se fût pas fait arranger et friser les cheveux par quelque perruquier. Est-ce pour cela que toutes ses voisines avaient des têtes si impersonnelles qu'on les eût prises pour autant d'autres femmes, le lendemain, à leur lever?

Après le dîner, magnifiquement servi dans de la vaisselle d'argent, Auburtin donna la musique. Un orchestre symphonique installé au bout de la galerie, derrière un rideau de plantes vertes, exécuta des compositions de vieux maîtres français et italiens : Rameau, Lulli... Marthe fut des quelques convives que le maître de la maison convia à servir le café à ses hôtes. Elle se fit prier, il insista, elle s'exécuta quand elle eut vu comment s'y prenaient ses compagnes... Elle emplissait une tasse à moitié, l'offrait à un invité, à une invitée, et de la main droite tenait le pot au lait en argent ciselé. Elle allait ainsi de groupe en groupe, rendue sérieuse par l'importance de ce rôle qui lui était dévolu, toujours timide, mais sans plus de gaucherie, adaptée tout à coup à ce nouveau milieu par le rêve qu'elle faisait, tout en allant et venant, d'être chez elle. On la regardait, on l'admirait, on la complimentait, des jeunes gens lui faisaient la cour... Elle était si gracieuse, elle s'harmonisait tellement avec toutes les belles choses qui l'entouraient et parmi lesquelles personne cependant ne l'avait vue jusqu'alors! Tout souriait à sa jeunesse et les personnages des tableaux, qui, à la première rencontre, lui avaient

paru un peu rébarbatifs, prenaient maintenant intérêt à l'examiner et, pour la suivre du regard, paraissaient interrompre leur action.

— Chère madame, lui disait une coquette entre les deux âges, très fardée et très remuante, faites-moi le plaisir de venir me voir? Je reçois le jeudi...

— Mon jour est le dimanche, fit une personne plus jeune, de toilette tapageuse et qu'on dit à Marthe être l'épouse d'un critique théâtral notoire.

Marthe ne leur confiait pas quel était le sien. Elle avait cependant des envies de déclarer :

— Je suis chez moi le samedi : ce jour-là, j'essuie mon meuble.

Et elle trouvait si drôle cette réplique imaginaire, qu'elle riait en elle-même, ce qui faisait monter à son visage le reflet de sa joie intérieure. Le hasard voulut que, au moment où les laquais circulaient avec les rafraîchissements, les Gérold et les Morian se rencontrassent dans un petit salon écarté.

— Si nous nous asseyions un instant? proposa le peintre en montrant des fauteuils à sa femme et à Marthe.

Ils s'assirent tous les quatre et causèrent. Parfois un homme en habit noir, un cigare aux doigts, traversait le salon, pour gagner le fumoir; la musique des violons et des violoncelles, qui avait repris, leur arrivait en rythmes estompés. A la muraille, une vieille chienne blanche accroupie, peinte par Joseph Stevens, les regardait avec des

yeux d'une tristesse surhumaine. Ses flancs creux et abattus, aux mamelles tarries, disaient les nombreux enfantements de cette bête épuisée. Dans tout ce luxe, au milieu de toutes ces richesses, le regard de cet animal misérable était comme un reproche.

— L'œil de ce chien ne cesse de me faire mal, dit tout à coup le peintre. Devant tant de souffrance exprimée, on a un peu honte de n'être qu'un homme. La bête plus que l'homme nous apprend à être bons... La morale humaine est inférieure à la morale animale. Quand les hommes placent, ou plutôt enferment dans des hospices les aveugles, ils obéissent à l'égoïsme, car ainsi ils éloignent d'eux la hantise de la pire infortune. Combien leur philanthropie est peu de chose à côté de l'action de ces fols cornillas qui viennent chaque jour nourrir les vieilles corneilles aveugles pour les empêcher de mourir de faim...

— Ce sentiment altruiste est comme le principe de votre peinture, fit remarquer Gérold, qui se rappelait avoir vu de l'artiste quelques pages consacrées à la vie laborieuse des humbles.

Marthe osa dire :

— Il ne faut pas seulement aimer ce que l'on fait, mais aimer ceux qui vous inspirent ce que vous faites... On voit bien que Joseph Stevens a aimé les chiens.

— L'amour du prochain, sentiment chrétien en décadence, n'est-ce pas l'art démocratique qui l'a restauré? demanda madame Morian.

Son mari, dont elle partageait étroitement les idées, ajouta :

— Depuis que l'art a accueilli les humbles, ils ont obtenu, et ils conservent une plus large place dans le cœur des hommes. Un art qui demeure indifférent à la plastique des humbles, appartient à une nation qui ne glorifie point le travail, parce qu'elle ne comprend pas sa beauté. La Chaldée, l'Assyrie, la Perse n'ont point pris pour modèles ces pauvres gens que les peintres et les sculpteurs égyptiens nous montrent à leur peine. L'art social est la dernière conquête de la solidarité humaine.

— La plus récente, corrigea Gérold; on en fera d'autres. Ainsi, dans l'industrie...

Il formulait quelques généreuses théories dont il tenait le principe de son père, le tribun socialiste, mais qu'il avait amendées par sa propre expérience.

— Si on comprenait mieux l'ouvrier, on saurait comment obtenir de lui une collaboration plus intelligente. Cela détruirait la contrainte dont on doit user aujourd'hui envers lui. Ce n'est point le cheval sur lequel on tape le plus qui travaille le mieux. L'ouvrier, bien éduqué, de son côté comprendrait plus parfaitement son patron. La vraie cause du conflit social ne réside-t-elle pas dans l'entêtement de l'un et de l'autre?...

L'orchestre s'était tu, la galerie était vide, les quatre amis poursuivaient leur causerie dans le petit salon silencieux où la vieille chienne en

effigie semblait écouter leurs bonnes paroles. Le bruit amorti d'un pas sur le tapis interrompit leur dispute; Olivier Auburtin parut.

— Je ne vous chasse pas, dit-il, sur un mode plaisant et paternel; mais si vous voulez rentrer avant le jour...

Il était trois heures du matin. Ils s'excusèrent auprès de leur hôte et prirent congé. Les Morian montèrent dans leur coupé. Les Gérold gagnèrent le boulevard. Sous la ramure des maronniers que l'automne avait dorée et qui chantait dans le vent tiède, ils marchaient bras dessus bras dessous. Marthe, frileusement drapée dans son manteau, s'était entortillé la tête dans un fichu de dentelle, et ses pieds, dans ses étroits souliers de satin, lui faisaient mal. Mais ils allaient allègres. Leur cœur, comme ces feuillages profonds sous lesquels ils passaient, était plein de murmures; et pareille à ces feuillages toute leur âme se dégageait de l'ombre de la nuit pour s'envelopper dans les premières lueurs de l'aube qui pointait, et, là-bas, derrière eux, à l'orient diaphane, mettait un halo blond au-dessus de la cité.

Le palais de l'usinier est redevenu silencieux. Les serveurs sont partis, les serviteurs ont gagné leurs chambres. Olivier Auburtin, comme il en a l'habitude, a fermé à clef le meuble vitré où, devant lui, le maître d'hôtel a remplacé les somptueuses et rares pièces d'argenterie armoriées qui ont donné

ce soir de grande réception à sa table, avec les cristaux taillés et la vaisselle de vieux chine, l'aspect d'un couvert princier. Lui seul n'est pas couché encore. A mesure qu'il traverse le hall et gravit l'escalier, il tourne les commutateurs : derrière lui la lumière s'éteint, devant lui elle s'allume. Le voici dans sa chambre, au milieu de ce meuble merveilleux qu'un célèbre ébéniste de Bruxelles fabriqua pour Louis Bonaparte, mais que l'abdication imprévue du roi de Hollande l'empêcha de jamais fournir.

L'industriel s'est assis dans un des fauteuils dont les bras et les pieds antérieurs offrent dans leur ensemble la forme de l'avant-corps d'un aigle éployé. Le grand cygne de bronze doré qui épouse la courbe du bois de son lit de citronnier, semble allonger le cou vers lui, comme pour l'inviter au repos. Mais l'industriel reste indifférent à la muette prière de l'élégant oiseau ; il n'est point fatigué, il n'a pas envie de dormir, il n'a envie de rien, si ce n'est de s'anéantir. Heure de désenchantement, heure affreuse qu'il appréhende chaque jour et qui est plus atroce les nuits où son palais s'est illuminé pour une grande fête. Heure terrible où tous les bruits de la musique et des rires s'étant évanouis, l'industriel est plongé soudain dans sa froide solitude.

Cette nuit-ci sa détresse est plus profonde que jamais ; mais Auburtin est pareil à un naufragé qui

ne périra pas et qui, recueilli par un navire, coulera de nouveau pour être repêché encore... Il ne sera point pour lui de sauvetage ni de perte ! Pauvre homme, très pauvre homme au milieu des richesses ! Avec tout son or, il ne pourrait pas acheter un cœur, ou en racheter un, un seul de tous ceux qui battent dans le corps des êtres de son sang. Que ne donnerait-il pas pour ravoïr, pour réentendre battre le plus jeune de tous, celui de ce fils dont le portrait, plus vivant que l'image du salon du rez-de-chaussée, lui sourit tristement du haut du bureau à cylindre où est posé son cadre d'argent?... Autour de ce cadre sont d'autres photographies : son frère Ivan, en costume de voyage, sa femme, en toilette de mariée, sa sœur Éléonore, en robe à traîne ; et deux daguerréotypes montrant le père et la mère d'Olivier en buste, dans l'ovale de la plaque de cuivre argenté dont le miroitement confond les traits de leurs bons visages. Le silence se remplit de rumeurs, l'écho de pas assourdis vient de l'escalier, des ombres vont et viennent dans les appartements sonores, des lumières s'allument, la fête va-t-elle recommencer ?

Mais Auburtin, le front dans ses deux mains, ne se lève point pour recevoir ses hôtes : on ne souhaite point la bienvenue aux ombres, et celles-ci lui sont si familières... Pourquoi donc est-il seul vivant parmi tous ces fantômes ? Mais ne sont-ce pas eux qui sont vivants et lui qui est un esprit ?

Non, les ombres ne souffrent plus, leur chair est devenue insensible, et celle d'Auburtin est toute meurtrie; non, les ombres ne pleurent plus et les yeux d'Auburtin sont mouillés de larmes; non, les ombres ne gémissent plus et aux lèvres d'Auburtin montent des sanglots; non, les ombres ne regrettent plus rien et Auburtin regrette tout.

Olivier Auburtin regrette de n'être pas le plus pauvre des hommes, et il cherche à comprendre pourquoi il est seul sur la terre et par quelle puissance infernale il a été voué à la détresse... Ah! s'il avait eu un cœur moins sensible, il eût aussi moins souffert. Ah! s'il avait été à la place de ce mauvais garçon d'Ivan... Il serait mort depuis beaucoup d'années, mais il aurait connu la joie de vivre, la banale joie de vivre, la folle joie de vivre. Quelles vraies voluptés Olivier a-t-il goûtées? Ivan aurait dû être à sa place. Lui, assurément, la fête finie, eût tout d'abord songé à faire rapporter les flambeaux.

Allez, écarter-vous, ombres insidieuses et cruelles! Éloignez-vous jusqu'au prochain soir...

Auburtin s'est levé, il est livide, il chancelle, on pourrait le croire ivre, mais il n'a bu qu'un doigt de champagne de tout le dîner. Dans son habit noir, il s'imagine, quand il passe devant la haute psyché, être en grand deuil. Va-t-il, ce matin, une fois encore suivre une bière emportant vers le mausolée faubourien quelqu'un de sa famille? Ou

est-ce lui qu'Ivan va conduire au cimetière? Olivier se dévêt. Mais il ne se couchera pas. Il se drape dans sa robe de chambre. Tantôt il se baignera, quand son valet sera levé. En attendant, il travaillera; il y a là, dans son bureau, un projet de rapport sur une entreprise métallurgique qu'il lui faut annoter d'urgence. Le cylindre d'acajou glisse et gémit dans sa coulisse de cuivre; les papiers, les livres, l'écritoire apparaissent. L'aube noie dans une fine lumière rose la guipure des rideaux; la clarté des lampes électriques, près d'être vaincue par la lumière du soleil, pâlit et se confond avec le jour qui, de plus en plus abondant, pénètre dans la chambre et blanchit la feuille où Olivier Auburtin est en train d'écrire.



XI.

DE L'OMBRE A LA LUMIÈRE

A la fin de la quinzaine suivante, les Gérold allèrent en soirée chez les Morian. Ils recevaient dans l'atelier du peintre et Marthe et Godefroid, en rentrant chez eux vers minuit, avaient appris à deviner non pas seulement le caractère de leurs nouveaux amis, mais aussi à connaître l'art de l'un et l'intelligence de l'autre. Devant quelque cinquante invités, un jeune poète, qui avait publié récemment sur Philippe Morian une étude enthousiaste mais assez peu compréhensive, donna une conférence sur le rôle de l'amour dans l'art, ou tout au moins sur la part qui revient à la passion dans l'inspiration de l'artiste; et il parla de celles, femmes légitimes, amantes et amies, dont la beauté physique dicta à des maîtres illustres des pages immortelles. Il conclut en développant cette idée que l'amour est le germe même de toute œuvre

émue et troublante, l'amour des choses et des êtres, l'amour de la nature bien plus que l'amour du monde intérieur. Godefroid qui, de la chaise qu'il occupait au fond de la salle, apercevait Marthe assise au premier rang des auditrices, songeait que ce ne sont pas uniquement les femmes d'artistes qui guident la destinée de leurs maris en exerçant une action heureuse sur leur travail.

Il ne semblait pas que l'art de Philippe Morian eût été influencé d'une façon quelconque par sa femme; cependant chacun savait que nul ménage d'artiste n'eût pu rivaliser avec eux d'affection et d'accord. Il n'avait jamais pris sa femme comme modèle; une seule fois il avait fait son portrait, en pied, et encore telle qu'il la voyait rarement, d'habitude ailleurs que chez eux, en toilette de cérémonie, comme s'il eût voulu que le public, que les inconnus ne pussent point se familiariser avec une effigie qui aurait montré sa compagne sous un aspect, sous des dehors, et avec une pensée qui en somme n'appartenaient qu'à lui... Mais l'influence de madame Morian se manifestait dans l'esprit même des productions de son mari, dont elle entretenait l'émotion parce qu'elle la partageait. Morian réalisait avec d'autant plus de fougue ses œuvres, que la préférence de sa compagne allait aux sujets de son choix.

Ces sujets, Godefroid en voyait beaucoup d'interprétations autour de lui; et c'est leur incitation à

la songerie qui, ce soir-là, le rendit très taciturne; en effet, tandis que d'aucuns gagnaient le salon où était installé le buffet ou l'antichambre transformée en fumoir, il examinait les productions du maître; le génie de Philippe Morian lui était ainsi révélé. Godefroid, au cours de cette analyse de quelques heures, pénétra la genèse d'un art pour lui si nouveau et en suivit les étapes; car à côté de plusieurs de ses meilleurs tableaux, Morian conservait les esquisses de la plupart des œuvres qu'il avait vendues à des musées et à des collectionneurs, et des photographies de beaucoup d'autres. Gérold saisissait d'autant plus la modernité de cet art qu'il le connaissait très mal; de l'ensemble de tant d'ouvrages se dégagait une personnalité toute différente de la personnalité des artistes classiques que Godefroid n'ignorait pas. Et l'absolu contraste existant entre la société élégante, maniérée et diserte qui remplissait l'atelier et celle infime, misérable et taiseuse qui était peinte sur les tableaux appendus aux murailles ou placés sur des chevalets, faisait mieux encore ressortir le caractère de cet art et tout ce qu'il contenait d'audace et de générosité.

Philippe Morian avait été un des tout premiers à observer la vie des travailleurs, à la décrire en leur ouvrant à la fois son cœur et son esprit. Il les avait transposés dans une plastique si puissante que, espérant le dénigrer, ses rivaux assuraient

qu'il s'était contenté, pour être original, de vêtir de défroques plébéiennes des figures antiques. Cette critique acerbe, qui n'était pas sans fondement, était en somme le meilleur éloge que l'on pût faire de sa vision. Oui, Morian se rapprochait des anciens par la compréhension qu'il avait de la noblesse des formes, par la grande simplicité qu'il donnait aux silhouettes des personnages, par l'équilibre étudié des proportions. Son art était devenu rapidement classique, parce qu'il était basé sur une intelligence à la fois profonde et personnelle de la beauté; tout ce qui est sain est donc durable, tout ce qui porte l'empreinte d'une haute compréhension individuelle et d'un temps particulier, contient en lui le germe de la stabilité et de la permanence et donc du classicisme. Le classicisme est une sorte de vêtement que l'immortalité met aux œuvres des grands hommes.

L'art de Morian portait la vibrante empreinte de son époque et Godefroid, qui ne s'était jamais intéressé, qui n'avait pas eu le loisir de s'intéresser aux variations de l'esthétique, en regardant toutes ces toiles et tous ces dessins avait l'impression d'entrer dans un monde nouveau. Et pourtant, ce monde il le connaissait bien; c'était le sien, il y était né, il y avait grandi, il s'y retrouvait plus que jamais, Il vivait parmi les ouvriers, il était sans cesse au milieu d'eux, il ne voyait qu'eux du matin au soir et parfois du soir au matin. Mais

il ne les avait jamais vus ainsi, il les considérait comme des machines solidement charpentées, comme des instruments pleins de ressort et de résistance; et voici que tout à coup, dans les tableaux de Morian, ils lui apparaissaient comme des acteurs d'un grand drame, un gigantesque drame dont la brosse du peintre évoquait parfois des scènes entières...

Ah! malgré sa sympathie envers les prolétaires, Gérold les avait jusqu'alors bien mal regardés pour ne pas avoir saisi le fatalisme tragique de leur activité collective et la navrante passivité de leur effort individuel. Ce Philippe Morian lui apparaissait comme une sorte d'apôtre d'une religion nouvelle; il avait découvert un dieu qui changeait la laideur en beauté. Gérold, reportant les yeux sur les hommes en frac qui l'entouraient, les trouvait infiniment artificiels en comparaison des ouvriers vigoureux, au travail ou au repos, que Morian avait copiés dans cent attitudes, sous leur blouse ou leur veste, sous leur pantalon de toile ou de velours... Et l'ingénieur était fort tenté de trouver cette glèbe dédaignée infiniment plus belle, plus naturelle et plus utile que cette bourgeoisie, d'ailleurs plus avenante et plus policée, qui circulait autour de lui dans l'atelier. La vision de Morian transportait Gérold impérieusement dans le présent, le conduisait vers une sorte d'avenir des formes; la vision des autres peintres le ramenait vers le passé. C'était surtout ce que constatait l'observateur, qui

demeurait frappé de tout ce que le talent de son hôte levait en lui de conceptions neuves, lui qui avait jusque-là eu si peu d'idées sur la peinture.

Morian, cependant, avait été nourri de classicisme, et s'il ne prolongea pas la manière romantique des vieux artistes timorés dont il avait été l'élève, c'est qu'il avait bientôt senti en lui se révolter toute la force de son pur sang plébéien contre une sorte de caducité qui menaçait son goût. Rien en lui ne le prédestinait à la peinture des mœurs bourgeoises. Il était issu du peuple, son instinctive amitié pour le peuple orienta sa vocation et lui permit de se frayer un chemin vers une beauté insoupçonnée. A vrai dire, il avait été longtemps indécis. Dans sa prime jeunesse, sous prétexte de lui apprendre l'emploi des couleurs, un professeur d'académie l'avait pris à son service, mais il traitait le gamin en domestique plutôt qu'en disciple, et en fait de peinture Morian n'apprit qu'à laver des brosses et poncer des toiles. Et puis, encore, son patron le chargeait de trier deux ou trois fois par semaine les poires magnifiques que le vieil et avare artiste tirait de son jardin. Mais il interdisait formellement à son apprenti de manger un seul de ces fruits succulents; au bout de l'hiver, l'une après l'autre les poires pourrissantes avaient regagné en fumier ce jardin d'où elles étaient inutilement venues, sans que le pauvre garçon eût pu en goûter la bonne chair sucrée.

Le méchant homme inculqua à Morian l'amour des Grecs et des Romains. Et n'est-ce point un peu à l'enseignement de ce maniaque qu'il dut de comprendre et d'interpréter mieux que ces rivaux le sujet traditionnel que le jury lui imposa quinze ans plus tard, quand il concourut pour le prix de Rome? Il représenta les sénateurs devant Cinna avec un pittoresque, avec un mouvement qui eussent pu faire croire qu'il avait été le témoin de l'entrevue. Il obtint la palme. Mais s'il partit pour Rome, ce fut la dernière fois qu'il consacra son temps aux Romains... Là-bas, il se contenta de faire ce que les vieux artistes romains eux-mêmes avaient fait : il interpréta ce qu'il vit autour de lui, et son réalisme fut issu d'un réalisme que les autres avaient toujours dénaturé en l'imitant non dans son principe mais dans sa manière. Il peignit des femmes du peuple, des prêtres miséreux, des mendiants, des laboureurs de la campagne latine, avec leurs bœufs...

Il ne valait pas la peine, sans doute, d'aller aux bords du Tibre pour y choisir des sujets d'une pareille banalité!... Traductions indignes d'un jeune homme si remarquablement doué pour la peinture d'histoire et de la mythologie... Les envois italiens de Morian déçurent infiniment les bonzes qui lui avaient décerné le prix. Certes, ils s'étaient trompés sur la valeur du lauréat, il les avait grossièrement trompés, c'était un brouillon. Ah! si c'était à recommencer!...

Le désappointement fut encore plus grand lorsque Philippe Morian débuta au Salon. A son retour de la péninsule, il avait passé quelques semaines dans le Hainaut, chez un vieil oncle laborieux qui l'avait parfois aidé de son maigre pécule au temps de ses études, alors que les parents étaient dans l'indigence; pour s'occuper, il avait brossé les effigies de quelques plus pauvres hères du voisinage. A l'exposition, il en montra une : celle d'une jeune hiercheuse, debout devant la bure où elle descendra et qui, d'un geste paisible et fervent, fait le signe de la croix avant d'aller sous terre. On goûta peu l'image de cette adolescente comme travestie qui, dans son costume de toile étriqué accusant ses formes nerveuses et potelées, n'était pas sans friser l'indécence... Et puis, à quoi bon peindre ces obscures gens-là? Que pouvait-on bien trouver de beau dans cette jeune ouvrière de charbonnage? Cela était à la fois trivial et ridicule. L'art ne devait pas servir à copier ces êtres dont la physiologie est la négation même de la beauté. Les ouvriers, c'est mal vêtu, c'est hâve, c'est lamentable, cela communique la mélancolie. Il y a assez de souffrances dans la vie pour tolérer qu'on nous en mette systématiquement sous les yeux. Le but de l'art est de nous ravir en nous montrant de superbes hommes sains et de séduisantes femmes. Quelle erreur que d'aller dans les mines et les usines chercher de dérisoires modèles! Ce Morian versait

dans les doctrines socialistes ; c'était, dans son genre, un ennemi de la bourgeoisie ! Ne tentait-il pas de faire en peinture ce que les pamphlétaires internationalistes et égalitaires faisaient dans leurs brochures et les polémistes dans leurs journaux ? Il revendiquait pour les humbles la première place dans la société. C'était à sa manière un démagogue. Il abaissait le rôle de l'artiste jusqu'à celui d'un propagandiste. Morian était un ennemi des institutions établies. Bientôt il peindrait des scènes de meetings révolutionnaires...

Mais Morian n'en peignit pas, et ce fut un très riche bourgeois, un capitaliste célèbre qui acheta son tableau. Ainsi Morian connut Olivier Auburtin. Et c'est dans ses fabriques, sur ses chantiers qu'il trouva et interpréta bientôt tant de modèles qui, à cause de l'émotion avec laquelle il fixa sur la toile leurs actions multiples et utiles, prirent place parmi les héros. Il était lui aussi, à sa façon, un vaillant ouvrier de ces usines qui devinrent le domaine où il régna longtemps sans partage, car la jeunesse plie tellement sous le poids des traditions, que les disciples lui arrivèrent tard ; et encore étaient-ce de maladroits imitateurs et non des partisans réfléchis. Philippe Morian ne dédaignait pas, tandis qu'il dessinait ou peignait, de déposer brosse ou crayon pour se mêler un instant au labeur de ses amis et les aider dans quelque manœuvre ardue. Il comprenait mieux le mouvement de ses chers

personnages en participant à leur action, en mesurant son effort physique sur le leur; et il s'imaginait alors avoir partagé la destinée des êtres de sa classe et être lui-même un bon ouvrier manuel. Il découvrait en lui une force inconnue, s'étonnait de posséder tant de vigueur, se réjouissait de l'élasticité de ses muscles, du jeu facile de ses tendons, communiant davantage, grâce à cette certitude, avec tous les hommes qui par l'instinct étaient pareils à lui et dont il ne différait que par la vocation...

On s'accoutuma à cet art âpre, et on finit par lui trouver une sorte de frisson nouveau. D'aucuns reconnaissaient beaucoup de talent à ce peintre qui, dédaignant les vieilles routes encombrées, par des chemins mal tracés et déserts, conduit par sa seule affection, avait découvert un empire inexploré. Et là il avait ouvert les portes des temples abandonnés à tous ceux qui jamais n'avaient pu y pénétrer... Mais la grande popularité de Morian était due moins aux qualités sentimentales de son talent, moins à sa vertu magnifiante qu'à sa signification sociale. Les socialistes tiraient de l'art de Philippe Morian des arguments en faveur de leurs théories démocratiques; lui aussi s'élevait contre la servitude industrielle, blâmait l'injustice du sort, voulait détruire la domination où les maîtres du pays maintenaient ceux auxquels la nation devait sa prospérité matérielle, et les capitalistes les gros

dividendes qui les faisaient vivre dans le luxe et l'égoïsme.

Morian était le premier à s'étonner des déductions politiques auxquelles donnaient lieu ses œuvres; il n'avait jamais songé à formuler le moindre grief, à défendre telle classe plutôt qu'une autre; il ne défendait qu'une cause, celle de la beauté. Il savait bien qu'il avait uniquement obéi à l'intuition. Il n'avait rien prémédité, il n'avait rien voulu, il avait écouté une voix mystérieuse qui lui avait fait pénétrer l'esprit de choses et d'êtres dont on connaissait à peine jusque-là les apparences. Il était allé au delà du monde des sensations, il était entré dans celui de l'âme. Non, il n'avait pas du tout eu l'intention de racheter le peuple, de décrire son labeur harassant, de plaider son infortune afin de mettre fin à sa misère par les appels de sa pitié. Un critique, croyant le comprendre, lui avait dit un jour :

— Vous êtes un vengeur!...

Morian lui répondit :

— Non, je suis, au contraire, un rêveur... L'art doit être le fruit du sentiment et non du ressentiment. Le ressentiment est une qualité vile, le sentiment est ce qu'il y a de meilleur, ou plutôt de moins mauvais dans l'homme. Nous ne devons pas nous amoindrir. En écoutant notre émotion, nous nous élevons au-dessus de nous-mêmes, nous nous pardonnons de n'être que des individus très égoïstes.

L'artiste qui adopte une tendance tue en lui tous les dons de la spontanéité; la tendance découle de l'œuvre elle-même comme les effets suivent la cause; l'œuvre est une source pure, non un canal de dérivation...

Le talent de Morian était une source intarissable, qui sourdait parfois avec des bouillonnements tant son eau était abondante... Il avait d'abord commencé par interpréter individuellement ses personnages, se préoccupant avant tout de saisir leur plastique et subordonnant à la vérité de leur physiologie, de leurs mouvements la vérité des choses environnantes. Mais à force de les observer au travail, dans les ateliers, dans les cours, dans les champs, au milieu des fumées et des vapeurs, devant le feu ou sous la pluie, dans le brouillard ou la neige, l'idée lui était venue de les situer dans leur cadre exact, d'établir une dépendance étroite entre ce cadre et eux. Cela n'avait pas été sans peine, car toute étape qui est la conséquence du raisonnement est difficile à accomplir. Pour atteindre plus aisément au but, Morian avait adopté une technique nouvelle : délaissant les procédés révolus qu'il avait respectés jusqu'alors, rejetant ces factures lourdes et opaques qu'il tenait de l'exemple traditionnel de ses professeurs, il avait soudain nettoyé, allégé sa palette... On vit cet homme qui peignait en tons sourds, par coulées abondantes et bitumineuses, des effets de clair-obscur conventionnel, on

vit cet homme illuminer ses toiles, éclaircir jusqu'aux ombres, se rallier aux techniques impressionnistes en pratiquant la division du ton. Cette seconde manière marqua dans son art une étape définitive. Ses personnages, dans une atmosphère plus transparente et moins dense, se firent plus souples et parlant plus actifs, l'air ambiant fut rendu avec plus de fluidité et plus de justesse; hommes et femmes se mouvaient dans leur milieu avec la facilité des plantes qui poussent dans leur nature coutumière.

Ce fut là le fruit de l'observation de la nuance des choses, de l'observation du rapport intime qui lie ces nuances entre elles; ce résultat, cette impression d'espace et de vie, il l'obtint en conformant son métier à la décomposition chromatique qui lui permettait de rendre, selon leurs subtilités, les jeux des jours et des ombres dans les scènes qu'il interprétait au plein air ou à l'intérieur. Un voyage dans le midi lui découvrit plus parfaitement le prestige de la lumière; il y reçut une sorte de révélation, il lui sembla que jusque-là il avait vécu dans l'obscurité, et ses tableaux les plus clairs lui parurent presque noirs. Il était comme un aveugle qui acquerrait la notion des couleurs...

Depuis lors, Morian passait chaque hiver trois mois à Monaco, disant à ses amis, à la veille de s'embarquer pour la principauté, qu'il retournait vers l'âge d'or... Il continuait à peindre d'humbles gens : un carrier attaquant la veine, un ânier dans

la montagne, un pâtre au milieu de ses chèvres dans un bois d'oliviers, un cantonnier cassant des pierres sur la route, un terrassier dans une tranchée, un pêcheur tirant sa barque sur les galets de la grève. La pulsation des chairs, la radiation des substances s'accordaient avec la vibration de l'air; l'espace était tout rempli de l'action résumée par un seul homme et que tant d'autres hommes, au même instant, répétaient en mille lieux aux alentours. Cet art, affectif en principe, touchait à la synthèse, s'universalisait; le mariage de la vie avec la nature une fois de plus était célébré par le génie. Et ainsi, par le rude chemin de la réalité, dans le ruissellement harmonieux et chaud de la clarté du ciel, en marchant de la nuit vers le soleil, de l'ombre vers la lumière, Philippe Morian, tout en croyant ne décrire que les plus humbles gens de la terre, avait tracé les strophes lyriques d'un poème émouvant. Et il ne cessait de magnifier les existences les plus obscures, les moins ostensibles, inspiré, guidé, soutenu par une sympathie fraternelle...

Cette sympathie, Godefroid la lisait dans chacune des toiles, dans chacun des croquis devant lesquels il s'arrêtait. Il était tellement absorbé dans sa contemplation réfléchie, qu'il ne s'était pas aperçu que les heures avaient passé. Morian, qui avait achevé de reconduire ses invités, lui toucha l'épaule :

— Vous êtes toujours le dernier, fit-il remarquer

avec une douce ironie. L'autre semaine chez Auburtin, aujourd'hui chez moi. A mon tour, il faudra que je vous mette à la porte!..

— Pardon, fit Godefroid, sans s'offenser de cette boutade, j'admirais. Vous avez ici tant de belles choses, et si inattendues. Je vous connaissais très peu. Moi aussi je vis parmi les ouvriers...

— Et vous trouvez, sans doute, que je les ai mal compris?...

— Pas du tout. Je pense même que jusqu'à présent, c'est moi qui les ai mal regardés. Pourtant, je les aime. Voulez-vous croire que je suis impatient de rentrer dans mon usine? Vous m'avez donné d'autres yeux, vous m'avez dispensé une autre manière de sentir. Demain matin, je pénétrerai dans un monde nouveau, grâce à vos leçons. L'art est une magie.

— L'artiste n'est pourtant pas un magicien, c'est un homme un peu moins pauvre de cœur que son prochain et à qui ses origines ont accordé la faculté d'exprimer son émotion.

— Si j'osais vous demander, repartit Godefroid, de visiter mon usine, j'apprendrais en votre compagnie à sentir comme vous?

— Je ne changerais rien à votre sentiment, puisque l'éducation ne modifie pas notre caractère, mais vous jugeriez mieux du mien.

Il se tut, montra, entre les portières relevées, Marthe et madame Morian assises dans le salon, près

d'un guéridon sur lequel François, le domestique, venait de déposer une bouteille de champagne :

— Maintenant que nous sommes seuls, entre bons amis, si nous vidions ensemble une dernière coupe? Ces dames nous y convient... Voyez donc comme elles sont d'accord.

Ils les rejoignirent, s'assirent, trinquèrent sans cérémonie, grignotèrent des bonbons et se mirent à causer.

— Monsieur Gérold, assura Julie Morian, vous avez une femme charmante.

— Ne le répétez pas, protesta Marthe, il finirait par le croire, et j'en souffrirais. Les hommes qui ont une jolie femme, ou qui se l'imaginent, sont insupportables.

De toute la soirée elles s'étaient à peine quittées, se laissant aller à l'inclination qu'elles se sentaient l'une pour l'autre. La supériorité de l'âge, chez la femme du peintre, donnait à son penchant la douceur d'un intérêt presque maternel. Elles n'avaient pas échangé que des impressions banales, elles étaient toutes deux trop intelligentes pour ne pas être portées, en se devinant, aux conversations sérieuses. Elles avaient beaucoup causé et à présent que, tous les invités partis, l'ombre régnait dans le grand atelier, l'intimité du petit salon, cette sorte de recueillement des choses autour desquelles on a fait beaucoup de bruit, les incitait davantage à la conversation. Et elle reprit aussitôt que le peintre

et l'ingénieur se fussent rapprochés de la petite table. Madame Morian dit encore, quand Godefroid se fut assis en face d'elle :

— On voit, on se convainc que madame Gérold et vous, vous vous aimez bien. L'amour est un vieux sentiment, mais ceux qui le possèdent le rajeunissent sans cesse.

— Ce sentiment-là tend fort à disparaître, répondit l'ingénieur. La tendresse de deux époux très attachés semble à beaucoup un spectacle désuet...

— N'est-ce point pour cela, demanda Marthe, que la moralité diminue? Nos parents, en ce sens-là, étaient plus vertueux que nous.

— La vertu de l'homme décroît en raison des progrès de l'humanité, reprit l'artiste. Plus l'individu est parfait, plus sa morale est relative. Le génie n'est pas au-dessus de l'abjection. De grands hommes ont commis les pires bassesses. Un individu ordinaire serait à jamais déconsidéré s'il avait commis des actes dont abonde la vie d'un Wagner ou d'un Hugo. Plus l'homme est grand, plus on se montre indulgent pour ses petitesesses. C'est la plus dangereuse des erreurs. A quoi bon une raison supérieure si elle est l'esclave de l'instinct? On tuait à Rome les Vestales qui avaient failli; c'étaient d'humbles servantes. Aujourd'hui, pourtant, on porte sur le pavois des maîtres dont la vie est moins édifiante que la leur... Nous refusons de boire du vin où il y a des impuretés, et cependant nous nous

nourrissons de la pensée, de l'art de certains hommes dont le génie est plein de souillures...

— Nous ne devons pas nous arrêter à la vie privée des individus, affirma Gérold.

— Évidemment, intervint Julie Morian. Mais les êtres ayant le plus d'intérêt à ce qu'on le proclame, sont précisément ceux qui sont privés de sens moral... Un grand musicien qui est sur les crochets d'une dame riche, un grand poète qui oblige sa femme légitime à vivre dans la servitude d'une concubine, ce sont là de vilains personnages, et nous avons le droit de le dire...

Marthe se leva. L'hôtesse sonna le domestique, qui apporta les manteaux des invités. Les Morian promirent d'aller déjeuner chez les Gérold le jeudi suivant. Le prétexte était excellent pour visiter l'usine.

Marthe, pour se rendre chez le peintre, avait revêtu sa robe de crêpe blond. Elle la remit pour assister aux trois ou quatre dîners, aux cinq ou six réceptions auxquels on les invita, elle et son mari, durant l'hiver. Ce que la jeune femme avait fait d'instinct dans la première saison de son existence mondaine, elle le refit par discipline, par esprit de domination sur elle-même toutes les saisons suivantes. Chaque automne elle eut une robe de cérémonie, dont elle s'habillait quand elle allait dans la société. On s'habitua tellement à cette coutume, qu'on eût été surpris de la lui voir quitter. Moins pour justifier

son attitude que pour émettre une théorie personnelle, Marthe disait plaisamment à son amie Julie Morian que pour aller à la parade un soldat est en grande tenue, en bel uniforme. Elle aussi endossait son uniforme. Marthe le portait d'ailleurs à ravir et, sans copier strictement la mode, dédaignant ses extravagances, elle s'en inspirait, l'adaptait soigneusement à sa physionomie, à sa taille, tirant des modèles nouveaux le juste parti pour que sa toilette n'eût pas l'air de dater. « Et puis, ajoutait-elle, en causant avec sa confidente, on m'invite pour ma personne et non pas pour mon vêtement. Tâchons d'être nous-mêmes plutôt que des apparences. »

Elle habillait pour ainsi dire cette idée en humeur, et ainsi elle alimentait son esprit. Elle avait des traits, des reparties, des apostrophes, des réflexions qui la faisaient considérer comme une des femmes les plus caustiques de son milieu. Si Marthe avait été pauvre, on l'aurait plainte de ne pouvoir s'acheter qu'une robe par hiver, on aurait raillé cette humble épouse d'ingénieur qui prétendait tenir un rôle dans un monde où elle aurait dû s'effacer... Mais on savait que Godefroid Gérold avait une position brillante, qu'il gagnait beaucoup d'argent, qu'Olivier Auburtin l'avait intéressé dans plusieurs de ses affaires, qu'il le chargeait de missions industrielles à l'étranger, qu'il le traitait presque comme un fils appelé à hériter de la plupart de ses usines,

qu'il prenait même plaisir à dîner familièrement chez lui tous les mois... Alors, au lieu de plaindre Marthe, ses compagnes l'enviaient, surtout celles qui cherchaient à être originales en se conformant sans réfléchir à toutes les fluctuations de la mode, en adoptant à la légère ses nouveautés, et ne parvenaient qu'à être singulières et parfois ridicules. Comment s'y prenait pour être si originale cette jeune madame Gérold qui, toujours vêtue de même, se moquait si visiblement de l'opinion?

Marthe disait de ces inquiètes qu'elles étaient des girouettes de salons. Un jour, elle compara leur empressement à adopter une mode plus bizarre que toutes les autres, à l'impatience qu'ont certaines gens de manger des primeurs. Il faut manger les fruits à leur saison, c'est alors seulement qu'ils ont de la saveur. Mais alors chacun peut en manger et personne ne se distingue du commun des mortels... Tout vient en son temps dans un ordre logique. On ne force pas plus le goût que les plantes... Marthe, sans vouloir le moins du monde persuader ces femmes du manque de stabilité de leur esprit, marquait qu'au fond elle y était très indifférente en ne leur parlant jamais de leur toilette.

Et puis, tout en étant extrêmement courtoise, elle ne cachait pas ses inclinations. Bien qu'elle fût tenue, de par les relations de Godefroid, à fréquenter chez certaines gens qu'elle eût préféré ne pas connaître, elle ne consentit cependant jamais

à être bête de compagnie, comme elle disait un peu rudement. Si elle fit connaissance avec telles personnes dont le commerce était imposé à son mari, elle ne manqua pas de choisir ses affections; elle estimait qu'elle en avait bien le droit : nos préférences disputent le pas à nos convenances; l'homme et la femme ne doivent pas dominer leur cœur, mais écouter ses raisons... C'est une nécessité sociale, sans elle on est entraîné dans le torrent des fantaisies des autres. Il ne faut jamais se laisser influencer par la volonté du prochain, mais dicter la sienne. Tout au moins est-il courageux d'essayer. Marthe essayait, elle ne réussissait pas toujours, mais elle goûtait la satisfaction d'avoir éprouvé une fois de plus sa volonté. Elle n'obéissait point à la fantaisie; tout au moins avait-elle peu de caprice. Elle conservait quelque chose de réfléchi dans ses plaisirs les plus vifs, voire dans les élans de sa joie ou de son chagrin. Quand elle assistait à un bal, elle regardait tourner les couples avec mélancolie; quelque cavalier lui demandait-il pourquoi elle ne dansait pas, elle dont le corps souple et gracieux semblait fait pour la valse, elle répondait :

— Les vieux époux ne dansent pas, cela convient aux adolescents...

Il était là pourtant des demoiselles qui avaient dépassé son âge. A son amie Julie Morian, elle se confiait davantage. Elle disait, en s'étonnant de l'insouciance, de la versatilité, du manque de juge-

ment, de l'absence de sens pratique des jeunes filles du monde :

— L'expérience des femmes pauvres est faite de douleurs et de privations, celle des riches est faite de plaisirs et d'ennuis. Et les secondes croient cependant avoir au moins autant de motifs de se plaindre de la vie que les premières...

Lorsqu'une voisine plus tenace que les autres insistait pour déterminer Marthe à entrer en danse, elle répondait :

— La danse ne m'attire pas, ou plutôt elle ne m'attire plus; j'ai beaucoup dansé dans ma jeunesse...

Beaucoup dansé! Dans sa vie elle avait été une seule fois au bal, un bal de rapins, et elle se le rappelait tous les jours, en regardant dans son salon le tambourin qu'elle avait reçu en prix et dont les roses peintes étaient bien fanées... Ah! si elle s'était écoutée, elle aurait saisi Godefroid par le bras pour l'entraîner éperdument, joyeusement dans le tourbillon, aux sons de la musique des violons et des hautbois... Parfois, montrant ses cheveux gris à un cavalier qui sollicitait l'honneur de pouvoir inscrire son nom sur son carnet de bal, elle disait :

— Vous voyez bien que je suis une vieille femme.

Une vieille femme! Sous ses cheveux devenus presque tout blancs sur les tempes et sur le front, elle semblait si jeune qu'on eût pu les croire poudrés. Et cela faisait sa physionomie si piquante, que l'on

résistait difficilement à sa séduction. Mais les plus hardis, les Valmont de son entourage, à peine avaient-ils fait une avance, à peine avaient-ils prononcé un compliment galant, qu'ils regrettaient leurs pas, qu'ils se taisaient, pris d'un soudain respect devant cette aimable austérité, respect qu'un regard ironique de Marthe changeait en confusion. Ah! cette femme-là n'était pas de la même essence que les autres. Elle vous arrêtait tout de suite, et on n'osait plus recommencer.

Philippe, qui était fidèle et ne faisait aux amies de Julie Morian un petit brin de cour que par simple politesse, avait tôt constaté cet empire que Marthe avait sur soi-même et sur les autres. Et cela le convainquit que seules ont des aventures fâcheuses les femmes qui consentent à s'y prêter. Il est des bourgeoises qui se plaignent d'être constamment suivies dans la rue par des galantins; ceci ne leur arriverait pas si elles ne se laissaient pas suivre. Le regard d'une femme honnête est pour l'importun désarmant comme un soufflet.

Le regard de Marthe, quand elle était chez elle, à côté de son mari, au milieu des choses qu'ils aimaient, était d'une douceur exquise; il n'y avait alors dans ses yeux que le reflet de l'infinie bonté qui emplissait son cœur et alimentait son esprit. C'est ce qui frappa Philippe Morian quand il alla pour la première fois déjeuner chez les Gerold avec sa femme. Comme la couleur propre d'un

objet se modifie selon la couleur des choses qui l'entourent, les prunelles de Marthe se teintaient de la tendresse que l'amour de son mari répandait partout dans la maison. Un visage change selon les heures et les endroits comme change, selon les moments et la lumière, l'aspect des moindres plantes dans la nature. Tout, dans l'univers, ne dure qu'un instant. La fixité n'est qu'une théorie. De l'enfance à la vieillesse, cela paraît un infini; et cependant dans le temps l'enfant devient vieillard avec la rapidité que son visage mettrait à se rider sur l'écran d'un cinématographe. L'observateur intuitif pénètre cette évolution rapide dans le transformisme des êtres et des matières. Tout nous semble apparence parce que nous ne savons pas voir. Et si nous voyons mal, nous comprenons moins encore. Combien notre jugement est édifié sur des bases fragiles!...

Philippe Morian, lui, voyait mieux que la plupart des artistes de son temps; il avait aiguisé ses sens dans l'étude d'une beauté dont tous les traits étaient à définir. Et dès que Gérold l'eut introduit dans l'usine, lui qui venait de beaucoup parler à table, il demeura muet devant le multiple spectacle du travail. Il estimait qu'il n'est point possible de faire deux choses à la fois : regarder et parler. Puis, après avoir parlé, ayant été impressionné, il jugeait inutile d'expliquer ses sensations. Ces sensations, il les avait eues, elles demeuraient en lui,

et cela suffisait. Et l'ingénieur, qui conduisait le peintre dans les ateliers et sous les hangars, se laissait tout à coup gagner par cette sorte de mysticisme qui emplissait l'âme de son ami et le troublait si profondément au milieu du mystère des formes.



XII.

LA POÉSIE DE L'USINE

L'usine est vieille. Depuis qu'il la dirige, Godefroid Gérold a modernisé ses installations; l'emploi de machines nouvelles a augmenté la production du gaz et amélioré sa qualité. Mais si dans ces changements il s'est conformé aux progrès de la science, il a conservé assez de la méthode ancienne pour que la fabrique ne soit pas comme une vaste mécanique capable de marcher sans le concours de l'homme. L'ingénieur n'a pas voulu faire de ses ouvriers comme autant d'automates; et, bien qu'il ait fallu diminuer progressivement leur nombre, ceux qui demeurent apportent dans l'accomplissement de leur action le ressort de leur force physique et toute l'ampleur de leurs gestes.

Le matin, après avoir expédié sa correspondance,

quand le directeur fait sa tournée, il ne manque pas de s'arrêter pendant quelques minutes dans la halle aux fours. La poussière de houille mi-séculaire a mis à toute chose une housse noire. Dans la pénombre de la vaste construction, là-haut, l'œil-de-bœuf du pignon laisse passer un long cône de lumière blanche et froide. Dans la salle, à droite et à gauche, devant les blocs de maçonnerie, les colonnes montantes qui aspirent le gaz des cornues sont comme des tuyaux d'orgues immenses d'où s'échappent au lieu de sons d'épaisses spirales de fumée verdâtre. Voici une silhouette humaine, elle s'approche d'un des fours, la porte de chargement du foyer s'ouvre à ras du sol, un rectangle ardent surgit et éclaire l'ouvrier; on dirait qu'un flot de sang gicle d'une énorme blessure, inonde le pavement, éclabousse l'ouvrier qui, armé d'un long fer, marche vers la fournaise. Dans son visage tout écarlate ses deux orbites sont des trous noirs; on dirait qu'il a plongé les bras, qu'il a enfoncé les jambes dans les flancs ouverts d'une victime. La livide lumière qui descend de la fenêtre ronde modèle mollement le dos du chauffeur, son derrière et ses mollets. Il n'est qu'une masse agile, un bloc d'ombre et de clarté, une sorte d'ébauche sculptée à larges plans et qu'un merveilleux soleil couchant frapperait à contre-jour.

Les braises incandescentes, remuées par le fer à décrasser, glissent entre les grilles; le chauffeur a jeté son outil, dont l'extrémité fait sur le dallage

une grosse raie rouge qui bleuit, s'amincit et s'éteint. Le travailleur à présent saisit un seau d'eau, il le jette dans le cendrier; un bouillonnement jaillit, une vapeur blanche monte en tourbillons, enveloppe l'ouvrier qui semble se dissoudre dans la fumée, s'évanouir... Et Godefroid, qui contemple ce tableau pour la millième fois, peut-être, est tenté d'attribuer cet évanouissement à la magie de quelque alchimiste qui se serait embusqué dans le coin le plus obscur... Mais le nuage se dissipe, l'ouvrier reprend corps, poursuit son labeur.

La distillation du charbon s'achève; après six heures d'un travail sourd et invisible, les cornues reprennent haleine : les obturateurs s'ouvrent et tout à coup leur ovale brille comme un œil gigantesque dont le regard enflammé est si perçant que le chauffeur se jette en arrière; dans le couloir est un petit chariot de métal, il s'y attelle, le pousse devant le four. Le chauffeur s'est accroupi à moitié pour enfoncer le gros bout d'une sonde dans l'embouchure de la colonne montante; il en racle la paroi, la dépouille du brai qui l'obstrue et rend le passage du gaz difficile.

Maintenant l'homme, les mains défendues par des pattes de cuir attachées au poignet, s'est emparé d'un long crochet à l'aide duquel il retire de la cornue profonde le coke incandescent, qui roule comme un torrent de rubis énormes au fond du chariot de métal. Le crochet rentre, le crochet sort, l'ouvrier

s'avance vers le brasier et s'en éloigne, et les reflets qui incendient sa silhouette rougissent ou rosissent selon qu'il s'écarte de la fournaise ou s'en rapproche. Quand il est très près du mur, on dirait que son corps, là où la flamme rejaillit contre lui, s'amollit comme un métal près d'entrer en fusion. Le chauffeur lâche d'une main le manche de son outil, la secoue dans l'air pour rafraîchir ses doigts brûlants; il fait de même de l'autre main, et les poignées de cuir qui pendent à son poignet volent autour de sa tête comme de grandes ailes ourlées de sang lorsque l'ouvrier se frotte le front tout ruisselant de sueur.

La cornue est restée ouverte; c'est comme une galerie sans fin où les parois de briques réfractaires vibrent ainsi qu'un grand cœur... L'ouvrier s'est attelé aux longs brancards du petit chariot pour le tirer vers la cour, et son dos maintenant est tout éclaboussé de vermillon par la charge de coke qui pétille... Soudain un bruit de chaînes et d'engrenages éclate au bout de la halle; entre les deux batteries le pont roulant glisse, le chargeur qu'il soutient s'arrête, deux gars le tournent vers la muraille fuligineuse où les obturateurs des cornues autour de la porte des foyers dessinent un demi-cercle de surfaces plus noires... La longue cuiller remplie de charbon s'approche de l'ouverture de la cornue, s'y engage, y rentre jusqu'au bout; c'est comme un glaive immense qu'on enfoncerait jusqu'à la garde dans la

poitrine d'un géant. Une plainte sourde s'exhale du corps de pierre...

Les plaques de la cuiller se sont écartées et la houille a rempli le couloir surchauffé. Déjà du gaz s'échappe, s'allume au bord de la cornue et on croit voir un jet de sang autour de la soie du monstrueux glaive noir qui sort, laissant béante la plaie rouge... Le chauffeur, avec un bruit sec, a remplacé l'obturateur; il l'a enduit d'argile qui gicle quand il sert la vis du cavalier sur la plaque de fonte. La grande blessure ovale s'est fermée. Mais une seconde s'ouvre tout à coup, puis une troisième, puis une autre encore. Il y en a cent qui écartent successivement leurs lèvres étincelantes dans les ténèbres de la halle fantastique; plus bas, semblables à des gueules infernales, les portes de chargement des foyers ricament, crachent des flammes, menacent de leurs dents jaunâtres les ouvriers qui, comme des damnés en révolte, fuient la fournaise, se groupent, se séparent, se rejoignent encore, mêlant leurs ombres et enchevêtrant les rouges contours de leurs frémissantes silhouettes.

Le pont roulant des chargeurs incessamment va vers le péristyle de ce temple du feu, la cuiller effilée reuse la montagne de houille; la machine recule, pivote, revient, s'arrête devant la cornue. Et de nouveau le glaive monstrueux s'enfonce lentement, de nouveau un cri rauque étouffe dans les entrailles de briques, de nouveau sous la

garde de l'arme le sang jaillit et s'éparpille...

Les chauffeurs dans le bas, les déboucheurs au sommet des batteries sont comme autant de démons aux traits insaisissables et dont la fumée bleue et les lueurs rouges mordent comme un acide les contours fugaces. Leur vieux chapeau de feutre mou ressemble à un casque bossué, le court bourgeron de toile qui recouvre leur buste nu flotte autour de leurs reins comme une nébride, leur pantalon de toile colle à leurs fesses comme un maillot, leurs sabots résonnent plus mollement que des sandales sur les briques encrassées du pavement... Ils manient des outils longs comme des lances, tirent des chaînes, poussent des chariots remplis de charbon ardent, referment de lourds obturateurs, vident dans les cendriers des seaux dont l'eau chante et se dissipe. Ils se penchent, ils se courbent, ils s'accroupissent, ils se redressent, ils courent, ils virent, ils halètent, ils ne disent rien.

Tout à coup les foyers et les cornues se sont fermés, nulle flamme ne rayonne plus; toutes les rouges biessures se sont cicatrisées; un peu de vapeur comme des bouts de voile flotte dans la halle où, entre les deux batteries de fours replongées dans l'ombre, le jour avare, livide et craintif descend de l'œil-de-bœuf distant.

Six heures passeront. Les démons ont disparu, Logue a emmené sa bande de sombres et frétilants génies, l'ancre est devenu désert... La nuit est des-

ceadue, l'œil-de-bœuf là-haut a clos sa lourde paupière. Pourtant voici que le bruit de chaînes et de roues éclate plus intense qu'au matin, des ombres surgissent plus noires que le noir de l'espace, la bouche des foyers remontre les dents épouvantables de leurs grilles chauffées à blanc, les ovales des cornues éclosent comme des fleurs écarlates; l'or et le sang ruissellent de partout, coulent dans les ténèbres qu'ils illuminent, qu'ils poursuivent, qu'ils noient dans leur flot ardent, qu'ils engloutissent... Tout irradie de façon fantastique. L'air surchauffé vibre avec intensité, il en monte une sorte de gémissement; les hommes eux-mêmes semblent faits de feu, s'entourent du halo rose d'une buée diaphane.

Le reflet des brasiers danse jusqu'aux angles ténébreux du toit, met des touches cramoisies sur les poutrelles et les barres de la charpente, colore comme une paupière injectée le bord de l'œil-de-bœuf assombri dont la vitre ronde réverbérant les flammes a l'air d'une prune fixée par l'épouvante. Le visage, les bras nus des chauffeurs semblent par tous leurs pores suer du sang; au fond de leurs yeux noirs l'iris est pareil à un rubis; et leurs dents, quand ils ouvrent la bouche, ressemblent à celles d'un carnassier qui vient de déchirer sa proie. Tous ces démons ricanent et leur force est si prodigieuse qu'ils paraissent jouer avec les pesants outils et les formidables machines. Ce sont les acteurs d'un mystère, les interprètes d'une féerie; et au milieu du fleuve de

feu, debout dans son esquif de corail, drapée dans sa robe rouge transparente, les yeux étincelants, la chair palpitante et empourprée, n'est-ce pas la déesse elle-même qui vient présider aux fornacales?...

Quand Godefroid, une heure après, retraverse la halle, la nuit une fois encore a terrassé la lumière; quelques pâles becs de gaz brûlent çà et là et, penchés sur des seaux pleins d'eau, les démons, leur rôle terminé, tout nus se débarbouillent. Aux yeux de l'ingénieur ils évoquent un groupe de païens après le sacrifice; comme eux, pour chauffer l'eau de leur ablution, ils y ont plongé un charbon ardent pris au foyer. Et tandis qu'ils s'aspergent, la tiède et purifiante eau lustrale blanchit leur corps charbonné. C'est comme autant de statues de bronze qui se transmuent en un marbre vivant. Et Gérold qui passe admire la vigoureuse plastique de ces corps dont les muscles, apaisés par la longue action du jour, n'ont plus la violente tension qui les gonflait tantôt et ce matin...

Cette halle que quitte l'ingénieur est comme le cœur de l'usine, le cœur palpitant d'où partent les larges artères qui répandent tout alentour, dans des organes de pierre et de métal, le sang embrasé; plus loin il se purifie et, par des veines multiples, porte en chaque maison du faubourg et de la cité la chaleur et la lumière, sources et aliments de la vie...

D'instinct, quand il fait sa tournée d'inspection,

Géroid suit le sens même de la fabrication du gaz, comme il suivrait le cours d'une rivière pour gagner l'endroit où elle se jette dans la mer. C'est toujours aux mêmes étapes, cent fois accomplies, que se renouvellent le plus vivement ses impressions. Dans la salle des extracteurs le silence n'est rompu que par le ronflement des courroies qui tournent sur les poulies des arbres de transmission, par le bourdonnement du piston et des excentriques de la machine bien réglée qui sans cesse aspire le gaz et le refoule dans les appareils où on le lavera, où on l'épurera. Ici il fait très clair, une joie douce est inscrite sur la face des choses; la tôle noire des chaudières peintes, le rouge, le jaune des cuivres fourbis, le blanc bleuâtre des boules d'acier des régulateurs harmonisent leurs larges taches brillantes.

Godefroid remarque combien la physionomie de la machine s'accorde avec le machiniste, combien celui-ci conforme son allure, voire son esprit au caractère de celle-là. Dans la salle des extracteurs l'ouvrier est calme, ses gestes sont réguliers, son effort lent, sa démarche mesurée; son costume de toile bleue est sans souillures, il ressemble aux nettes machines qu'il surveille. A côté, dans la fuligineuse halle aux fours, l'ouvrier tout sali par la poussière de la houille, est vif, rapide, flexible comme les flammes, au milieu desquelles il agit et se démène; il est lui-même comme une flamme, il a bu du feu et son sang bout...

Il existe des machines qui dédaignent l'homme, qui veulent marcher sans l'aide de ceux qui les ont créées. Il en est deux dans la salle de lavage qui dressent derrière les croisées leurs physionomies rébarbatives. Voici le condensateur à goudron, monstre noir, silencieux, qui semble mort ; mais tout au sommet, la vie intérieure balance un petit contrepoids caché parmi les tubes... L'ingénieur l'observe et le compare au pouls d'un être sain. A côté, c'est une autre bête de fer, moins taiseuse, car les dents de la roue qu'actionne un petit moteur mordent rageusement sur les ailes du pignon fixé à l'axe qui traverse le gigantesque cylindre. Cette machine-là, le laveur des eaux ammoniacales, ne connaît pas le repos ; depuis tant d'années que Gérold dirige l'usine, elle ne s'est pas arrêtée. Et sans doute fonctionnera-t-elle longtemps encore quand aura succombé le vieil artisan qui lui tient compagnie, qui la soigne, qui la dorlote, qui l'écoute aussi en fumant sa courte pipe et ne fait que lui obéir ; et il a un certain effroi du grincement de ses régulateurs, puisque les machines les plus débonnaires ont parfois des colères terribles...

Le compteur, lui, n'a besoin de personne... C'est un misanthrope et c'est un sage. Il est vaste comme une tour qu'on aurait renversée. Et à ses pieds, souvent, pendant des minutes passionnées, Godefroid médite, plongé dans le silence absolu de la chambre où nul ne pénètre que lui. Ici il a l'impres-

sion d'être jeté au fond des mystères du monde, les plus troublantes énigmes de l'univers le hantent, et il se rend compte de la poussière qu'il est et du peu de choses que l'homme sait...

Gérold regarde les chiffres de l'enregistreur, qui marque le débit du gaz sur le devant du vaste cylindre horizontal. Depuis huit années que le compteur a été construit, il a annoté près de cinquante millions de mètres cubes. Godefroid lit à voix basse le nombre exact. Exact ! La nature est une fraudeuse et la science jamais ne parviendra à la régir, à la soumettre à sa volonté...

Cinquante millions de mètres cubes ? Peut-être est-ce cent millions, peut-être seulement dix... Peut-être énormément, peut-être presque rien. Cette merveilleuse, cette pensive machine, qui semble l'esclave de son propre instinct, est très imparfaite... C'est un pauvre, très pauvre instrument qui enregistre le mensonge et le perpétue. Il proclame l'étroitesse de notre esprit, il est la borne isolée de cet inconnaissable que la vanité humaine croit pouvoir pénétrer. Nous ne savons pas combien pèse un litre d'eau, le saurons-nous jamais ? Et cette machine, ou plutôt l'homme à travers cette machine assure qu'il précise le poids de l'impondérable. Nous prétendons peser les fluides alors que nous n'esommes pas capables de peser la matière. Nous prétendons mesurer nos sentiments, établir les rapports qui existent entre notre âme et notre corps, et il ne nous

est pas possible de mesurer une courte distance... Il n'est pas un pouce qui ressemble à un autre pouce, un mètre à un autre mètre.

L'homme jusqu'à présent n'a pas su davantage mesurer le temps, le temps qu'il croit avoir emprisonné dans le mécanisme d'une horloge; il n'est pas deux heures pareilles sur terre et dans le ciel, deux heures ayant la même durée. Pour bien prouver à l'homme qu'il ne sait rien, qu'il ne possède pas la puissance d'ordonner, les montres marchent toutes d'une façon différente. Quelle heure est-il? Jusqu'à présent personne ne l'a dit, et Dieu même, s'il vit, n'a pas conscience du temps, puisque pour lui le temps n'existe pas...

Que fait alors cette horloge dont les aiguilles, dans le rond du cadran fixé au cylindre, marquent l'instant de la journée? Elle ajoute son mensonge au mensonge de l'enregistreur qu'elle domine, ou plutôt une erreur à son erreur. Mais cette constatation ne désole ni désoriente l'ingénieur, il croit que l'absurde mène à la logique, la théorie à la pratique, l'hypothèse à l'expérience. Toute lumière est sortie de l'ombre, le savant tâtonne comme l'aveugle, mais la conscience le mène à l'intuition qui guide chacun sur son chemin. La clarté, la flamme vibrante et joyeuse qui passe dans le compteur, ne sort-elle pas du noir et inerte morceau de charbon? Pourtant, si cette certitude doit convaincre l'homme qu'il est nécessaire de chercher à éclaircir les secrets de la

nature, à pénétrer le mystère de ses phénomènes afin d'expliquer la vie, elle doit également rabaisser son orgueil. Ah! si les psychologues qui croient pouvoir mesurer les mouvements de notre âme comme avec un instrument, voyaient ce cadran et cet enregistreur face à face, ils renonceraient à leur fallacieuse conviction de lire dans notre esprit et dans notre cœur, pour essayer de fixer tout d'abord la fonction d'une simple aiguille d'horloge...

Le directeur de l'usine, tout en méditant, a gagné la salle d'émission. Ici le gaz fait, si l'on peut ainsi dire, ses adieux à l'usine où il a été fabriqué. Au milieu de la pièce est le régulateur de pression; et cette cloche de fer qui descend dans une cuve formant garde hydraulique ressemble à un puits à margelle. Le jour, la machine est muette; au crépuscule elle se met à gémir, et à la nuit, tandis que dans la ville les lumières s'allument, elle crie, elle se lamente tant on lui tire du sang... Elle cesse de geindre avant l'aube et, exténuée, s'endort à la pointe du jour, pendant que l'indicateur, drapé dans son éternel silence, trace imparfaitement du bout de son aiguille sur le diagramme de papier blanc, l'action réfléchie de son voisin dont la poitrine, dans le sommeil, monte et descend avec régularité.

L'ouvrier, le presseur, est assis sur son banc, tournant le dos à la fenêtre; il regarde la ligne noire de la feuille que devra recouvrir le trait rouge du poinçon. De temps à autre il ajoute quelque poids

à la cloche du régulateur ou en enlève un. Puis il lit, rêve, mange ses tartines; et il est silencieux, sérieux et renfermé comme les deux machines entre lesquelles il est assis... Quand Gérold paraît, il se lève et soulève sa casquette. L'ingénieur le salue d'un mot cordial, vérifie les appareils, complimente l'ouvrier et, pour lui prouver sa satisfaction, enfreignant le règlement que lui-même a édicté, il lui permet de fumer une pipe...

Pour retourner à son bureau, le directeur traverse l'immense cour où le coke s'accumule en montagnes. Des ouvriers éteignent au moyen de seaux d'eau le combustible incandescent que les chariots déversent, et le craquement du feu s'accompagne de tourbillons de fumée. Des wagonnets glissent sur les rails, chargés de charbon qui alimentera les cornues.

De son cabinet, assis à sa table de travail, l'ingénieur découvre derrière la vitre toute la perspective de ce vaste espace si pittoresquement animé; c'est le spectacle le plus familier, le plus changeant de tous les spectacles que lui offre quotidiennement l'usine. Peut-être est-ce celui que, depuis la première visite de Philippe Morian, il aime le plus, avec le tableau de la halle aux fours... Et, en pensée, il lui arrive de répéter le mot de l'ami auquel la vie de la fabrique a inspiré tant de pages impressionnantes :

— Comme tout cela est beau à peindre!...

Le mouvement est houleux, le tapage est assourdissant, les roues des concasseurs résonnent sous les

hangars, les ordres des employés se succèdent, les invectives des clients s'entre-croisent... Des véhicules de tout genre se remplissent de coke, des ruraux tirent leurs chevaux hennissants dans la file des charrettes, interpellent les ouvriers qu'ils accusent de lanterner, profèrent des jurons. Le jeudi, on vend le coke en détail aux gens du peuple; et c'est alors, toute la matinée, un défilé d'hommes déguenillés et de femmes misérables qui viennent acheter pour quelques sous de combustible. Godefroid aime à circuler parmi cette foule bruyante et bigarrée, où il distingue parfois une belle fille sous de méchants haillons... D'instinct, ce jour-là, il lui arrive de chausser des bottes fines et de nouer une cravate de couleur vive. Et Marthe, quand il quitte ainsi la maison, le taquine en remarquant que son mari fait plus de toilette pour recevoir de pauvres hères que pour tenir compagnie à sa femme... Ils rient tous deux, ils s'embrassent et ils se séparent pour quelques heures, ou pour quelques minutes.

Madame Gérold connaît l'usine aussi bien que son mari, qu'elle va souvent chercher dans son bureau à l'heure du déjeuner. Il est même un petit coin qu'elle connaît mieux que lui, une étroite bande de terre au bord de la Senne dont on a fait un potager et où, sur un sol très engraisé, poussent de superbes légumes. C'est Marthe qui les sème, les plante, les coupe ou les arrache. Et quand elle a rempli son panier de salades, de choux, de pois ou d'épinards,

elle fixe un instant ses yeux sur les ormes centenaires qui croissent, ou plutôt décroissent, de l'autre côté de la rivière malpropre; elle constate tristement qu'une nouvelle branche est morte. Les vieux arbres, beaucoup, beaucoup plus vieux que la fabrique, lentement succombent l'un après l'autre. Déjà le vent balance le squelette de deux ormes au-dessus du flot boueux. La femme du directeur revient sur ses pas, la corbeille au coude. Elle traverse le pont de bois, passe devant la forge. Jef Martel, le vieux forgeron, sur le seuil de l'atelier rapièce la tôle d'un wagonnet. C'est le plus ancien salarié de l'usine, il a fabriqué les premiers outils des premiers ouvriers. Il a la prononciation mauvaise, il dit, par exemple : grince pour graisse, et on lui a donné à cause de cela le sobriquet de Grinceux... Il était jadis le rival de Long Pierre, le brigadier d'une équipe de chauffeurs; ils se défiaient constamment au travail, prétendaient, chacun dans son métier, être supérieur à l'autre. Mais si pour les capacités professionnelles l'un valait l'autre, Martel était cependant plus vigoureux que Pierre. Un jour, dans la halle, par forfanterie celui-ci avait dit :

— Si ce Jef Martel me tarabuste encore, je lui mettrai la tête dans la cornue!

Le propos fut rapporté au forgeron, qui s'empressa de joindre son adversaire :

— Si tu ne retires pas tes paroles, il t'en cuira!...

Comme l'autre haussait les épaules, Martel saisit le hableur à bras-le-corps, l'entraîna dans la forge, le terrassa :

— Demande-moi pardon, ou je te casse la tête sur mon enclume.

Long Pierre dut s'avouer vaincu. Ceci se passa il y a bien longtemps. Les deux rivaux ont près de soixante-dix années d'âge, leur dos s'est voûté et aucun n'a plus l'envie de défier son ennemi.

Ennemis? Il y a un quart de siècle qu'ils ne le sont plus... Quand ils s'abordent, c'est pour parler d'une voix douce et proposer d'aller vider un bon verre ensemble, après la besogne...

Marthe dit bonjour à Jef Martel qui, souriant, lui répond en portant la main à sa casquette.

Un grand diable sort de la halle aux fours. Ce fut longtemps le pire des ivrognes, il dépensait au cabaret tout l'argent gagné. Il s'est marié naguère et c'est à présent le plus zélé des chauffeurs. Il a des économies et son plus grand plaisir est quand sa compagne l'attend à la porte de l'usine, à la fin de la journée. Ils partent, bras dessus bras dessous, comme deux jeunes amoureux. Marthe, qui les a rencontrés souvent ainsi, en passant près du bonhomme lui demande :

— Eh bien, Théophile, votre bonne amie vient vous chercher ce soir?

— Oui, madame, fait le brave.

Et il ajoute, dans le perpétuel regret de sa stupide existence de jadis :

— J'ai été bête!...

Pour tous, madame Gérold a un mot aimable. Elle est leur amie et leur protectrice, elle visite et secourt leur ménagère quand celle-ci est malade et se plaît à habiller leurs petites. Elle est pour tous ces ouvriers doublement une directrice, car ils ne manquent pas de lui demander conseil. Une fois même elle fut leur économiste. Les syndicats avaient décrété la grève générale et, pour ne point interrompre la fabrication du gaz, ce qui eût privé la commune de son éclairage public, le conseil d'administration avait obtenu qu'une équipe demeurerait au poste le jour et une seconde équipe la nuit. Mais pour ne pas permettre aux grévistes de débaucher les ouvriers restés au travail, ceux-ci ne quitteraient pas l'usine. On arrangea les dortoirs, on installa une cuisine; et ce fut Marthe qui s'improvisa cuisinière. Du matin au soir, le corps serré dans un long tablier de toile bleue, Marthe surveillait le foyer du fourneau, faisant son café, cuisant ses viandes, tournant et goûtant ses sauces, mettant égoutter ses pommes de terre, gourmandant la bonne et le domestique qui, après avoir épluché et rincé les légumes, tardaient à dresser la vaste table du réfectoire.

Les ouvriers savouraient les délectables aliments préparés par madame Gérold; ils n'avaient aucune envie de quitter cette maison où, de toute manière, on

était si bien traité, car s'ils recevaient intégralement leur salaire, ils ne payaient pas l'excellente pension que tenait la directrice... Si Godefroid n'avait écouté que son sentiment personnel, il aurait engagé les deux équipes à faire cause commune avec les chômeurs, il considérerait comme une trahison le manque de solidarité entre l'un et l'autre salariés. Mais il songeait que ses ouvriers servaient l'intérêt public; en agissant ainsi, n'observaient-ils pas une règle de morale sociale, puisqu'ils se dévouaient à la cause de tous?

Marthe, qui était convaincue de ne jamais avoir d'enfants, se réjouissait d'avoir à nourrir maintenant une si nombreuse maisonnée. Elle aussi était à présent une des bonnes ouvrières de l'usine, elle s'incorporait en quelque sorte avec celle-ci, elle aidait à la faire vivre. Et elle se plaisait à considérer toute l'importance de son rôle. Parfois, elle accompagnait son mari dans sa ronde nocturne, enchantée, à la fin de cette promenade dans les halles, dans les ateliers, sous les hangars, à travers les cours, de ne pas avoir constaté la moindre tentative de sabotage...

Cela dura cinq semaines, après quoi l'usine reprit sa vie normale. Mais Marthe avait abusé de ses forces elle se sentait faible comme au temps déjà lointain de sa maladie; un matin que, dans la salle à manger, le domestique l'aidait à épousseter les meubles et les bibelots, elle eut une syncope. Le valet se hâta de

téléphoner à l'usine; Godefroid accourut. La nouvelle mit en émoi les ateliers où le bruit se répandit tout à coup que madame Gérold allait succomber.. On eût dit que pendant quelques minutes, pareille à un être frappé par l'épouvante, la fabrique cessait de respirer... Le travail fut interrompu. Toute jeune comme l'était la patronne, si gracieuse, si affectueuse, si bonne, si vivante, en un mot, non, il n'était pas possible qu'elle mourût!... Les travailleurs, les bras ballants, s'entre-regardaient; des larmes sur leurs joues se mêlaient aux gouttes de sueur...

En quelques instants, sans qu'il eût songé à donner aucun ordre, Gérold, penché sur le visage de sa chère Marthe qu'il essayait de ranimer, vit arriver des secours : le chimiste accourut avec de l'alcool et de la caféine, frictionna la malade, lui fit une piqûre; le magasinier apporta sur son épaule une lourde bombonne d'oxygène... L'inhalation fut efficace; quand, une heure après, Paul Drimont arriva, Marthe était sortie du coma. Le docteur administra un médicament et prescrivit un régime qui rendrait rapidement des forces à la malade. Lorsqu'on sut que la chère directrice était sauvée, il parut que l'usine se remît à vivre plus puissamment que jamais. Les engrenages bourdonnaient de joie, tout au moins les ouvriers le croyaient-ils, car ils prêtaient aux machines leur propre plaisir...

Marthe passa sa convalescence au bord de la mer, en compagnie de sa cousine Irma, qui fut pour elle

la plus attentive des garde-malades. C'était la seconde fois qu'elle veillait sur la santé de sa parente... Quand madame Gérold revint au logis, le premier jour elle reçut la visite d'Olivier Auburtin; l'industriel la félicita de sa guérison et la pria d'accepter, en mémoire des services qu'elle avait rendus à l'usine, un souvenir que le conseil d'administration l'avait chargé de lui remettre. C'était un mince collier de perles fines. Comme il ne faisait pas partie des reliques de sa grand'mère, Marthe prit l'habitude de ne jamais le quitter, et les dames de son monde ne lui connaissaient pas d'autre bijou que celui-là.

Quand Godefroid était en voyage, elle ne sortait pas de chez elle, ne faisait pas de visites, priant à déjeuner, le dimanche, sa cousine Irma. C'est au cours d'un de ces repas tête à tête que la volage demoiselle de magasin, qui alors approchait de la trentaine, confia à sa parente le secret de sa douloureuse mésaventure. Après ses couches clandestines, avec l'argent que madame Gérold lui donna, elle alla affronter le sort à Ostende, emmenant avec elle son fils dont Marthe avait été la marraine.

Les absences de Gérold n'étaient d'ordinaire pas longues; quand il se rendait sans sa femme à Paris, il rentrait au bout de trois ou quatre jours. Une fois il demeura absent pendant trois semaines; il était allé voir à Belgirate, au bord du lac Majeur, un

jeune inventeur italien, le baron Lorenzo da Fabriano, auquel était dû le chargeur qu'Olivier Auburtin proposait d'adopter pour l'usine.

Dans ces moments-là madame Gérold se trouvait infiniment seule; et pourtant elle n'avait nul désir de voir n'importe qui. Elle se plongeait dans sa solitude avec une sorte d'ivresse mélancolique; l'après-dîner, quand brillait le soleil, elle s'asseyait dans l'ombreux cabinet de verdure. Elle interrompait sa broderie ou sa lecture, méditait, regardait la chaise vide en face d'elle, et murmurait;

— Notre fils aurait dix ans.

Son sein lui faisait mal; il lui semblait qu'une seconde fois, mais sans l'avoir endormie, leur vieil et fidèle ami Paul Drimont lui ouvrait les flancs au moyen de ses scalpels acérés. Marthe était sur le point de défaillir, elle se raidissait contre la douleur, elle se maîtrisait, les bruits de l'usine lui parvenaient plus nettement. Elle déposait sur la table, à côté de son canevas interrompu, le livre qu'elle avait un instant repris. C'était un petit volume de Chateaubriand, son *Voyage en Italie*. Marthe l'aimait pour beaucoup de raisons, dont les principales étaient que la jeune femme retrouvait dans cette œuvre ses propres croyances et ses émotions exprimées en une langue magnifique, et qu'elle revivait aussi à la lecture de ces pages les plus claires heures de sa vie passées en compagnie de Godefroid. Elle

se revoyait à ses côtés dans Tivoli, parcourant au bras de son compagnon les ruines de la villa d'Adrien, ou escaladant à sa suite les degrés des vomitoires du Colisée romain, ou courant les boutiques, les thermes et les tombeaux de Pompéi... Journées mémorables, journées inoubliables, songeait Marthe, dont les yeux soudain s'arrêtaient sur une phrase qui l'entraînait encore plus avant dans la tristesse des méditations : « On meurt à chaque moment pour un temps, une chose, une personne qu'on ne reverra jamais : la vie est une mort successive ». Elle fermait brusquement le livre et regardait au loin, entre les lianes du chèvrefeuille jauni par l'automne, le ciel qu'enténébrait le crépuscule.

Au bout de la grande cour, la masse des deux condensateurs verticaux ressemblait à un pylone monumental. Au delà des bureaux et des magasins, les cinq gigantesques réservoirs à gaz, avant le soir s'étaient remplis; leurs cloches avaient monté tout en haut des colonnes de guidage. Sur le ciel incendié par le couchant, leurs silhouettes sombres et arrondies donnaient l'impression des cinq coupôles d'une basilique byzantine. A travers ses regards rêveurs Marthe croyait revoir l'église Saint-Marc; les odeurs de l'oxyde de fer que des ouvriers remuaient dans la cour de lavage avaient l'âcreté des marées de la lagune... Et la pensée de la jeune femme, plus fervemment, plus étroitement s'unissait à la pensée de son cher Godefroid, que le train en ce moment

emportait vers les frontières de la Vénétie. Marthe joignait les mains, infiniment émue, et priait l'apôtre dont l'usine transfigurée évoquait tout à coup si singulièrement le nom : *Pax tibi Marce, evangelisti stameus...*



XIII.

LES DÉRAISONS DU CŒUR

Quand Godefroid revenait de voyage, du premier regard il lisait dans les yeux et dans le cœur de sa femme combien elle avait souffert de sa solitude. Il s'efforçait de lui remonter la tête, en essayant de cacher sa propre douleur. Elle protestait doucement, se jetait à son cou et disait dans un élan de tendresse inexprimable :

— Je te pardonne tout le mal que je te fais!...

Une fois, plus désespérée que jamais de son irrémédiable stérilité, par un impérieux retour de son sentiment chrétien, elle déclara :

— La vie est une expiation.

Lui, sans reprocher à Marthe sa défaillance, déclarait :

— Mettons que la vie est un devoir.

Ils se taisaient; Marthe hochait la tête, Gérold repartait :

— Qu'avons-nous à expier? Le péché originel, la prétendue faute de deux êtres inventés par de merveilleux fabulistes? Singulier est ton dieu qui voudrait que jusqu'à la fin des temps toutes les créatures portassent le poids d'un délit hypothétique... Il eût mieux valu, alors, que l'homme n'existât point, ou cessât d'exister après la désobéissance d'Adam et d'Eve. Selon le Seigneur des Ecritures saintes, l'homme est une sorte d'écolier qu'on punit pour la peccadille d'un autre. Et expier, pourquoi? Pour mériter le ciel? Toute l'intelligence et le cœur de l'homme pensant se révoltent contre la cruauté d'un être suprême qui assimile la vie à un châtiment. Quand nous l'aurons subi, il nous jettera dans les flammes ou dans les nuages bleus. La religion chrétienne nous interdit le bonheur, ou tout au moins y met des conditions inacceptables pour tout esprit conscient du devoir. Rien ne permet de supposer qu'il y ait quelque vérité, quelque vraisemblance sous toute cette théologie.

— Pourquoi souffrons-nous ici-bas, interrompait Marthe, si ce n'est pour connaître plus de joie là-haut? Si la vie n'est pas une expiation, mettons qu'elle soit une préparation...

Mais Godefroid continuait, développant son idée :

— Non, ma bien-aimée, la vie n'est pas une expiation. Elle est peut-être une épreuve, une épreuve qui nous sert moins nous-mêmes que les autres, que les descendants : n'est-il pas

certain que nous n'en tirons aucun bénéfice, l'âme, si elle existe, comme tu es portée à le croire, ne subissant d'aucune manière l'influence des vicissitudes terrestres? Que la vie représente une épreuve, je l'accepte, mais qu'au moins nous ayons le droit et les moyens de l'embellir, de la faire supportable, harmonieuse. Je repousse la conception d'un dieu qui nous aurait créés uniquement pour souffrir. Un dieu pareil serait un affreux, un monstrueux, un abominable égoïste, puisqu'il se vengerait sur nous de ses propres infortunes; car cela est indiscutablement ainsi s'il nous a faits à son image. Toutes nos faiblesses, tous nos défauts, tous nos vices, comme toutes nos vertus, nous les tenons par conséquent de notre créateur!... Mais n'est-il pas plus vrai que c'est nous qui créons les dieux à notre propre image, puisque, selon nos goûts ou nos croyances, nous nous adressons à des divinités qui nous ressemblent? Et ceci démontre que c'est toujours soi-même qu'on admire. Si j'avais la foi, je ne pourrais imaginer qu'un dieu tolérant, généreux, compatissant, travaillant en collaboration avec les hommes, — comme le fait un père avec ses fils, — à leur félicité et à la sienne. Le seul dieu possible est celui qui ne nous effraye pas. Dieu ne peut être ni un ennemi ni un tyran. Il doit être un bon maître, uniquement désireux de nous vouloir du bien. La nature remplit à peu près ce rôle... Le fait seul de vivre est déjà une expérience suffisante. Je songe encore à ceci : c'est que

le dieu catholique est moins bon pour les hommes que pour les plantes, qu'il a créées trois jours avant nous; tout en croissant, tout en fleurissant, tout en fructifiant, les végétaux ne connaissent pas les affres morales qu'il a accumulées dans l'homme.

— Souhaiterais-tu être un brin d'herbe ou un arbre? demandait Marthe un peu moqueuse.

— Je n'ai point de préférence, répondait Godefroid; si nous avons plus ou moins conscience de ce que nous sommes, nous n'avons aucune conscience de ce que nous aurions pu être.

— Tu ne crains pas le néant?

— On ne craint une chose que lorsqu'elle commence à produire son effet. Quand je retournerai au néant, j'aurai cessé d'être sensible. Ce sera une naissance à rebours, si j'ose m'exprimer ainsi. Nous sommes tout à fait inconscients quand nous venons au monde. Toi, tu as besoin de croire parce que tu as peur de l'inconnu de la destinée, cette peur qui est l'origine de toutes les religions. L'enfant qui craint de monter l'escalier pour gagner sa chambre obscure, nous montre toute l'humanité à l'origine de ses croyances. Si l'escalier et la chambre étaient illuminés, l'enfant n'aurait pas peur et il ne serait pas mystique, n'étant pas impressionné par le mystère. Sans l'épouvante de l'enfer et l'espoir du paradis, tu ne serais pas chrétienne.

Mais madame Gérold déclarait :

— L'enfer ne m'épouvante pas, car j'agis bien.

Je n'aspire pas aux douceurs du paradis, tu me les as données... Tu es mon dieu sur terre, et tu es bien visible. Les anciens ont eu raison de donner à leurs dieux la forme de l'homme. Ils ne savaient pas combien ils étaient près de la vérité...

Si Marthe craignait le mystère, elle n'avait cependant connu dans la vie aucune faiblesse, aucune lâcheté. Petite comme elle était, d'apparence chétive, elle possédait cependant un grand fonds d'énergie. Elle était plus que courageuse, elle avait de la bravoure, et Godefroid ne cessait d'admirer le sang-froid qu'elle conservait au milieu des événements les plus rudes et l'intrépidité avec laquelle elle affrontait le danger. Il se rappelait un incident qui lui avait permis d'éprouver sa calme témérité. Un soir, en rentrant chez eux, il leur avait paru de la rue remarquer une lumière à l'office. Ils s'étonnèrent, les domestiques devaient être depuis longtemps couchés. En pénétrant dans la maison, ils s'aperçurent que la lumière avait disparu.

— Il se passe ici quelque chose d'anormal, fit Marthe, je vais m'assurer de ce que c'est.

— Mais non, assura Godefroid incrédule, nous aurons mal vu.

— Non, non, je le sens, l'ombre m'inspire du soupçon.

Elle poussa la porte de la cuisine toute noire. Guidée par le pressentiment, par une sorte d'hypéresthésie dont deux ou trois fois son mari avait

pu se rendre compte, Marthe marcha droit vers un recoin de la pièce; elle murmurait :

— Il y a quelqu'un ici, je le vois...

Godefroid, qui allait à tâtons derrière sa femme, ne distinguait rien; tout à coup il entendit une exclamation, puis une plainte sourde. Il fit brûler une allumette, tourna un bec de gaz :

Marthe était en train d'étrangler la servante. Ses doigts, comme les mâchoires d'un étau, serraient la pauvre fille à la gorge. L'ingénieur eut beaucoup de peine à l'arracher à la terrible étreinte de sa femme. Plus morte que vive la domestique s'expliqua; elle avait reçu son amoureux dans la cuisine et en entendant revenir ses maîtres plus tôt qu'elle avait prévu, pour ne pas être surprise en compromettante posture, elle avait éteint la lumière et caché le galant... Marthe eut la générosité de ne pas congédier la gaillarde...

Si madame Gérold ne tremble guère devant les faits positifs, elle a cependant horreur de la mort; l'idée seule de la mort la fait frémir et pâlir. Comme Achille répondant à Ulysse, elle aimerait mieux être sur terre l'esclave du plus pauvre laboureur que de régner sur le peuple entier des ombres... Car cette chrétienne n'a pas tout à fait la certitude de la vie future. Tout son être sent le besoin d'une survie, mais son esprit défaillant souhaite qu'elle soit très lointaine... Godefroid remarque d'ailleurs que la science n'a pas trouvé le moindre indice qui permette

d'admettre l'existence d'une vie future, de croire à l'immortalité de l'âme; ni biologie, ni chimie n'ont éclairci le mystère...

Marthe répond plaisamment :

— Nous ne sommes pas des bêtes, nous ne sommes pas que de la matière; notre sang est pour l'expérience un mauvais bouillon de culture...

— Non, assurément, fait Gérold, répondant à cette boutade par une autre boutade, nous ne sommes pas des bêtes; nous sommes moins que des atomes. D'ailleurs tout est matière et la substance évolue plus sûrement que l'esprit, sinon le monde serait à son origine : l'immortalité c'est la fixité, la fixité exclut l'avancement auquel obéit l'instinct des hommes et des choses, puisque les choses mêmes ont une volonté.

La religion de Marthe était conforme à l'esprit de l'*Imitation de Jésus-Christ*, ou plutôt à sa façon personnelle de comprendre le pieux livre. Elle le prenait pour guide, elle disait volontiers qu'il serait le plus sûr directeur de conscience si on l'expurgeait de tout ce qu'il contient de strictement, d'étroitement dogmatique. Peut-être était-ce là le reflet de l'influence de Godefroid, qui aimait ce livre pour des raisons différentes, ou plutôt pour les mêmes raisons que celles d'une femme, augmentées de quelques autres, d'ordre purement poétique et voluptueux... Ils parcouraient parfois l'ouvrage ensemble. Il était en belle place dans la bibliothèque de l'ingénieur, qu

attachait un grand prix à ce volume. C'était l'exemplaire in-octavo d'une édition française du temps de la Restauration. Doré sur tranche, il était relié en maroquin rouge, avec dos et coins dorés et, sur le plat, orné d'un fleuron aux fins enroulements. Il avait appartenu à la grand'mère de Marthe et Irma; et quand, assis l'un à côté de l'autre, devant le bureau de Gérold, les époux ouvraient le cher bouquin, ils lisaient sur la feuille de garde une dédicace manuscrite qui établissait son origine et les faisait communier avec l'âme de son ancienne propriétaire.

Ils lisaient : « Souvenir de B.-M.-A. Jansen, directrice du pensionnat à Dongen, décerné à mademoiselle Jeannette Vérelle pour preuve de sa bonne et charmante conduite pendant les cinq années que nous eûmes la satisfaction de présider à son éducation; continuez, ma toute bonne et chère amie, à vous distinguer par une conduite véritablement chrétienne, vous avez mérité d'être admise dans la congrégation de la Sainte Vierge Marie et dans celle des anges; portez ce titre honorablement par la pratique des bonnes œuvres en vue de plaire à Dieu, c'est le moyen d'être heureuse ici-bas et de parvenir au bonheur suprême. Priez pour nous toutes, surtout pour votre dévouée B.-M.-A. Jansen. Ce 22 octobre 1841 ».

Marthe, de toute façon, tenait de sa grand'mère, de cette studieuse Jeannette Vérelle qui, à peine sortie de pension, avait épousé le riche marchand de bois Denis de Charvet; maintenant qu'elle avait

trente ans, Marthe ressemblait tout à fait au petit portrait peint que l'ingénieur conservait précieusement et qui montrait la séduisante bourgeoise hollandaise en robe d'apparat, couverte de ses magnifiques bijoux. Moralement, Marthe ne la rappelait pas moins. C'est d'elle que la petite-fille avait hérité son sentiment religieux, ou tout au moins ce que l'éducation laïque lui en avait laissé; d'elle encore lui venait ce fonds de bonne humeur, ce penchant à l'espièglerie dont les maladies et les désillusions n'avaient pu avoir raison et qui, aux moments les plus inattendus, incitait Marthe aux plus délicieux badinages. Éveillée et réfléchie à la fois, la grand'maman Jeannette de Charvet l'était autant que le serait sa petite-fille, et elle avait eu de ces franchises et de ces candeurs dont l'équivalent se retrouvait nettement chez sa descendante. Le pieux traité de cette parenté morale aussi fournissait la preuve évidente. Penchés sur le livre, le feuilletant, ils lisaient, leurs fronts rapprochés : « Hélas! quelle est cette vie où l'on n'est jamais sans affliction et sans misère, où tout est plein d'ennemis et d'embûches? »

Ils tournaient la page. Dans le pli de la feuille un marmouset de papier se cachait, silhouettant sur la grisaille du texte son double profil à long nez, sa bedondaine et son haut chapeau à petits bords. C'était l'aïeule qui avait découpé ce gros bonhomme au moyen de ses ciseaux et il demeurait là, après un demi-siècle, dissimulé, aplati, jaunissant, dans le

creux des pages, révélant le caractère fantasque, candide et jovial de la chrétienne de jadis, Et dans ce trait de sa bonne humeur, Marthe découvrait toute son ascendance; elle se trouvait pareille à cette parente qu'elle n'avait point connue, elle qui à l'école, pour se distraire pendant les leçons les moins amusantes, pliait des cocottes, qu'elle passait à ses voisines afin de les faire rire... Jeannette de Charvet déjà faisait de même et, au milieu de son livre de chevet, elle a oublié une de ses poules de papier blanc, dont le signet de soie rouge coupe la gorge comme d'une ligne de sang. Dans les choses les plus futiles nous retrouvons l'âme des nôtres, les moindres souvenirs de nos ancêtres sont comme autant de témoignages de notre parenté. Nos gestes, nos mouvements, nos mots, nos manies, nos affinités sont des répétitions. Tout se renouvelle, nous ne sommes que les ombres des ombres de nos prédécesseurs.

Mais Marthe et Gérold poursuivaient leur lecture :
« Je suis réduit dans la misère; je suis comme un prisonnier chargé de chaînes, jusqu'à ce que me montrant un visage d'ami, vous me rendiez la joie et la liberté par la lumière de votre présence. » Ils cessaient de lire, ils se regardaient, elle jetait son bras autour du cou de son mari et elle répétait, sa bouche près de la bouche de l'aimé, sa poitrine contre la poitrine de Godefroid :

— La lumière de ta présence!...

Ils avaient envie de pleurer; ils s'étreignaient très fort, ils restaient ainsi pantelants, écoutant battre leurs cœurs qui se touchaient. A côté du volume ouvert, la cocotte de papier, les pattes écartées, foulait avec les ongles le ventre du grotesque bonhomme, qui avait l'air d'un colosse terrassé...

Marthe, au fond, composait avec sa conscience; elle était portée à croire qu'il n'y avait pas de vie future individuelle, mais une sorte de survie collective, faite de ce qu'il y a d'essentiel dans toutes les vies terrestres. Godefroid, quand il constatait chez sa compagne cet état d'esprit, disait :

— La raison, si elle était venue avant la foi, aurait rendu la religion impossible.

Sa foi à Marthe n'était pas aveugle. Elle tâchait de s'orienter dans sa croyance. Elle n'acceptait pas les dogmes sans discussion avec elle-même et sans dispute avec les autres. Comme Pascal, elle rationalisait la foi sans le savoir, et parmi les dévotes de sa connaissance elle passait ainsi presque pour une hérétique. Godefroid rendait hommage au jugement de sa femme et se félicitait de son intelligence :

— Les conceptions religieuses, affirmait-il, adoptant l'opinion d'un des philosophes favoris, suivent la mentalité des hommes, et des femmes, qui les adoptent...

Et il ajoutait, tirant cette pensée de son propre cru :

— La religion est une sorte de marché dont

le seul contractant connu est toujours leurré.

Marthe et Godefroid sont tout à fait du même avis quand il s'agit de l'explication des phénomènes ; elle n'est pas moins convaincue que lui qu'il n'y a rien de surnaturel dans la nature, que tout s'analyse et se démontre. Cela permet à l'ingénieur de dire à sa femme qu'elle a fait un pas dans l'empire du scepticisme...

Ils discutent ainsi de tout, et sans être d'accord et probablement parce qu'ils ne le sont pas, ils s'instruisent par leurs propres controverses. Ils ont toujours quelque chose à se confier, car leur esprit ne cesse de travailler et leurs yeux de voir... Cependant ils connaissent la merveilleuse vertu du silence et ce qu'ils disent et ce qu'ils font, ils l'ont médité, si ce ne sont les élans de leurs amours... Leurs paroles ne sont jamais sans âme, comme dit Shakespeare. Et de là vient que les gens qui parlent pour ne rien exprimer leur sont insupportables.

Madame Gérold est donc une mondaine imparfaite, d'autant plus que dans un salon ami comme dans le sien elle dit exactement ce qu'elle pense, alors que la plupart des autres ont l'habitude de dire le contraire de leur pensée. Elle fréquente pourtant chez des gens qui parlent trop et ne réfléchissent pas assez ; dans ces maisons-là elle va ou par obligation ou par gageure, car elle a le tempérament combatif. S'il est des familles où on l'adore peu, il n'en existe aucune où on ne l'estime point ; son esprit

sans détours s'impose à tous par l'accent de sa sincérité, bien que la gracieuse Marthe ne dédaigne point le persiflage. Un soir, dans un salon, frappée par la manière solennelle avec laquelle un homme d'âge mûr parlait à sa femme, madame Gérold, s'adressant à Julie Morian, avait dit à voix haute :

— Quand des époux ne se tutoient pas, il me semble qu'ils font une faute de français!...

La femme du peintre, qui partageait l'opinion de son amie, ajouta, sur le même ton :

— Avec l'âge, on oublie les règles de la grammaire.

Les dames qui les entouraient avaient ri, tandis que s'éloignait le couple dont l'attitude motiva ces propos mais ne les entendit pas.

Il était des après-midi où Marthe revenait comme affolée de certaines visites. Godefroid en rentrant dîner trouvait sa femme dans un état d'abattement indicible. Il l'interrogeait, elle sanglotait, il la caressait, elle finissait par dire :

— Je n'irai plus nulle part, je me cloîtrerais; toutes ces femmes se liguent contre moi, s'entendent pour me torturer.

Il ne prononçait pas un mot, il savait la raison de sa douleur, il l'avait mainte fois sondée et il la partageait. Dans cet affreux repliement sur soi-même, Godefroid ne tentait pas de consoler sa femme par des paroles : il l'embrassait, la serrait sur son cœur, communiant avec elle dans la plus navrante des

certitudes. Ces crises de désespoir la prenaient quand elle avait goûté chez une amie avec quelques jeunes femmes. Celles-ci avaient toutes des enfants, et si elles ne parlaient point théâtre ou colifichets, elles s'entretenaient de leurs bébés. L'une rappelait les alarmes où une récente maladie de son gamin l'avait plongée, une autre les joies que lui procurait l'esprit éveillé de sa petite fille, une troisième répétait les réparties amusantes de son garçonnet à la bonne qui le semonçait, toutes faisaient des projets d'avenir, choisissaient déjà la carrière où elles engageraient leurs fils...

Marthe les écoutait, elle ne savait que dire, elle n'avait pas d'enfants, elle ignorait les inquiétudes et les plaisirs qu'ils nous donnent, elle semblait se trouver au milieu d'étrangères parlant une langue inconnue... Non pas inconnue, elle l'avait apprise : elle avait souffert dans ses entrailles, elle avait souffert plus que toutes ces mères ensemble pour un petit être qu'elle n'avait jamais eu. Ces cruelles caqueteuses ignoraient tout cela, elles croyaient leur compagne stérile, mais ne soupçonnaient pas la cause tragique de sa stérilité. Le professeur Paul Drimont, qui avait accouché la plupart, eût pu leur révéler la vérité; mais il était porté à la discrétion autant par sa nature renfermée que par le devoir professionnel. Il se souvenait avec émotion de la manière dont il avait connu la pauvre madame Gérold; il l'affectionnait infiniment et il s'accusait d'être la

cause indirecte de sa douleur. N'était-ce pas lui qui l'avait opérée? Dans son jugement, il la plaçait bien au-dessus de toutes ces mondaines incapables de lire en elle le secret de son affliction et par conséquent de la secourir en la comprenant. Seule Julie Morian avait compris et compatissait à sa douleur. Les autres, babillardes, s'occupaient trop d'elles-mêmes pour avoir le temps de lire dans les âmes... Ignorantes de toute cette détresse qu'elles côtoyaient, elles l'augmentaient en blessant le cœur de Marthe à chacune de leurs réunions. Et l'infortunée madame Gérold, qui dans le ballotement de sa pensée perdait son discernement, attribuait gratuitement à ses compagnes les intentions les plus malicieuses. Leurs conversations étaient pour l'épouse de l'ingénieur un perpétuel motif de chagrin et aussi de ressentiment. Elle demeurait immobile sur sa chaise, stoïque, en apparence indifférente à toutes ces paroles qu'elle eût tant voulu pouvoir dire elle-même, le sein tellement meurtri qu'elle était sur le point de défaillir. Comme elle restait muette, une voisine qui discourait sur les progrès que faisait l'éducation de sa fille, s'interrompait tout à coup pour lui dire :

— C'est vrai, vous n'avez pas d'enfants, ça ne peut pas vous intéresser.

Une autre ajoutait :

— Madame Gérold, c'est une garçonnière ! Elle veut être tout entière à son mari.

Une troisième conseillait :

— Vous avez tort de vous obstiner à vouloir rester seule. Plus tard, quand vous ne pourrez plus avoir d'enfants, vous regretterez d'être incapable désormais de contenter cet instinct maternel qui est en nous toutes, et auquel vous refusez, par fantaisie, d'obéir..

Ah ! cette pimbèche-là, Marthe l'aurait volontiers saisie à la gorge, comme elle avait un soir empoigné par le cou son amoureuse domestique ! Mais elle ne l'aurait lâchée que morte... Elle refoulait ce sentiment au fond d'elle-même, elle se raidissait contre la douleur et répondait à mi-voix, sur un mode lent où les autres voyaient le reflet de l'indifférence :

— Que voulez-vous, mes chères, tout ceci est une question de goûts. Si je n'ai pas d'enfants, cela ne signifie nullement que je les déteste.

Mais comme dans son douloureux, dans son frénétique plaisir de les embrasser, elle les étreignait un peu brusquement, on prétendait que son sentiment maternel était sans délicatesse.

Au sortir de ces réunions Marthe était pantelante ; dans ses flancs meurtris l'ancienne plaie se rouvrait, et là où eût dû demeurer le germe de la vie, là où l'une après l'autre des vies nombreuses auraient dû naître d'elle, et où n'était plus rien, elle avait la sensation que tout à coup sa chair se desséchait atrocement. Si la terre était sensible, elle aurait cette impression en sentant se tarir la plus claire, la plus

abondante de ses sources... Et à Godefroid elle criait, presque démente :

— Je ne verrai plus ces tortionnaires. Elles me tueront...

Cependant, huit jours après elle les retrouvait ou les recevait à goûter chez elle; et son indulgence pour leur superficialité alimentait ainsi incessamment son irrémédiable douleur.

Les Gérold auraient bien voulu tous deux adopter un enfant; mais au moment de se décider, le mystère des origines du mioche les épouvantait soudain comme un abîme au fond duquel ils eussent failli être jetés. Tout cet inconnu de l'ascendance, tous ces instincts endormis qui s'éveilleraient à l'âge de raison et contrecarreraient l'éducateur en ses efforts, toutes ces conséquences menaçantes les effrayaient. La tentative longue et inutile, l'écroulement un matin de tout un avenir échafaudé sur l'illusion de l'amour!... Et Marthe avait renoncé à cette maternité factice, spécieuse, épouvantable. Mais ne rien laisser après soi! Elle songeait que le seul élément de durée sur lequel on puisse compter est la vie de nos descendants. Ils porteront en eux, comme nous les portons en nous-mêmes, les ombres de milliers d'ancêtres...

Marthe, abandonnant le doux rêve d'élever un enfant qui aurait été un peu à elle, puisqu'il ne pouvait être entièrement le sien, s'était intéressée davantage aux travaux de son mari, car elle n'était

pas capable de l'aimer plus qu'elle faisait. On n'a en soi qu'une somme d'amour. Mais nous avons plusieurs sommes de dévouement. Le cœur se donne tout entier au cœur qu'il a choisi; mais l'esprit et la volonté ne se livrent qu'en partie à l'œuvre la plus haute. Combien n'avons-nous pas en nous de possibilités d'action qui s'évanouissent par notre propre mollesse?... Nous sommes la cause unique de notre faiblesse. On apprend insuffisamment à l'homme à s'entraîner. Il conserve trop du fatalisme antique; il compte trop sur le destin pour le favoriser. Alors que toutes les forces mystérieuses qu'il invoque ne sont qu'un reflet des forces qu'il a en lui, qui existent autour de lui, c'est-à-dire livrées à sa soumission.



XIV.

LE FEU DE JOIE

Le timbre d'une pendule sonne dans la chambre voisine. Godefroid Gérold, accoudé sur la table, se redresse en sursaut, prête l'oreille aux sons de la cloche, compte les coups du marteau : deux, sept, douze... Midi! Il regarde sur le buvard, devant lui, les feuilles blanches. Il n'a pas écrit une seule ligne, il a rêvassé pendant trois heures. Trois longues heures. Mais quel lointain voyage l'ingénieur a accompli dans cette matinée : il a revécu toute sa vie, et la vie de sa chère Marthe. Il se frotte les yeux, comme pour chasser quelque suprême vision, se lève, s'approche de la fenêtre; il ouvre les persiennes, pousse les volets. La clarté soudain l'aveugle et la chaleur du soleil qui pénètre dans la chambre fraîche où il a médité est presque aussi ardente que l'haleine des cornues de son usine. Le grand yacht blanc qui était ancré au milieu du port depuis la

Noël a appareillé à l'aube; la darse n'est qu'une nappe d'eau bleue où le vent balance quelques canots verts et rouges dont la quille se réfléchit en zigzags colorés dans l'eau qui brasille. Les mains appuyées sur le parapet en pierre bordant le boulevard de la Condamine, des pêcheurs paressent, en regardant vers le large. Des promeneurs, épris d'admiration pour le site, lentement musent le long du quai; d'autres, indifférents à ce paysage qu'ils connaissent trop bien, en lisant un journal remontent ou descendent l'avenue de Monte-Carlo. Un calme mélodieux est descendu sur la rade à cette heure où la nature comme les gens du pays fait sa méridienne.

La grille du jardin tourne sur ses gonds, Julie Morian et Marthe Gérold paraissent; tout en fermant leurs ombrelles blanches, elles lèvent la tête vers la maison et aperçoivent l'ingénieur debout dans le cadre illuminé de la fenêtre. Il les salue des deux mains :

— Bonjour, bonjour! La promenade a été belle?

— Exquise! Il fait délicieusement chaud, répond la femme du peintre : jamais Beausoleil n'a mérité son nom tant qu'aujourd'hui.

— Et toi, demande Marthe, as-tu travaillé?

— Oui et non, dit l'ingénieur. Cela n'allait pas fort.

— Combien de lettres as-tu écrites?

— Combien?... Aucune!

— Aucune! Mais à quoi as-tu passé ton temps?

— A penser à toi...

— Il eût mieux valu que tu vinsses prendre le soleil avec nous. Tu aurais fait œuvre de galanterie.

— Je l'ai fait en imagination, repart Godefroid. Je t'assure, en pensant à vous deux durant toute la matinée, j'ai été parfaitement galant envers madame Morian et toi.

Mais Julie Morian met fin à la dispute par une boutade :

— Je ne conçois pas qu'on vienne dans un pays comme celui-ci afin de paresser. Quel aliment exige donc votre inspiration? On supposerait vraiment, monsieur Gérold, que vous êtes ici en vacances...

— Vos bons soins, vos mille attentions, chère madame, finiraient par me le faire croire. Mais puisque j'ai à moi une heure encore avant le déjeuner, je me rattraperai.

Les deux amies ont gravi les marches du perron et pénétré dans la maison. Cette fois Gérold a laissé la croisée ouverte et le store levé. La pleine lumière l'empêchera de retomber dans les rêveries où le plonge la poésie de la pénombre. Au moment où sonne l'heure du repas, il a achevé les trois lettres qu'il comptait écrire ce matin, mais il les a faites plus brèves qu'il aurait voulu... Ayant relu celle qu'il adresse à Olivier Auburtin, Gérold constate qu'il a oublié d'entretenir son patron d'un point essentiel; il ajoute un post-scriptum sous sa signature : « Je verrai le baron Lorenzo da Fabriano

demain. Il nous a priés à déjeuner, Marthe et moi, en sa villino de San Remo. Conformément à vos instructions, je lui parlerai de vos projets d'installation d'usines à gaz nouvelles sur la côte ligurienne.»

Les Gérold connaissaient le gentilhomme; il avait séjourné à Bruxelles au temps où il traita avec Olivier Auburtin de la cession de ses brevets pour la Belgique, et Marthe avait eu l'honneur de le recevoir deux ou trois fois à sa table. Lorenzo da Fabriano était un homme de trente-cinq ans, de taille plutôt petite, mince, nerveux, à la fois très correct et très simple, d'une grande culture et d'un grand cœur. Teint légèrement basané, yeux bruns, élocution nette et élégante, plein de prévenances pour les gens et de curiosité pour les choses. Il avait été enseigne de vaisseau dans la flotte royale, mais un accident dont il avait été victime à bord du cuirassé où il servait avait mis fin brusquement à sa carrière de marin. Il s'était marié avec une jeune fille de la noblesse piémontaise qui lui avait donné deux filles. Depuis lors les époux avaient changé totalement leur manière de vivre : fermant leur hôtel patricien de Milan, ils s'étaient installés sur la rive occidentale du lac Majeur, dans une vaste villa de Belgirate, uniquement désireux de se consacrer à l'éducation de leurs enfants dans un pays dont le doux climat et le pittoresque merveilleux influeraient sur leur santé morale et physique. L'hiver, ils descendaient vers la rivière du Ponent et s'instal-

laient à San Remo, en un logis plus petit où ils demeuraient jusqu'en mars.

Ils comptaient bien vivre ainsi beaucoup d'années. A l'adolescence de leurs fillettes, ils rouvriraient les portes de leur palais de Milan, recevraient la jeune noble du pays, donneraient des bals et des dîners. Les petites mariées, après ce bref retour dans le monde les Fabriano repartiraient achever sereinement leurs jours au bord du lac, heureux d'avoir accompli tout leur devoir et puisant dans cette certitude les joies de la maturité de l'âge... En attendant, ils menaient une existence aussi active qu'effacée; ce ménage de patriciens sans morgue ajoutait à la distinction naturelle et un peu austère de la naissance, au savoir d'une instruction supérieure, au raffinement plein de goût d'une large culture générale, la saine simplicité de la classe bourgeoise, que l'un et l'autre rappelaient par la façon bien précise de comprendre leurs obligations envers leurs enfants. La baronne de Fabriano vit pour ses œuvres de charité, le baron vit pour la science et l'art; il collectionne des tableaux de maîtres anciens et voue son temps à l'étude de la métallurgie et de la mécanique; mais tous deux vivent surtout pour leurs petites, pour Elena, l'aînée, pour Luigia, la cadette... Ils ont le double culte du foyer et de l'intelligence, et tous leurs soins, toute leur tendresse enveloppent dans une affection illimitée les deux êtres nés de leur chair, ces deux gracieuses fillettes aux yeux

mutins, comme celles que peignit Antoine Van Dyck dans la contrée où chaque hiver les jeunes Fabriano reviennent avec leurs parents.

Marthe prendra plaisir à les voir, à les revoir, car elle s'est familiarisée avec leurs visages en regardant les photographies que leur père a envoyées naguère à Gérold en rentrant à Belgirate, après son voyage en Belgique. Mais à cette joie préalable se mêle quelque inquiétude; sa timidité native lui revient à l'idée de se trouver face à face avec cette grande dame inconnue qui, parce que son père, ancien président de la Chambre des députés, est chevalier de l'ordre de l'Annonciade, a le privilège d'appeler la reine sa cousine...

Mais le train est entré en gare. De Monte-Carlo à San Remo le voyage d'une heure semble n'avoir duré que quelques secondes, tout le long de cette mer bleue ligurienne que Marthe compare, avec sa côte toute fleurie de jardins et de palais, à l'entrée du paradis... Le baron est sur le quai, il se mêle à la foule, la remonte, examine les voyageurs qui descendent des wagons; il a reconnu ses amis, il court vers eux en se découvrant, leur souhaite la bienvenue, s'incline devant madame Gérold, lui baise la main et serre celle que lui tend l'ingénieur. En quelques minutes la victoria les a menés au bout de la via Roma; la maison est au fond d'un jardin planté d'agaves, de palmiers et de lauriers-roses. La baronne est sur le perron; sa haute silhouette

majestueusement se découpe sur le fond jaune du mur; elle est vêtue de soie noire, ses cheveux noirs ébouriffés ondulent dans le vent, ses prunelles noires brillent d'un éclat très profond, son nez aquilin ombre une bouche rouge comme une framboise où les dents régulières ont la blancheur bleutée des perles. Il ne faut pas que son mari lui présente ses hôtes : madame da Fabriano les attend, elle sait parfaitement qui ils sont, elle les estime depuis que Lorenzo pour la première fois lui a parlé d'eux :

— Considerez que vous êtes ici chez de vrais amis, dit-elle, en les précédant dans le hall, chez de vieux amis.

Le valet les a débarrassés de leur manteau, de leur chapeau; au mur les yeux de Gérold rencontrent un tableau de l'école française : un prince de Condé, dans son armure d'apparat, suivi d'une négrillonne qui porte la traîne du manteau de soie jaune brochée d'or de ce puissant seigneur portraicturé par Hyacinthe Rigaud. Il mêle son hautain et distant sourire au sourire cordial et empressé de la baronne. Tout ici accueille les Gérold avec sympathie. C'est la maison du bonheur; les choses dans l'abondante lumière, au milieu de toute cette satisfaction qui émane des cœurs et des cerveaux, y sont harmonieusement blanches et roses. C'est un logis où l'ombre même du soir doit paraître tissée de clarté... Voici deux formes blanches dans le cadre de la porte; ce sont les jeunes baronnes; elles fran-

chissent le seuil du salon, s'avancent vers les étrangers, la petite d'abord, la grande ensuite, les saluent avec une révérence et, prenant la main de Marthe, la baisent tour à tour, geste adorable qui fait battre ineffablement le cœur de madame Gérold; elle dit :

— Madame, vos enfants sont exquis, ils doivent vous rendre heureux.

— Nous les aimons bien, répond la baronne très simplement.

Et son mari d'ajouter :

— Elles méritent que nous les aimions, elles sont raisonnables comme des grandes.

— Et vous, madame Gérold, interroge l'hôtesse, depuis que mon mari fut en Belgique, votre famille ne s'est-elle pas agrandie? Je sais que vous avez une maison ravissante, mais un nid sans ramage paraît bien vide...

— Jusqu'à présent le ciel a privé le notre du joli babil des enfants, reprend Marthe, sur un ton qu'elle s'efforce de rendre gai; le bon Dieu ne peut pas penser à tout le monde...

— Vous êtes trop parfaite chrétienne pour qu'il ne vous avantage pas un de ces jours, assure madame da Fabriano. Il faut que vous ayez un bébé, je vous le souhaite, vous feriez une excellente maman.

— Je crois que je m'attacherais fort à mes petits... Mais en attendant que je les puisse dorloter, permettez-vous que j'embrasse les vôtres?

Marthe baisa sur leurs joues roses et dans leurs cheveux noirs les deux fillettes; gentiment, un peu mystérieusement, elles conduisirent les invités de leurs parents dans un petit salon aux volets clos et où les flammes de cent bougies dansaient dans l'obscurité. Bonhomme Noël vint ici il y a dix jours; les enfants ont rallumé les chandelles d'un sapin tout orné de rubans, tout décoré de drapelets, tout chargé de jouets et de babioles. Les petites baronnes font les honneurs de leur chambre avec une grâce rieuse; elles offrent aux Gérold des pralines enfermées en des sachets de soie qu'elles ont elles-mêmes brodés. Et voici que la cadette, un instant disparue, surgit conduisant un tricycle sur lequel deux ou trois fois, à vive allure, elle fait le tour du salon, tandis que de la boîte à musique sur laquelle tourne le tronc d'un sapin plus petit et tout aussi illuminé, sort un sautillant air napolitain...

Après le déjeuner, les Fabriano menèrent les Gérold en voiture dans la montagne. Pendant deux heures les chevaux suivent lentement le cours sinueux des chemins qui escaladent les côtes. Au fond du val, que le lit rocailleux de l'Argentina sillonne d'un ruban blanchâtre, les orangers rapprochent les masses arrondies de leur feuillage d'un vert chaud, où les fruits d'or achèvent de mûrir à côté de corolles fraîchement écloses. Plus haut, des champs d'oliviers étagent sur le versant abrupt leur ramure d'un vert argenté.

L'équipage traverse le moyen âgeux village de Taggia où, le long des étroites ruelles, reliées entre elles par des arcs de maçonnerie, les basses cassines très peuplées alternent avec d'orgueilleux palais à l'abandon. A l'extrémité du plateau se dresse la petite église conventuelle de Saint-Dominique, construite à la fin du quinzième siècle. Le patron du sanctuaire et sainte Catherine encadrent, au-dessus du portail latéral, la Vierge de Miséricorde que tailla dans le marbre blanc le ciseau adroit d'un Gaggini, statuaire appartenant à cette dynastie célèbre qui œuvra en Ligurie pendant deux cents années. Ce temple est la vraie demeure de la Madone, il est comme tout retentissant des échos du martyre de son Fils. C'est elle et lui surtout que représentèrent, sous l'apparence de la Vierge de Pitié, le sensible Ludovic Bréa, son fils et son neveu, dans une série de précieux polyptyques accrochés sans ordre aux murs crépis à la chaux de ce temple misérable, plus riche cependant que beaucoup de cathédrales... On assiste ici à tout le drame de la maternité, on voit toute la résignation de la mère et toute la souffrance de l'enfant. Marthe comprend mieux, sent mieux que la baronne la douleur de Marie, mais elle ne comprend pas sa résignation. Cependant l'épouse de Joseph ignore que son fils sera Dieu!... Au prix de quels sacrifices Marthe aurait voulu garder le sien jusqu'à l'âge où l'autre mourut sur la croix!

— Il vaut mieux ne jamais avoir d'enfant que de le voir ainsi meurtri par les hommes, fit remarquer la baronne da Fabriano.

— Il fallait cependant que celui-ci connût le martyre, intervint le baron. Sans lui le genre humain n'aurait pas été racheté.

Godefroid ne disait rien, respectueux des opinions de ses amis, mais nullement désireux d'engager une controverse d'ordre religieux qui eût gâté tout le plaisir de cette excursion impressionnante. Marthe aussi se taisait. Elle n'était pas convaincue que le monde était sauvé, puisque personnellement elle connaissait une telle affliction. Pourquoi la rédemption n'était-elle pas faite pour elle?

Au dehors, sur la place, les pauvres gosses du hameau ont amoncelé les branches d'olivier qui, la quinzaine d'avant, leur servirent d'arbres de Noël. Pour célébrer l'épiphanie ils ont allumé le bois sec, et les flammes pétillent en montant comme des langues vermeilles dans le jour obscurci. Autour de ce feu de joie, la ribambelle, les mains unies, danse en rond. Et cinquante bouches chantent la gloire de Jésus qui est né il y a douze jours : Noël, Noël!... Des flammèches s'envolent au-dessus du val, la fumée de la fournaise, pareille à une écharpe de gaze, se déroule en s'amincissant comme un ruban qui se noue, là-haut, à la tour d'une autre église où une nuit récente nul prêtre n'a célébré la venue du Christ. Les cloches demeurent muettes en ce vieux

campanile de Bussana qui, vers les neigeuses cimes des Alpes, ou vers les vagues bleues de la Méditerranée, entr'ouvre ses abat-sons devenus inutiles. Inutiles depuis que le tremblement de terre dispersa pour jamais les habitants de ce village dont les maisons se meurent et dont le clocher crevassé un de ces jours s'écroulera dans le vallon!...

La voiture redescend; la première ombre du crépuscule déplie son voile mauve sur les eaux violacées du golfe de Gênes, où la perspective des caps met des avancées de plus en plus vaporeuses dans la distance. Devant ces merveilleux horizons, sur lesquels son regard ineffablement se fixe afin de marier le souvenir de leur pittoresque grandiose au rappel de ces heures charmantes, Godefroid songe aux peintres qui ont vécu et œuvré sur ces côtes liguriennes et n'ont pas su les admirer... Il se demande, confiant son étonnement à ses hôtes assis en face de lui dans la voiture qui dévale de la colline, comment il se fait que des latins comme Miralhetti et Bréa, que des flamands comme Van Dyck n'aient point été séduits par ces multiples spectacles d'une nature enchanteresse donnant l'avant-goût du paradis? Est-il possible que, établis dans cet éden, ils aient préféré représenter selon leur imagination les dieux, les saints, les martyrs dans un empire idéal, ou bien encore les visages fidèles de leurs contemporains, plutôt que les aspects de cette terre prestigieuse d'où la poésie émane comme le parfum s'exhale d'une rose!

— Ah! disait Gérold, ces vieux maîtres cependant émus et sincères n'ont pas songé à regarder l'univers positif parce qu'ils regardaient trop en eux-mêmes... Mais peut-être se croyaient-ils déjà incapables d'exprimer la vérité, la lumière et l'émotion d'une contrée que les peintres plus hardis et mieux armés de notre temps ont essayé en vain de marier dans leurs toiles?

— Il est permis de supposer que ce merveilleux pays défie les peintres les mieux inspirés, fit la baronne, car la côte d'azur n'a pas encore trouvé son chantre...

Quand les Gérold quittent la villa pour regagner la station du chemin de fer, les petites baronnes, pour les voir partir, se sont penchées sur la balustrade du balcon; elles saluent les voyageurs en secouant leurs écharpes blanches dans l'ombre bleue du soir. Une fois encore Marthe complimente la baronne sur ses fillettes. Madame da Fabriano répond :

— Le matin, lorsque nous nous levons, notre premier souci est de faire plaisir à nos enfants. Le soir quand, leur ayant procuré une joie nouvelle, nous les avons vus sourire, nous nous couchons heureux. Et le lendemain nous recommençons. Vous voyez, la félicité n'est pas un problème malaisé à résoudre...

Lorenzo ajoute :

— Tout homme ici-bas devrait avoir pour but essentiel de dispenser une satisfaction quotidienne à ceux qu'il aime; en poursuivant un but pareil, nous

n'aurions pas le temps de haïr les êtres que nous n'aimons pas...

Sur le quai les Gérold prennent congé de leurs amis pour s'installer dans un compartiment où le gentilhomme a fait porter deux gerbes de fleurs. Ils ont accepté d'aller voir les Fabriano au printemps à Belgirate, et le baron et la baronne, tandis que le train démarre, rappellent la promesse que tantôt Marthe et Godefroid leur ont faite :

— A bientôt, à bientôt!...

De la terre italienne l'express les emporte vers la terre française, puis vers le territoire monégasque. La nuit est tout à fait venue. Là-bas, comme surgie des ténèbres de la mer Méditerranée, la ville de Monte-Carlo avec les milliers de feux blancs, jaunes, verts et rouges de son casino, de son théâtre, de ses palais, de ses villas, de ses hôtels et de sa jetée, dresse au bord du golfe son décor féerique. La montagne tout autour s'endort, alors que la folle cité se réveille au battement violent de son cœur passionné. La fraîcheur qui entre par le châssis rabaisé de la fenêtre caresse le front et les joues des voyageurs; le parfum grisant des roses, des œillets et des lilas amoncelés sur le velours de la banquette s'élève à leur cerveau...

Marthe et Godefroid n'ont pas échangé un mot depuis San Remo; assis l'un près de l'autre, ils contemplent le tableau distant de la mer illimitée dont les criques sont toutes scintillantes de reflets mul-

ticolores. Un trouble amollissant les envahit et, tout enveloppés par une émotion suave, chacun s'enfonce dans sa rêverie. Marthe songe aux jolis enfants qu'elle a vus et embrassés... Godefroid songe au pays qu'il reverra au printemps et que Marthe découvrira, car lui seul, autrefois, y est allé. Durant huit jours il fut l'hôte choyé des Fabriano, en cette claire et joyeuse villa du lac Majeur qui en mai, vue du haut de la montagne, est comme un autel de marbre blanc dressé au milieu du rouge océan des azalées géantes. L'ingénieur a passé là une semaine inoubliable, une semaine qui eût été la plus mémorable de son existence si sa chère femme avait été avec lui; mais la prochaine fois ils iront tous deux.

De ce séjour à Belgirate, Godefroid se rappelle deux faits exquis et troublants : un soir, le baron et la baronne le prièrent à dîner au grand hôtel de Streza. Le couvert était rangé sur une table de la terrasse, en face du lac, entre des arbustes fleuris; les premières ombres du crépuscule glissaient sur l'onde unie. Ils causèrent comme de vieux amis confiants. La chère était délicate, les vins savoureux; l'esprit du baron abondait en remarques profondes et subtiles et la grave beauté de madame da Fabriano s'avivait d'un charme étrange, et qui peut-être n'était que le reflet du prestige du paysage ambiant. Ils causaient... Mille parfums, que le vent apportait par-dessus les îles Borromées, leur parvenaient, fins et grisants comme l'odeur de ces œillets que

Gérold respirait maintenant. Le soleil en déclinant dorait la crête des montagnes et tendait une gaze de pourpre devant la neige éternelle des Alpes très lointaines. Au pied des monts, tout autour du lac; plus haut que les monts, tout autour du ciel, les maisons de la côte et les étoiles du firmament allumèrent leurs feux. Et la nuit descendit dans la vallée, sereine et mystérieuse. Des papillons vinrent voleter autour de l'abat-jour de soie rouge de la petite lampe électrique dans la lueur de laquelle l'asti mousseux que burent les convives ressemblait à une ambre liquide; et l'odeur et le goût du raisin emplissait leurs narines et suçait leurs lèvres...

Un autre jour, au matin, ils allèrent en automobile à Arona. Lorenzo da Fabriano introduisit son invité dans l'église Santa-Maria et, au milieu de la chapelle des comtes Borromée, il l'arrêta devant la *Sainte Famille* du vieux Gaudenzio Ferrari. La lumière blonde qui enveloppe les personnages paraissait avoir le ton du vin d'Asti qu'ils avaient bu ensemble l'avant-veille. Jamais Gérold n'avait vu interprétation si adorable du récit évangélique. La Madone ne tient pas, comme dans les tableaux des autres chantres de la Vierge, son fils sur ses genoux ou dans ses bras. Ici c'est Joseph accroupi, aidé d'un ange, qui assied sur un coussin le bambin. Derrière lui, à gauche, un autre ange aux cheveux annelés joue de la guitare; et devant le mioche, agenouillée, Marie joint les mains. Le petit, étonné, regarde sa

mère et met en bouche l'index de sa main gauche. La Vierge, la tête inclinée, le visage placide mais pâli par l'émotion, fixe ses yeux foncés sur son garçonnet; ses paupières sont mi-baissées, sa mince bouche a l'éclat d'une cerise, son large front est comme un monde où germent mille doux projets et, sous un tulle fin, que domine l'auréole, les cheveux déroulent leurs ondulations jusque sur la gorge nue...

Cette mère très pure est aussi la plus humaine, la plus séduisante des femmes; une quiétude attirante se dégage de tout son être gracieux, agenouillé pour l'adoration et non pas pour l'imploration. Car elle ne prie pas, ses lèvres sont muettes, elle contemple, elle admire, elle s'émerveille, elle se remplit les yeux du spectacle de cet enfant si inattendu et le cœur de toutes les promesses de son amour... Cette mère laisse entendre que c'est l'enfant qui gouverne et les parents, conscients de leur devoir, qui se sacrifient pour lui, exclusivement préoccupés de lui rendre la vie heureuse en lui frayant les chemins.

C'est ainsi que Godefroid comprend le rôle des père et mère; les parents se doivent à leurs enfants et non pas les enfants à ceux qui leur ont donné le jour... Chaque fois depuis qu'il a vu ce tableau, en pensée, il se plaît à retrouver dans la tête de la Madone les traits de Marthe, et l'enfant Jésus a le visage que Gérold avait lui-même quand il était tout petit et comme le montre une photographie à moitié

effacée retrouvée dans les papiers de ses chers morts.. Le cadre où se déroule la scène peinte par Gaudenzio Ferrari s'élargit, l'étable avec ses trois vaches disparaît, le fond s'ouvre et c'est tout l'horizon empourpré du lac Majeur tel que Godefroid l'a connu par ce beau soir où il dîna sur sa rive avec le baron et la baronne Lorenzo da Fabriano... Au second plan un grand feu de joie brûle et la lueur des flammes éclabousse d'or et d'incarnat les garçonnets et les fillettes qui dansent en rond autour du brasier... Et les yeux du divin mioche sont infiniment mutins...

Marthe, en imagination, revoit les deux petites Italiennes vêtues de blanc et de rose ; elle cherche en vain à fixer dans son esprit les traits de chacune d'elles ; mais leurs physionomies individuelles lui échappent, elles se mêlent, elles se confondent pour offrir à ses yeux songeurs l'image d'un être qui synthétise la beauté des deux jeunes baronnes. Marthe adore cette fillette qui résume toute une race et prolonge tout un sang ; Godefroid adore ce fils qui résume tout son rêve irréalisable. Ils sont loin l'un de l'autre dans leur méditation et cependant ils n'ont jamais été si rapprochés, si unis. Le cœur de tous deux déborde de la même tristesse et, à la même seconde, elle monte leurs lèvres pour s'exhaler en un pareil regret amer. Ils disent à mi-voix : « Le cher enfant ! » Ils croient entendre l'un et l'autre l'écho de leurs propres paroles. Ils se regardent, leurs yeux se mouillent, ils ouvrent leurs bras, ils s'étreignent. Le

sein de Marthe tressaille et elle a l'illusion d'être ramenée soudain à bien des années en arrière, à ce soir unique de son existence où elle sentit frémir en elle cette vie qui devait mourir en elle... Les gerbes de fleurs se sont dénouées et les corolles, autour des époux, se sont éparpillées, répandant des parfums suaves comme ceux de la myrrhe sacrée...



L'ARRIVÉE A L'ÉTAPE

Il est cinq heures et demie du matin quand les Gérold quittent la villa. Les Morian aussi se sont levés tôt pour aider les partants à boucler leurs portemanteaux et prendre avec eux le dernier déjeuner. Mais Godefroid et Marthe ont insisté pour que leurs hôtes renoncent au désir de les accompagner à la gare de Monaco; en effet, il a plu toute la nuit, il fait froid, les rues sont boueuses, le ciel d'un noir profond. François s'est chargé de leurs sacs et a suivi jusque sur le quai de la station les amis de ses maîtres; au milieu des voyageurs emmitoufflés, qui vont et viennent comme des ombres, ils attendent l'arrivée du train de Vintimille qui les emportera vers Marseille. Le domestique a déposé sur le sol les valises. Godefroid lui dit:

— Vous commencez à connaître cette station, François? Voici bien neuf ou dix ans que vous venez ici avec vos patrons...

— Oui, monsieur Gérold; à présent je parviens à m'orienter. Mais la première fois que nous sommes descendus ici, nous étions plutôt embarrassés...

— Cela n'est que très naturel. Ce pays ressemble si peu au nôtre...

— Je n'avais jamais quitté mon coin... On ne lâche pas les pigeons une première fois si loin du colombier. Nous étions venus de Bruxelles tout d'une traite. La cuisinière et moi nous demeurions sur le débarcadère, là, de l'autre côté de la voie, comme si on nous avait secoués hors d'un sac...

Les feux éblouissants de la locomotive surgissent des ténèbres à la courbe des rails, le train entre en gare, stoppe au milieu du fracas des freins qu'on serre. Les Gérold montent en voiture, François range les valises dans le filet, souhaite aux époux bon voyage. La machine siffle, le train repart dans l'ombre qui pâlit. Le jour point dans la brume laiteuse; on dirait que la mer a monté, monté, submergeant la grève et la montagne, et les arbres et les maisons. Le train lui-même semble glisser dans l'eau; tout autour des wagons la nature a l'apparence glauque d'un paysage sous-marin, et les voyageurs se souviennent de la vie silencieuse et frétilante qu'ils ont admirée la veille dans l'aquarium du prince de Monaco. Mais lentement, comme timidement, des lueurs s'éveillent dans ces régions aquatiques qu'ils traversent et, à la crête des rocs, des rayons livides s'accrochent. Dans la rade de

Beaulieu un yacht à l'ancre est encore tout illuminé, et les lignes de ses sabords éclairés forment autour de la carène comme un double collier de diamants qui fondent goutte à goutte dans le flot nacré. Le jour paraît, terne, morne.

Là-bas, vers Saint-Tropez, le ciel s'éclaircit et au nord les hautes montagnes lointaines, toutes diaprées de neige, découpent mollement leurs formes sur l'horizon voilé. Marthe et Godefroid quittent l'empire du soleil et de la chaleur... Le gel nocturne a blanchi les chemins; les pieds des vignes comme autant de moignons noirs surgissent hors d'une terre rouge. Et c'est soudain la première échappée de vue sur la mer redevenue bleue, entre deux bois d'oliviers, les derniers qu'apercevront les époux. Voici les ruines de l'antique Fréjus. Vénus reconnaîtrait-elle ce pays couvert de givre où on lui dressa des autels et où maintenant sur les chemins durcis des gens frileux passent, elle qui vécut longtemps ici, à moitié vêtue, dans la douceur du soleil provençal dont le visage depuis lors s'est bien renfrogné?...

Les Gérold ne feront que toucher barres à Marseille; ils connaissent la cité des Phocéens. Ils ont brûlé Toulon, qu'ils explorèrent autrefois. Chaque hiver, en revenant de Monte-Carlo, ils visitent ainsi deux ou trois villes, et il est peu de coins qu'ils ignorent le long de ce passionnant itinéraire dont les gîtes essentiels sont devenus très familiers à leurs yeux et à leur intelligence. Cette fois ils comptent

s'arrêter à Tarascon et faire un crochet pour gagner Nîmes.

Ils débarquent à Tarascon avant l'aube; la cité est endormie et, par les ruelles étroites, dans le froid du jour qui commence à poindre, Marthe et Goderoid marchent sur le cailloutage. Ils ne disent rien et entre les maisons qui sommeillent et où les sarments des vignes grimpent sur les façades comme autant de noirs serpents, le bruit de leurs pas éveille des échos réguliers. Voici le portail de l'église principale; un vantail de la porte est ouvert, au fond du vaisseau de petites flammes dansent, pareilles à des feux follets; les promeneurs gravissent les degrés, pénètrent sous la voûte de la nef collatérale.

Madame Gérold est saisie de crainte respectueuse en s'avancant dans l'ombre de ce temple placé sous le vocable de sainte Marthe; elle se rappelle la Légende Dorée, elle sait que sa patronne fonda à la place où l'étrangère se trouve une église en l'honneur de la Vierge et que plus tard on la glorifia elle-même en construisant en sa mémoire, sur les ruines de la basilique primitive, le sanctuaire dont les époux maintenant foulent les dalles sonores. La voyageuse évoque l'histoire merveilleuse et édifiante de la bienheureuse qui consacra son existence au jeûne et à l'oraison et ne voulut point se marier afin de servir uniquement le Christ. C'est en ce lieu où elle repose, ce lieu alors couvert de bois, qu'elle poursuivit et

captura la tarasque, que personne jusqu'alors n'avait osé combattre et qu'elle vainquit... Cette faible vierge, armée seulement de sa foi, parvint à dompter, à prendre à merci un monstre qui inspirait la terreur aux hommes les plus forts.

Nous avons tous dans notre vie un monstre qui essayera de nous dévorer ; mais chacun a en soi une puissance qui se manifestera un jour et qui n'exercera qu'un instant son empire sur certain fait inévitable ou sur certain être fatal, à une heure, à une seconde prédestinée. Il est des mortels pour qui cette seconde jamais ne sonnera et que le monstre emportera...

Dans les ténèbres ambiantes Marthe un instant a l'illusion qu'elle aussi marche vers un monstre qu'elle affrontera, mais qu'elle maîtrisera : elle sera victorieuse, elle abattra l'hydre qui jusqu'à ce jour l'a hantée et poursuivie, elle vaincra le destin que l'horrible bête représente... Hélas ! c'est une brève illusion ; il est en elle la cendre d'une énergie défunte sans laquelle la femme la plus vaillante ne peut rien contre la destinée, cette destinée qui est à sa manière une tarasque dont tous les hommes ont peur. Et Godefroid sur son bras sent tressaillir le bras de sa chère compagne...

Dans une chapelle des bas côtés la sainte crèche dont les sous-diacres et le bedeau, à la veille de la Noël, disposèrent le décor de carton et les figures

de cire, est demeurée en place; à la lueur des cierges les personnages de demi-nature immobilisent des gestes de surprise et d'adoration. Un des trois mages, debout au premier plan, à droite, a l'air de vivre; le profil de son visage étonné est frappé par la lumière, et les nettes oppositions des ombres et des jours évoquent les interprétations de l'italien Caravage ou du flamand Jordaens... Mais où est l'enfant Jésus?... Marthe s'approche des tréteaux, examine la scène, interroge les acteurs, le site, scrute le clair-obscur. Dans la nuit de l'étable est une petite tache pâle, une sorte de lueur : c'est le Christ, couché sur un lit de paille dont les fétus sont comme autant de rayons estompés autour de son petit corps nu... Au dehors, les premiers traits de l'aurore percent le ciel gris; il fait froid, les deux époux grelottent. Sur la grand'route, en revenant de Bethléem, les rois doivent frissonner davantage...

A Nîmes, tout l'après-midi, les Gérold visitèrent les monuments anciens. Marthe était très fatiguée; dans le train, la nuit, il lui avait été impossible de dormir et maintenant elle en voulait un peu à son mari de la mener ainsi uniquement dans les ruines ou devant des édifices délabrés. Il y avait cependant des gens qui passaient, il y avait des rues très animées et des places bruyantes, il y avait des magasins, il y avait des cafés qu'envahissait la foule. Pourquoi ne pas se mêler un peu à la vie et ne consacrer qu'une partie de son temps à communier avec la mort?...

Au sortir des arènes elle dit, dans un moment d'impatience :

— Aurons-nous bientôt fini de voir de vieilles pierres?...

Il répondit, tout en lui prenant les mains :

— Ma chère Marthe, ce sont les seules qui parlent. Les pierres nouvelles, d'ailleurs, n'ont pas d'âme, parce que ceux qui les travaillent eux-mêmes n'en ont pas.

Elle répliqua, souriante :

— Avoue que tu m'en fais voir!...

Il repartit :

— C'est pour ça qu'on voyage...

Alors il lui prit le bras et la conduisit au jardin de la Fontaine; penchés au-dessus de la balustrade de marbre, en découvrant leur visage très nettement réfléchi dans l'eau limpide de la nymphée, ils s'imaginèrent qu'une sœur et un frère jumeaux les regardaient de l'autre côté de la terre... En revenant, sur la place de la Comédie Godefroid entra dans une boutique, choisit une cigale d'argent et l'offrit à sa femme. La marchande, en l'épinglant sur son corsage, dit :

— Il y a une manière de la porter, à gauche, sur le cœur!...

Mais il fait froid, le bel insecte écarte ses élitres, il semble vouloir ouvrir ses ailes pour s'envoler vers une autre patrie plus douce. La cigale ne chante que lorsque le soleil brille; et il fait si sombre, si

triste à Nîmes cet après-midi de janvier... Et Marthe, qui a le cœur d'une cigale, elle non plus dans ce frimas imprévu ne songe pas à chanter.

Ils eussent voulu s'arrêter à Dijon, afin de revoir la chartreuse de Champmol. L'an passé, à pied, dans la neige, ils y étaient allés; et depuis ils n'oubliaient pas la tendre et souveraine Vierge du portail qui sourit si ineffablement à son mioche entre ce duc Philippe le Hardi et cette duchesse Marguerite de Flandre agenouillés, dont Godefroid et Marthe auraient voulu pouvoir imiter le geste, devant un enfant moins divin et de conception moins immaculée...

Mais ils ne pouvaient plus s'attarder, dans huit jours l'ingénieur devait être rentré à Bruxelles, après tout un mois d'absence. Et la semaine qui leur restait suffirait tout juste pour tenir quelques engagements qu'ils avaient pris à Paris au commencement de leur voyage. Paris! C'est la ville qu'ils connaissent le mieux, après Bruxelles; ils y ont d'excellents amis et tous seraient ravis de les recevoir. Si les Gérold s'écoutaient, ils demeureraient un mois dans la capitale... Pourtant ils n'ont accepté que les invitations de quelques familiers. Ils dîneront chez le physicien Gilbert de Roumont, l'inventeur de l'acier que fabrique Olivier Auburtin; ils déjeuneront chez Jean Rolain, le potier; ils assisteront à une première représentation à la Comédie française... La dernière semaine de leur congé passera vite au milieu de tous ces plaisirs.

Ils en parlent gaiement le lendemain, tandis qu'ils déjeunent après avoir quitté Lyon, où ils ont passé la nuit. Il y a peu de convives devant les petites tables en acajou du wagon-restaurant. Les Gérold quand ils voyagent ont l'habitude de prendre leurs repas en chemin de fer; ils aiment de venir dans cette vaste salle à manger roulante, non pas attirés par la chère contestable de cette cuisine internationale, mais par le charme du spectacle changeant que l'ample paysage déroule derrière le cadre des grandes glaces. C'est en allant de Bruxelles à Paris avec Olivier Auburtin que l'ingénieur mangea ainsi pour la première fois; cela lui semblait si nouveau, si luxueux, si plantureux! Il était gauche, il était intimidé, il était maladroit; il renversa un flacon de bordeaux sur la nappe et brisa un verre... Il avait peur de regarder son patron, qui souriait en appelant le sommelier... Il rappelle à Marthe ce menu incident de son voyage. Elle lui répond, taquine :

— Je m'en souviens; en ce temps-là tu m'envoyais de longues lettres...

Il proteste contre ce reproche :

— Quand t'écrirais-je? Je ne te quitte jamais...

— Tu as tort; j'aime les lettres d'amoureux. Par exemple, celles que tu m'écrivais de Paris sont très agréables à reprendre.

— Tu me les feras lire?...

— Tu y verrais de bien drôles de choses.

— Eh!...

— Ainsi, sais-tu encore ce que tu me racontais à propos du potier Jean Rolain?

— Pas du tout!...

— Que c'était l'homme le plus sensuel que l'on pût imaginer.

— Et sur quel fait me basais-je pour affirmer cela?

— Sur un détail de la visite que monsieur Auburtin et toi vous lui fîtes en son atelier d'Auteuil; il te dit, en te mettant en main un vase de pâte tendre : « Caressez-lui le flanc, en fermant les yeux... N'est-ce pas que son grain a la douceur d'une peau de femme?... »

— En effet, à présent je me rappelle ce mot. Tu as plus de mémoire que moi. C'est même la perfection de ce vase qui détermina Olivier Auburtin à se faire le commanditaire de ce céramiste merveilleux et permit ainsi à Jean Rolain de restaurer l'industrie des grès flammés.

— Et sais-tu encore ce que tu me mandais à propos de Gilbert de Roumont?

— Nullement!

— Que dans son obscur laboratoire il avait l'air, avec son visage rongé par la variole, d'un abbé de la Coix-Jugan devenu alchimiste...

— Cette remarque demeure exacte.

— Et du mercredi de madame Renier?

— Je ne me rappelle pas davantage.

— Que pour recevoir ses nombreuses connais-

sances dans son salon, elle devait le matin même de son jour déménager tous les sièges. Ce qui obligeait les visiteurs à demeurer constamment debout. Aussi ne restait-on pas longtemps...

— Cela a changé depuis; le spacieux hôtel des Renier n'évoque en rien leur petit appartement d'autrefois.

— Ils n'avaient pas encore étendu à la médecine leurs applications pratiques de la radiation des métaux. On peut dire de ces savants-là qu'ils ont trouvé mieux que la pierre philisophale!...

Ils devisent ainsi tout en mangeant, sans prendre garde aux voisins dont ils attirent l'attention par leur bonne humeur et leur loquacité. Marthe, sous sa toque de loutre, à la fourrure de laquelle sa voilette relevée accroche quelques boucles de ses cheveux blancs, est tout à fait piquante, et les caresses du soleil méridional semblent avoir réveillé sa jeunesse... Ils sont heureux et, au dessert, tout en grignotant des biscuits, ils vident une coupe de champagne; c'est le vin préféré de Marthe, il suffit qu'elle en boive un doigt pour que lui revienne toute l'espiègle gaité de son enfance. Et Godefroid est si ravi quand, durant quelques minutes, émoustillée par la délectable liqueur, sa chère femme tourne tout en badinage!... Ils se regardent, le bruissement de la mousse est une exquise musique, leurs yeux sont émerillonnés. Puis ils contemplent derrière la vitre la vallée où coulent les eaux copieuses de la Saône

qui, çà et là, a inondé des prairies où les peupliers défeuillés sont comme des mâts de navires naufragés. Des bouquets de gui verdoient au tronc de quelques chênes et au sommet de vieux bouleaux tout blancs le vol noir des corbeaux tournoie autour d'un nid vaste comme une hune...

A la gare de Lyon Marthe s'enveloppe dans son manteau de loutre et monte dans l'omnibus de l'hôtel. Gérold la quitte pour s'occuper des bagages. Quand il aura pris possession des malles, avant de rejoindre sa femme, il ira à la poste retirer son courrier. Marthe, lorsque Gérold paraît une heure plus tard, est occupée à ranger des robes dans une armoire. Elle est frappée par la pâleur de son mari qui, dans son trouble, oublie de l'embrasser; il serre entre ses mains une liasse de lettres. Marthe court à lui, demande, inquiète :

— Tu as de mauvaises nouvelles?

Il lui tend un billet et dit :

— Regarde...

Elle saisit le papier, lit ces deux lignes : « Je suis très malade et j'ai peur de mourir. Faites-moi la charité de venir tout de suite... Irma. » Madame Gérold, écroulée dans un fauteuil, sanglote silencieusement. Godefroid a sonné le valet de chambre; il décommande l'appartement, retenu pour une semaine, et se renseigne sur les heures des trains de la côte flamande. Il donne ordre d'envoyer leurs bagages à Bruxelles; pour gagner du temps, les époux se

rendront à Ostende par Lille, où cette fois ils ne visiteront pas le ménage de l'humble Thérèse...

Il était trop tard pour prendre le rapide du soir ; et puis il n'était pas décent d'arriver chez la pauvre cousine en pleine nuit. Gérold écrivit quelques mots d'excuse aux amis qui les attendaient. Marthe emplit un sac de linge. Ils ne dormirent pas et s'embarquèrent au matin. Ils avaient le cœur gros, l'estomac lourd ; pourtant, ils n'avaient pas dîné la veille et tantôt, à l'hôtel, ils avaient eu bien de la peine à manger une bouchée de pain avant de monter dans l'omnibus. Le garçon avait beau retraverser le wagon en criant dans le couloir : « premier service ! » Godefroid et Marthe n'avaient nulle envie de gagner le restaurant... Oh ! leur joie de la veille était tout à fait tombée!...

La plaine flamande était d'une tristesse infinie ; sous le ciel bas tournoyaient des flocons de neige qui fondaient en touchant la terre mouillée. Les arbres, les maisons, les églises avaient l'air de fantômes d'arbres, de maisons et d'églises. On ne voyait rien de vivant, pas un être humain n'animait ces mornes solitudes, pas une bête ne paissait dans ces pâturages où l'eau baignait les herbes pourrissantes. Ils débarquèrent à Ostende l'après-midi ; à peine le jour avait-il lui pendant quelques heures que la nuit de nouveau redescendait.

Irma occupait un étroit appartement au premier étage d'une vieille maison du quartier des pêcheurs.

Elle vivait là depuis trois années, partageant ses minutes entre son travail de couturière et ses soins maternels, peinant avec d'autant plus de courage que tout l'argent qu'elle gagnait lui permettait d'élever moins chichement son petit Victor. Mais la phtisie lui avait pris et avait eu finalement raison du tempérament robuste de la malheureuse fille. Depuis trois mois elle languissait; croyant qu'elle se remettrait vite, elle n'avait pas voulu alarmer Marthe en l'informant de sa rechute. Une voisine avait pris chez elle le gamin et, par intermittences, venait veiller la pauvre quand Irma était contrainte de garder le lit. Mais voici une semaine déjà qu'elle ne s'est plus levée, le médecin n'a pas caché ses craintes à la garde-malade et celle-ci, sans présenter la patiente sur ses intentions, a cru bien faire de prévenir le prêtre.

Quand les Gérold pénètrent dans la chambre, Irma, étendue sur le dos, les regarde d'un air effaré; les deux cousines s'embrassent et les larmes de Marthe inondent les joues d'Irma dont la fièvre a brûlé les prunelles. Madame Gérold, qui n'a pas vu sa cousine depuis l'automne, refoule en son cœur l'épouvante que lui inspire la maigreur de sa parente; elle tente de raffermir son courage :

— Ce ne sera rien, nous allons te guérir. Godefroid et moi nous ne partons pas avant de t'avoir remise sur pied.

Mais Irma hoche la tête et se contente de dire :

— Tu penseras à mon petit garçon!... Il n'a que toi sur terre. Tu lui serviras de maman.

— Bien sûr! Tant que tu seras malade, je te remplacerai...

— Et après aussi, n'est-ce pas?...

La porte doucement s'est ouverte, un prêtre paraît; il se découvre, s'approche du lit. Irma fixe sur lui des yeux à la fois surpris et contrariés. Mais l'ecclésiastique, souriant et mielleux, se penche vers elle :

— Madame, dit-il, je suis venu dans l'espoir que vous voudriez vous confesser.

Dans son mécontentement, et dans sa conviction, la malade trouve l'énergie de répondre :

— C'était inutile. Je n'ai rien à vous dire, si ce n'est que j'ai beaucoup souffert. Je n'ai commis qu'une faute dans ma vie, et je l'ai bien expiée... Je ne crois plus.

— Pourtant, madame, insiste l'ecclésiastique.

— Je ne puis plus croire. Laissez-moi.

— Je viens par devoir...

— Ou plutôt par métier. Je ne vous en veux pas.

Elle a tourné la tête vers la ruelle; le prêtre s'est redressé, il a regagné la porte et, d'un geste brusque, il a recoiffé son tricorne. On l'entend bougonner dans l'escalier qu'il remplit du tapage de son pas lourd. Bientôt un pas plus léger fait crier les marches : le petit Victor, envoyé par la voisine, vient embrasser sa maman, sa marraine et son parrain...

Le lendemain, tandis que Marthe faisait boire à Irma une tasse de bouillon qu'elle avait préparé, le prêtre reparut. La malade, maintenue sur son séant au moyen de coussins, eut un soubresaut; pour cacher son courroux, elle se pencha sur son bol. Le curé attendit que la patiente eût avalé sa dernière cuillerée; alors il s'assit délibérément près du chevet et, d'un ton impérieux, dit à Marthe, qui était seule présente :

— Laissez-nous!...

Madame Gérold, quelque peu interloquée par l'attitude cavalière de ce pasteur, se retira; pourtant elle demeura dans le couloir, en attendant que finît l'entretien que l'ecclésiastique obligeait Irma à avoir avec lui. Mais le colloque tout de suite dégénéra en dispute; au bruit sourd des paroles polies succéda un violent éclat de voix. Un appel désespéré retentit :

— Marthe! Marthe! implorait la malade, qui s'étranglait à force de crier.

La porte s'ouvrit, le prêtre s'effaça pour laisser passer madame Gérold. Irma, les yeux hagards, le bras tendu, comme médusée, ordonnait :

— Allez-vous-en, allez-vous-en!...

Elle tomba à la renverse, dans les bras de sa parente; à son oreille, sur un ton moins exaspéré, toute tremblante, elle balbutiait :

— Sais-tu ce que m'a dit ce personnage? Que j'allais mourir, que déjà la porte de l'enfer s'ouvrait pour moi.

Marthe, atrocement émue, tourna la tête vers le prêtre prêt à repasser le seuil de la chambre. Toute sa conscience de pure chrétienne se révoltait contre l'action de cet ecclésiastique sectaire qui blasphémait le saint nom de Jésus en trahissant la charité... Il y avait dans les yeux de la jeune femme un reproche sans amertume, car son sein débordait d'une générosité évangélique. Et pour Marthe ce prêtre cruel ne comprenait pas son devoir...

Irma, blottie dans les bras de sa cousine, se lamentait, s'accrochait à elle comme pour échapper à l'étreinte d'un être invisible qui eût voulu l'entraîner.

— Non, ce n'est pas vrai que je vais mourir ! Dis-moi, Marthe, que ce n'est pas vrai !...

Et deux larmes, toute petites, les toutes dernières de son corps consumé, brillaient dans le coin de ses yeux dilatés par l'épouvante. Marthe tentait de la consoler, la baisait, la dorlotait comme un enfant. Elle se rappelait que deux fois Irma ainsi l'avait caressée jadis pendant ses maladies. C'était à elle maintenant à se dévouer pour Irma, à lui redonner courage, à la sauver. Mais la mort était déjà en elle, et la terrible et inutile épreuve de cette tentative de confession avait imprimé la suprême secousse à cette vie chancelante. Irma demeura inerte, ne parla plus, ne mangea ni ne but plus rien ; elle ne sortit même pas de son mutisme quand, l'après-midi, son fils entra pour l'embrasser ; elle le

regarda de ses yeux éteints et ne lui sourit point. Elle mourut le soir du second jour.

Dès le matin Godefroid s'occupa des funérailles; il courut à l'hôtel de ville, à l'administration des pompes funèbres, commanda un cercueil, fit envoyer des fleurs. Il fut tout seul pour accompagner au champ de repos la pauvre fille morte sans le secours de l'église et que les dévotes du quartier considéraient comme une damnée, après ce que leur avait dit la voisine de ses derniers moments. En marchant derrière le corbillard, au milieu du pavé boueux, sous la pluie fine, Godefroid se remémorait la triste existence qu'avait menée cette malheureuse dont une couronne unique recouvrait la bière sans croix. Son destin avait été de vivre seule, de souffrir tous les abandons; elle n'avait eu qu'une illusion d'amour. En vérité, elle n'avait possédé que très peu de joie sur terre, et elle n'espérait pas en trouver davantage ailleurs. Elle s'en allait vers le néant par cet affreux matin d'hiver, sous l'averse, le long d'une route bourbeuse et défoncée qui ressemblait à un cloaque.

Godefroid sentait son chagrin diminuer en songeant que les quelques plaisirs véritables qu'Irma avait goûtés, elle les devait à Marthe et à lui. Il se rappelait leurs promenades d'antan, et ce bal de rapins où il avait conduit les deux cousines tant d'années auparavant : Marthe était travestie en paonne; Irma portait un costume de pierrot, elle

s'était enfariné le visage, car elle était déjà fantasque. Et sur le dos de son costume de coton blanc elle avait cousu une grande lune jaune, grimaçante, hilariieuse, que Godefroid avait peinte à l'huile sur un rond de toile. Infortunée Irma! Depuis lors, combien d'autres lunes n'avait-elle pas eues?... Que laissait-elle ici-bas, qui penserait à elle, qui, en dépit de son athéisme, prierait pour elle? Mais elle avait un fils!... Que deviendrait-il? Son destin n'était point douteux : on ne pouvait pas le confier à l'assistance publique... Sa marraine, son parrain prendraient soin de lui, l'élèveraient, s'occuperaient de son éducation...

Godefroid, derrière le char funèbre, a redressé la taille. Des gouttes de pluie coulent sur son visage, le vent soulève ses cheveux, un peu d'amertume s'écoule de son cœur, un coin de son esprit se rassérène comme le ciel orageux s'illumine à l'horizon avant l'accalmie. Dans une échancrure de la digue, l'ingénieur aperçoit la mer du Nord, houleuse, farouche, menaçante, roulant des vagues sombres, noirâtres, sous un espace tout bougeant de taches encreuses. Mais très loin, à l'extrémité de la perspective, entre l'eau et l'air, une mince ligne de lumière indique la fin des flots, une ligne d'un vert pâle au-dessus de laquelle il y a une vapeur rose...

L'inhumation est brève, le fossoyeur tend le manche de sa bêche à Gérold, qui renverse dans la fosse la pelletée de terre sableuse; l'homme dit à

Godefroid le numéro de cette tombe où a été descendue la dépouille de la folle Irma arrivée à la dernière étape de son court voyage... Comme l'ingénieur s'est abstenu de louer une voiture, le cocher du corbillard lui offre une place à côté de lui, sur le siège, pour le reconduire en ville. Mais Gérold décline cette proposition saugrenue; il retourne seul, le long de la digue, luttant contre le vent impétueux qui gronde autour de lui et secoue avec fracas les volets et les palissades des hôtels et des villas qui, tout le long de la plage infinie, ont l'air d'être des cercueils où dorment tous les êtres joyeux qui ont vécu au bord de l'océan pendant les beaux jours... Les beaux jours? En viendra-t-il encore? L'univers est si obscur, tout est si noir, tout est si désert, le monde entier est enveloppé dans un voile de deuil, le soleil lui-même est mort!... Avant-hier il brillait encore avec tant d'éclat au-dessus des golfes bleus, étincelants de la Méditerranée. Maintenant Marthe et Godefroid sont revenus dans l'empire de l'ombre...

Ils restèrent une semaine encore à Ostende. Tandis que l'ingénieur s'entendait avec un entrepreneur de travaux publics pour l'érection d'un mausolée sur la tombe d'Irma et se faisait nommer par le juge de paix tuteur du petit Victor, Marthe dressait l'état de la misérable succession de sa cousine, distribuait quelques hardes aux voisins qui l'avaient secourue durant sa maladie, chargeait un notaire

de la vente de ses pauvres meubles, de sa machine à coudre et de son métier de brodeuse, après avoir serré quelques souvenirs familiaux que plus tard elle remettrait à l'enfant...

Marthe avait beaucoup pleuré; plusieurs fois, conduite par son mari, elle était allé prier sur le tombeau de son infortunée parente. Elle était retournée à la nécropole le matin même du jour où ils quitteraient Ostende avec Victor, car ils n'avaient pas songé un instant que d'autres qu'eux pussent recueillir le gamin dans son malheur. L'enfant maintenant était à eux, à eux seuls; il n'était plus orphelin, ils étaient ses parents, ils étaient maîtres de ses destinées, et ils ne manqueraient pas de les rendre aussi belles que possible. Tâche sublime que Marthe déjà avait commencée. Victor avait abandonné sa dernière robe; elle avait choisi son costume de deuil. Une semaine avait suffi pour attacher le garçonnet à sa bonne tante; il ne la quittait pas, se laissant caresser et caressant sans cesse celle qui prenait un si vif, un si évident plaisir à le dorloter. Elle l'aimerait, elle l'aimait comme son propre enfant, plus qu'elle eût aimé son propre enfant, puisque celui-ci lui était venu alors que depuis longtemps elle était convaincue de ne plus en avoir. Inclinée devant la tombe d'Irma, à côté de son mari, qui, debout, regardait la dérisoire petite croix de bois qu'on y avait provisoirement placée, Marthe promettait à sa cousine de la rem-

placer auprès de son fils; Dieu la substituait à elle.

C'était la dernière fois qu'ils venaient en ce cimetière esseulé, tout retentissant du vacarme des marées, tout secoué par les mugissants vents d'ouest qui avaient incliné vers l'orient dans leur croissance les arbres et les arbustes... Il semblait aux époux qu'au pied de cette croix ils avaient laissé une part de ce faix que le deuil avait mis sur leurs épaules et que leur angoisse aussi s'allégeait. Il ne faut pas que le souvenir des morts soit un fardeau qui nous empêche de nous tourner vers la vie. Ceux qui restent n'ont pas pour unique devoir de pleurer les défunts. Il est nécessaire de plaire aux vivants, de les réjouir. Or, le vivant que leur sort était de réjouir était un petit être adorable...

Dans le train qui les emporte vers Bruxelles, ils l'ont assis entre eux deux; mais il s'est hissé sur les genoux de sa tante, afin de mieux voir le paysage qui se déroule le long de la voie, spectacle qui l'étonne, car il n'a jamais voyagé. Et ainsi, tout en imposant pour la première fois sa volonté à sa nouvelle maman, il manifeste également pour la première fois son émerveillement de la nature. Nature triste, obscure, infini mouillé de champs ternes, d'arbres défeuillés et d'eaux noires. Mais qu'importe à l'enfant toute cette brume? Pour lui cela est tout frais, et il regarde la campagne morose et mélancolique avec des prunelles dilatées par le plaisir de la découverte.

Les Gérold étaient arrivés à la gare à la dernière minute, au moment où le chef de station donnait au machiniste le signal du départ, et ils avaient dû monter précipitamment dans un wagon de troisième classe, malpropre, tout rempli d'une âcre odeur de tabac... Mais ils n'y prenaient garde. Ils se trouvaient plus confortablement installés que dans les luxueuses voitures, aux sièges tout capitonnés, du rapide de la côte d'azur. Ah! combien était maussade et désolé le lumineux paysage des provinces méditerranéennes où ils avaient laissé leurs amis Morian, en comparaison de ce paysage patrial qui se transfigurait à leurs yeux éblouis! Tant de clarté débordait de leur cœur et de leur esprit qu'elle se répandait sur le monde entier. Et sur cette campagne flamande où ils avaient craint de retrouver toute la tristesse de l'hiver septentrional, se levait tout à coup un soleil plus radieux que celui devant lequel pendant trois semaines ils s'étaient émerveillés. Ils ressemblaient à des prisonniers qu'on débarrasse de leurs chaînes et qu'on élargit par un éblouissant matin de printemps... Ils sortaient d'une noire cellule, ils étaient sous un porche, face à face avec le ciel rayonnant...

Marthe avait relevé son voile noir et à chaque instant Victor, se retournant, de ses petits doigts lui pinçait les joues et l'embrassait. Il s'amusait fort, Marthe le semonçait, et déjà elle avait le pressentiment de ce qu'il la ferait souffrir... Mais le

petit s'étranglait de rire et ses mots à moitié seulement lui sortaient de la bouche. Il voulait dire : « Marraine, parrain », mais bégayait délicieusement : « Ma... ma!... Pa... pa!... » et renonçait à mieux articuler.

Godefroid regarde le mioche, l'écoute et s'écoute lui-même. Il sait bien que l'inconscient de ce petit être est un réservoir alimenté par la pensée et par l'instinct de tous ces ancêtres, un réservoir où son âme puisera un jour, où elle puise déjà, puisque cet enfant est un composé de tous les hommes, de toutes les femmes qui l'ont précédé. Mais son aïeule et la grand'mère de Marthe n'était-ce pas la même personne? Il ressemblera donc à Marthe. Et puis Victor ressemblera aussi un peu à lui, Godefroid. L'ingénieur ne possède pas la puissance de changer son caractère; il le guidera, il lui apprendra à dominer les vices que les autres ont semés en lui, les parents du séducteur d'Irma, le séducteur lui-même et tous ceux-là, innombrables, dont le personnage était issu et de qui il tenait son égoïsme et sa lâcheté! Mais Victor ne sera pas un lâche, Gérold en répond. Certes, un homme est au fond une brute, une sorte de sauvage d'une inconscience supérieure. Mais d'un homme on peut faire un homme!... Quelle tâche splendide, grandiose à accomplir. L'œuvre d'art, la découverte de la science, la conquête de la philosophie, tout cela n'est rien à côté d'une telle entreprise, et d'une telle réalisation. Et si la femme

possède l'instinct maternel, l'homme ne possède-t-il pas l'instinct de l'idéal, c'est-à-dire le besoin de créer des êtres qui seront meilleurs que lui-même, plus instruits et plus généreux? Le germe de ces vies-là il ne le porte pas dans ses flancs, mais dans son cerveau, et leur conception est plus longue... Mais le sentiment mystique ne sera-t-il pas pour l'enfant un lourd héritage que Godefroid aura pour but d'alléger? L'ingénieur à ce propos prenait des engagements formels. Il songeait :

— Notre fils n'adhérera jamais à des symboles. Il ne faut pas que la vérité pour lui s'appuie sur des hypothèses.

Marthe devinait la nature des méditations de son mari. Elle allait au devant de son objection en se disant à part soi :

— Le seul symbole qu'admettra notre fils, c'est celui des cœurs enflammés; c'est ce qu'il y a de plus parfait dans l'esprit de la doctrine chrétienne.

Gérold en soi-même se ralliait à cette pensée, mais il se promettait bien d'amplifier le sens de cette image. La volonté des vivants est sans cesse dominée par la volonté des morts; la vie est une continuation et non un commencement, les morts créent nos défauts comme nos vertus. Victor à son tour serait un continuateur. Dans ses veines coulait un peu du beau sang qui partait du cœur affectueux de sa noble Marthe, et l'esprit de Godefroid

serait assez puissant pour contrecarrer les retours de l'égoïsme paternel.

Marthe, à mesure que le train roule et se rapproche de Bruxelles, sent une paix souveraine l'envahir; jamais son cœur n'a battu avec tant de régularité, jamais son intelligence n'a atteint une pareille quiétude. Il lui semble que depuis une heure à peine elle a commencé à vivre, ou à revivre. Elle a connu les plus rudes épreuves, elle a échappé à d'innombrables embûches, elle a longtemps lutté contre un ennemi rusé et apparemment indomptable. Marthe, dans le repos qui lui vient après ce long combat livré à tant de forces liguées contre elle, évoque la légende de sa sainte patronne. Elle aussi, comme la bienheureuse sœur de Lazare, est entrée dans les profondeurs inquiétantes de la forêt, elle a poursuivi dans son antre le monstre dont tous les hommes avaient peur, il s'est soumis à sa volonté fervente, elle l'a livré à ceux qui le tueront! Marthe, pareille à la sainte dont elle porte le nom, a terrassé la tarasque, elle a vaincu la destinée, elle est maîtresse de son avenir, elle ne périra pas... Ses entrailles connaissent le calme où nage la mère après la délivrance; après la douleur sa chair s'est apaisée, une autre chair la prolongera. Jeannette de Charvet, Isabelle Sorinne, Marthe Gérold, le sein de chacune d'elles fut une étape où le petit Victor a été nourri...

La vision du bonheur entraîne l'âme de madame Gérold vers les sommets de la joie... Son esprit est

enveloppé dans une telle sérénité que la songeuse a l'impression que sa pensée irradie et fait à son front un nimbe immatériel comme sur les tableaux anciens en ont les saintes femmes... Un nimbe, par exemple, pareil à celui de la sainte Marthe représentée sur le retable de la Vierge Immaculée que les Gérold virent un matin dans la chapelle des Pénitents noirs de Sospel, et qui tient l'aspersoir, le bénitier et le bout de sa ceinture dont elle a lié le col de la tarasque...

L'âme de Marthe est soutenue dans son vol par la croyance; l'âme de Godefroid est soutenue par la raison, et c'est le premier conflit que sur la tête de l'enfant élève la rencontre de leurs ambitions individuelles. Godefroid essayera de transmettre à Victor ses idées positives, il malléera comme une molle argile sa jeune cervelle; Marthe, elle, se promet de lui inculquer toute sa ferveur. Et ils ne s'imaginent pas que, l'un et l'autre, ils agissent arbitrairement. Mais l'illusion de bien faire emportera toujours vers les lointains ceux qui espèrent en l'avenir.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

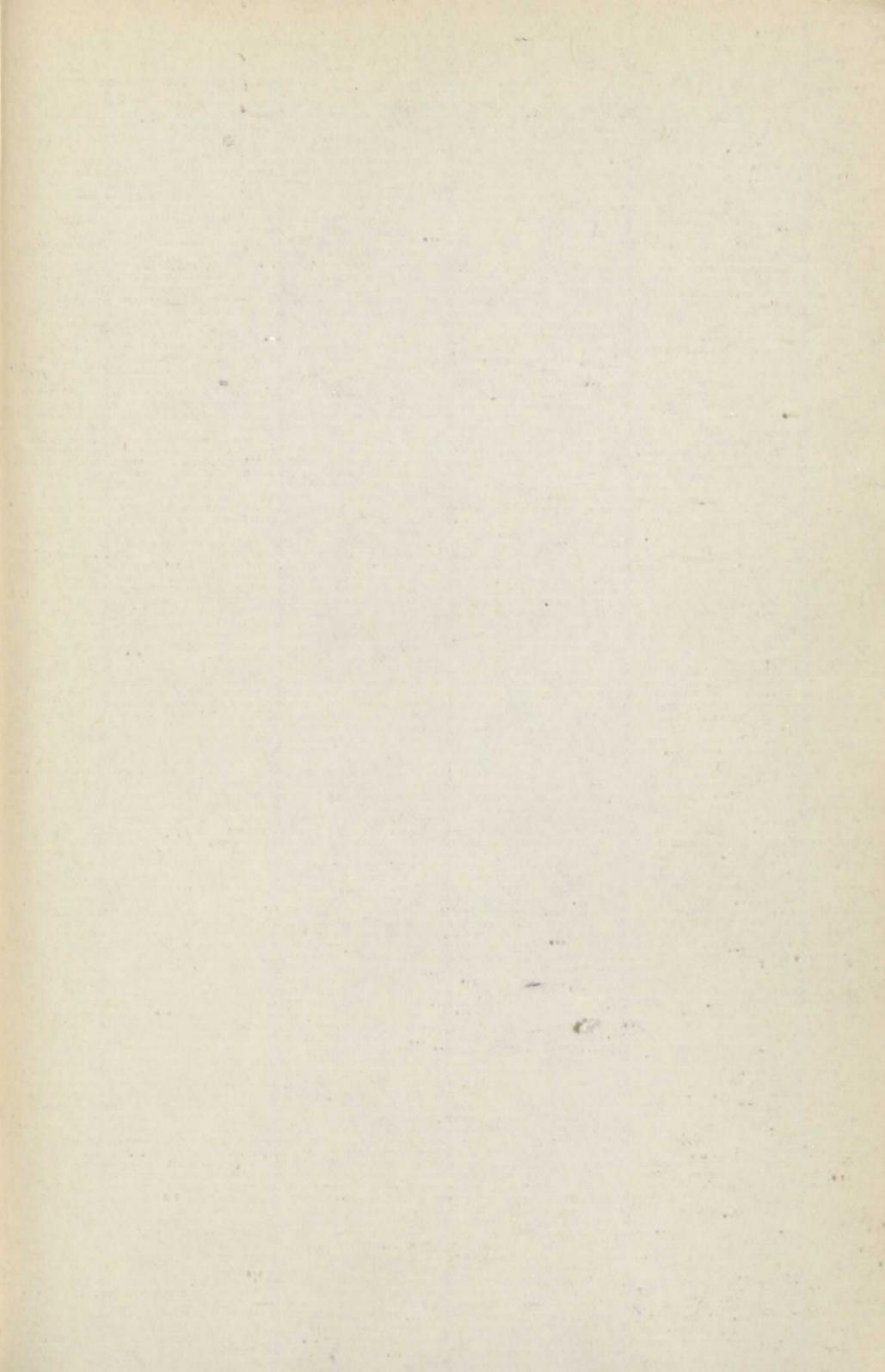
	PAGES
I. LA MESSE DE NOËL	I
II. LES AMANTS DANS LA CAVERNE.....	13
III. DE LA MER A LA MONTAGNE.....	17
IV. LE SOIR SUR LA TERRASSE	26
V. L'AMOUR ET LE JEU	37
VI. LE CHEMIN DU PASSÉ.....	53
VII. LES FANTAISIES DE LA MÉMOIRE	68
VIII. LE PRIX DE L'EXPÉRIENCE	83
IX. LES SECRETS DE LA BONTÉ.....	101
X. LE PRESTIGE DES FANTÔMES.....	127
XI. DE L'OMBRE A LA LUMIÈRE.....	146
XII. LA POÉSIE DE L'USINE.....	171
XIII. LES DÉRAISONS DU CŒUR	195
XIV. LE FEU DE JOIE	213
XV. L'ARRIVÉE A L'ÉTAPE.....	232

Des Presses
de l'Imprimerie de l'OFFICE DE PUBLICITÉ
7, impasse du Sureau, Bruxelles



Achevé d'imprimer le 18 novembre 1922







Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemple à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.